

LE ROMAN CANADIEN

JEAN FÉRON

L'ÉTRANGE MUSICIEN

ROMAN
CANADIEN
INÉDIT



#DURNIER-30

25¢

ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND. MONTREAL

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- | | |
|--|-----------------------------------|
| 1.—L'Iris Bleu (2ième édition) | Par J. E. Larivière |
| 2.—Le Massacre de Lachine (épuisé) | Par X X X |
| 3.—Ma cousine Mandine (3e éd. 75c) | Par N. M. Mathé |
| 4.—Les Fantômes Blancs (épuisé) | Par Azylia Rochefort |
| 5.—La Métisse (2ième édition 75c.) | Par Jean Féron |
| 6.—Gaston Chambrun (épuisé) | Par J. F. Simon |
| 7.—Le Lys de Sang (épuisé) | Par Henri Doutremont |
| 8.—Le Spectre du Ravin (2e édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 9.—Le Médaillon Fatal (épuisé). | Par André Jarret |
| 10.—L'Aveugle de St-Eustache (3e éd.) | Par Jean Féron |
| 11.—Nypsis. | Par Henri Doutremont |
| 12.—Fierté de Race (épuisé) | Par Jean Féron |
| 13.—Roxane (2ième édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 14.—La Revanche d'une Race (épuisé) | Par Jean Féron |
| 15.—L'Expiatrice (épuisé) | Par André Jarret |
| 16.—L'Associé Silencieuse | Par J. E. Larivière |
| 17.—L'Ombre du Beffroi (épuisé). | Par Mme A. B. Lacerte |
| 18.—La Besace d'Amour (en réédition) | Par Jean Féron |
| 19.—Le Grand Sépulture Blanc | Par Emile Lavoie |
| 20.—Les Cachols d'Haldimand | Par Jean Féron |
| 21.—La Cité dans les Fers | Par Ubald Paquin |
| 22.—La Taverne du Diable | Par Jean Féron |
| 23.—Le Trésor de Bigot | Par Alexandre Huot |
| 24.—Le Patriote (1837-38) | Par Jean Féron |
| 25.—Le Mort qu'on Venge | Par Ubald Paquin |
| 26.—Le Manchot de Frontenac | Par Jean Féron |
| 27.—Fleur Lointaine | Par François Provençal |
| 28.—La Ceinture Fléchée | Par Alexandre Huot |
| 29.—Le Bracelet de Fer. (en réédition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 30.—La Digne Dorée | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot, |
| «Le Roman des Quatre» | Jean Féron et Jules Rarivière |
| 31.—La Besace de Haine | Par Jean Féron |
| 32.—Le Lutteur | Par Ubald Paquin |
| 33.—Le Siège de Québec | Par Jean Féron |
| 34.—Le Mystère des Mille Îles | Par Pierre Hartex |
| 35.—Le Drapeau Blanc | Par Jean Féron |
| 36.—Les Caprices du Cœur | Par Ubald Paquin |
| 37.—Les Trois Grenadiers | Par Jean Féron |
| 38.—L'Impératrice de l'Ungava | Par Alexandre Huot |
| 39.—Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle | Par Mme A. B. Lacerte |
| 40.—Le Mendiant Noir | Par Marc Lebel |
| 41.—L'Espion des Habits Rouges | Par Jean Féron |
| 42.—L'Épouseur | Par Jean Nel |
| 43.—Le Capitaine Aramée | Par Jean Féron |
| 44.—Le Massacre dans le temple | Par Ubald Paquin |
| 45.—L'Enjoleuse | Par Madame Croff |
| 46.—L'Île au Massacre | Par Prosper Willaume |
| 47.—La Prise de Montréal | Par Jean Féron |
| 48.—Jean de Bréboeuf | Par Jean Féron |
| 49.—La Folle de la Pointe du Mort | Par L. Dubois-McCabe |
| 50.—La Belle de Carillon | Par Jean Féron |
| 51.—Les Aventuriers de l'Amour | Par Henri Deyglun |
| 52.—Le secret de l'orpheline | Par André Jarret |
| 53.—La Corvée | Par Jean Féron |
| 54.—Bois-Sinistre | Par Madame A. B. Lacerte |
| 55.—Bœufs Roux | Par J. M. Lebel |
| 56.—La mystérieuse inconnue | Par Ubald Paquin |
| 57.—La Petite Maîtresse d'École | Par Mme Croff |
| 58.—Le Triomphe de l'Amour | Par Mme Graveline |
| 59.—La Crise | Par F. Provençal |
| 60.—L'Échafaud Sanglant | Par Jean Féron |
| 61.—L'Homme aux deux Visages | Par Jean Féron |
| 62.—Le Crime d'un Père | Par Jean Nel |
| 63.—La Résurrection du Cœur | Par Guy Nemer |
| 64.—L'Étrange Musicien | Par Jean Féron |

Prix, chaque volume:
25 cents.

LE ROMAN CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427 RUE STE-ELISABETH

Par la malle:
30 cents.

Casier Postal 969,

MONTREAL

L'Étrange Musicien

Roman canadien inédit

PAR

JEAN FERON

Illustrations d'Albert Fournier



L'ACTION CANADIENNE

Publié par
"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

A la même librairie

ROMAN

La Métisse	75c
Fierté de Race, (épuisé)	25c
Flambard!	
Vol. 1. — La Besace d'Amour	25c
Vol. 2. — La Besace de Haine	25c
Vol. 3. — Le Siège de Québec	25c
Vol. 4. — Le Drapeau Blanc	25c
Vol. 5. — Les Trois Grenadiers	25c
La Revanche d'une Race	25c
L'Aveugle de St-Eustache	25c
Les Cachots d'Haldimand	25c
Le Patriote	25c
Le Manchot de Frontenac	25c
L'Espion des habits rouges	25c
Le Capitaine Aramele	25c
La Prise de Montréal	25c
Jean de Bréboeuf	25c
La Belle de Carillon	25c
La Corvée	25c
L'Ecolier des Jésuites	
Vol. 1. — L'Echafaud Sanglant	25c
Vol. 2. — L'Homme aux deux Visages	25c
Vol. 3. — L'Etrange Musicien	25c
Vol. 4. — La Fin d'un Traître	25c
La femme d'or	15c
Le Philtre bleu	15c

THEATRE

La Secousse — Comédie dramatique en 3 actes.

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1930

Copyright by Edouard Garand, 1930.
De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial; chacun
de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

Jean Féron L'Étrange Musicien

Illustrations d'Albert Fournier



I

Un soir du mois de juin 1674 — c'était lundi le 25 — une barque à deux voiles filait doucement dans la brise de l'Ouest sur le Saint-Laurent. Cette barque venait de Ville-Marie et se dirigeait sur Québec. Un nautonier et trois hommes d'équipage la conduisaient.

On voyait sur le pont un vieux mendiant assis près d'une jeune femme, jolie et gracieuse, quoiqu'elle fût d'une mise très simple et quelque peu grossière comme celle des femmes du peuple, et en dépit de ses yeux rougis par les larmes récentes, de son visage pâli et tiré par la fatigue du voyage, et malgré aussi le voile de mélancolie et d'inquiétude qui flottait sur toute sa physionomie. Elle pressait dans ses bras et contre son sein un jeune enfant enroulé dans un châle de laine bleue. Si la journée avait été chaude, ce soir-là les brises du fleuve apportaient des fraîcheurs contre lesquelles il pouvait être prudent de prémunir un petit enfant.

Dans le lointain, vers l'Est, on voyait des lanternes s'allumer et se balancer sur les flots.

—Patience et courage, disait le mendiant, nous arrivons. Vois, Chouette, ces falots qui dansent là-bas, accrochés au mât de misaine des navires... c'est Québec!

—Je suis bien contente, père Brimbalon, de revenir à Québec et à mon foyer; mais, encore une fois, comment Flandrin va-t-il m'accueillir!

Elle se remit à pleurer.

—Je te l'ai dit, Chouette, ça me regarde tout ça. J'arrangerai la chose, car je ne fais jamais rien à moitié. Si je t'ai ramenée de Ville-Marie, je ferai le reste, sois-en sûre. On est mendiant, c'est vrai; mais on n'est pas si pingre que nous en donne l'air la besace qu'on porte au dos. Je te le répète: sois tranquille, j'arrangerai ça.

Cet homme, en effet était le mendiant Brimbalon, domicilié dans la basse-ville de Québec. Comme il venait de le dire, il ramenait de Ville-Marie la femme de Flandrin Pinchot.

Elle avait abandonné son mari, plus d'un mois auparavant, pour l'avoir cru infidèle, et elle s'était réfugiée à Ville-Marie pour y reprendre son ancien métier de fille d'auberge. Personne n'avait pu savoir ce qu'elle était devenue, son mari moins que tout autre. Or, il était arrivé que le mendiant Brimbalon, lequel, à ses heures, savait se muer en trafiquant de pelleteries, s'était rendu à Ville-Marie pour y négocier certaines fourrures. Là, dans un cabaret de bas étage il avait découvert la femme de Flandrin Pinchot, qu'on avait surnommée "Chouette". La jeune femme regrettait son escapade et elle avait manifesté le désir de revenir à son foyer et à son mari; mais la crainte de se voir mal accueillie l'avait retenue. Le père Brimbalon, ayant un batelier à ses frais, s'était chargé de ramener la jeune femme à Québec.

Et maintenant, voici qu'on arrivait. Dans une demi-heure au plus on accosterait au quai du Roi. Puis, après quelques minutes de marche, la jeune femme pourrait frapper à la porte de son logis, et Brimbalon à celle de sa baraque.

C'était le "chez-soi".

Or, il semblait à la femme de Flandrin Pinchot qu'elle avait quitté son foyer et son Québec depuis de nombreuses et longues années. Pourtant, un peu plus d'un mois seulement s'était écoulé depuis son départ précipité; oui, mais ce mois-là lui paraissait, à ce moment précis, avoir la longueur d'un siècle.

Lorsque le petit navire commença de sillonner les eaux du port, une vive émotion fit trembler la jeune femme.

—Québec! Québec! murmura-t-elle.

Et malgré la nuit qui se fait rapidement, elle veut regarder, elle veut voir. L'obscurité n'est pas tout à fait venue encore, et le firmament s'éclaire des milliers d'étoiles qui s'allument. Les eaux du Saint-Laurent ont pris une teinte gris-sombre, on y aperçoit encore quelques voiles blanches, petits navires rentrant au port. On les croirait immobiles, elles glissent si lentement sous la brise qui se meurt. Et ça et là retentit la voix sonore d'un quartier-maître à la commande. Souvent aussi un gai refrain s'élève de la bouche d'un matelot content de sa journée. Les navires à l'ancre sont silencieux, on les penserait abandonnés. Ils se balancent doucement et avec grâce sur la houle légère. Lorsqu'on passe près d'eux, on entend la lame clapoter contre leurs flancs.

Et voici à gauche l'imposante et sombre masse du Cap Diamant. Et voilà le Fort et le Château Saint-Louis. On distingue assez nettement les murailles de pierre qu'on a élevées du côté du fleuve, mais de la ville-haute on n'aperçoit que les clochers des églises et des couvents dressant vers le ciel leurs flèches effilées et gracieuses. Au pied du gigantesque promontoire, des falots suspendus aux portes des boutiques et de rares réverbères indiquent la basse-ville, ses quais et ses jetées. Et au-dessus de tout cela, au loin et vers le couchant, les dernières et pâlottes lueurs du jour illuminent faiblement le sommet des Laurentides.

La femme de Flandrin Pinchot regarde d'yeux humides tout ce qu'elle a si souvent contemplé, tout ce qu'elle a tant aimé, tout ce qu'elle aime toujours.

Et la barque avance encore, mais bien lentement. Le mendiant, silencieux, semble absorbé en ses pensées. A l'arrière, le nautonier et ses trois matelots devisent à voix basse.

La femme de Flandrin tourne ses regards à droite, du côté Sud. Là, c'est Lévis et ses hauteurs. Le long du rivage on aperçoit des feux de bivouac, ce sont des campements de sauvages Abénaquis venus pour trafiquer avec les commerçants de la Capitale. Aujourd'hui, ils ont fait leurs affaires; demain, ils reprendront la route des bois. Lorsqu'ils ont fait de bons marchés et s'ils ont pu obtenir de "l'eau-de-feu", ils se réjouissent bruyamment avant de retourner dans leur domaine. Mais ce soir-là les sauvages ne faisaient entendre que des chants monotones, longs comme des complaintes et souvent plus tristes et mélancoliques.

Le père Brimbalon sortit tout à coup du silence en lequel il s'était renfermé depuis un bon moment.

—Veux-tu savoir une chose, Chouette? Si je

n'étais pas mendiant, je me ferais sauvage. Oui bien, je me ferais sauvage... Qu'on dise ce qu'on voudra, il faut bien reconnaître que ces gens-là mènent une vie facile; ils possèdent un domaine infini et ne connaissent ni les tracasseries ni les soucis. Oui, je me ferais sauvage, mais autant que possible chef d'une tribu où j'aurais plusieurs femmes pour veiller sur ma santé.

Le mendiant riait doucement. Mais ni son rire ni sa jovialité ne parvenaient à défiger les lèvres, d'ordinaire rieuses, de la Chouette, et encore moins à faire tomber de son joli visage les inquiétudes qui l'assombrissaient. Ah! que lui importaient les sauvages! Que pouvaient bien lui faire les plaisanteries de Brimbalon! Ce jour-là, sa pensée appréhensive demeurait obstinément concentrée sur le foyer qu'elle avait quitté par un mauvais coup de tête et qu'elle allait revoir bientôt.

Enfin, la barque accosta, et tout près d'un navire arrivé de France ce jour-là. Un matelot sauta sur le quai pour recevoir les amarres, les deux autres matelots carguaient déjà les voiles. Deux minutes après, le mendiant sautait à son tour sur le quai.

—Donne-moi ton petit, Chouette, dit-il en tendant les bras.

La jeune femme se rendit à cette demande, puis, agile et souple, elle monta sur le bastinage et sauta légèrement sur le quai.

Quand elle eut repris son enfant des bras du mendiant, celui-ci s'approcha du nautonier et dit:

—Tu viendras, mon ami, me rencontrer chez le père Bousquet, et là je te paierai ce qui te revient.

La chose ayant été convenue, Brimbalon se mit à précéder la jeune femme vers la maison de Flandrin Pinchot. Il faisait déjà noir dans les rues étroites bordées. Ça et là des maisons de pierre, à deux ou trois étages, semblaient accroître l'obscurité de leurs murs sombres. La marche était souvent difficile, parce que les rues et ruelles manquaient pour la plupart de pavé. Souvent elles étaient rocailleuses, coupées d'ornières profondes, de fossés, de sorte qu'il fallait s'y engager et avancer avec prudence si l'on n'avait pas une lanterne pour éclairer sa marche.

Mais pour Brimbalon, qui connaissait chaque pierre de la ville, c'était un jeu facile que de marcher dans cette obscurité et à travers ces ornières et fossés; aussi pouvait-il guider sûrement la Chouette vers sa maison.

On y arrive. Mais à la porte la jeune femme défaillit, et le mendiant n'eut que le temps de tendre ses bras pour la soutenir et l'empêcher de tomber. Non! Non! elle ne pourrait entrer là, non! Flandrin, d'ailleurs allait lui refermer la porte au nez!

—Si je pouvais voir s'il est là... balbutia la pauvre Chouette toute tremblante.

—Voyons, voyons, ma fille, encourageait le mendiant, il faut se donner du cœur. C'est bon, je vais aller regarder; mais tâche de te maintenir sur tes pieds un moment.

Brimbalon alla à la fenêtre pour glisser un

coup d'oeil par le mince ouverture du volet. Il revint peu après, disant :

—Non, ma fille, Flandrin n'est pas là-dedans. Je n'ai vu que la mère Babeux et ton petit Louison.

—Louison!...

Ah! l'enfant adoptif de Flandrin, celui qu'elle aimait comme son enfant! Oh! non, la Chouette ne l'avait pas oublié lui non plus!

—Si c'est comme vous dites, père Brimbalon, dit la jeune femme un peu rassurée et raffermie, frappez, moi je ne pourrais pas encore!

Elle tremblait, grelottait et pressait toujours sur sa poitrine chaude son petit qui dormait sous le châle de laine bleue.

Le mendiant cogna à la porte du bout de son bâton ferré.

De l'intérieur de la maison partit le son d'une voix un peu chevrotante de vieille femme.

—Eh bien! demanda la voix, qui est-ce qui vient comme ça après la nuit tombée?

—Venez ouvrir, mère Babeux. C'est le père Brimbalon qui vous amène une visiteuse.

On perçut une exclamation de surprise d'abord, puis on entendit un bruit de verrous et de barres, et la porte s'ouvrit. Une vieille femme, que le mendiant avait appelée la mère Babeux, tenait à la main une lampe qu'elle élevait au-dessus de sa tête pour reconnaître ceux qui arrivaient. Derrière elle se tenait avec un air timide et curieux à la fois, un adolescent d'une quinzaine d'années: c'était Louison, le collégien et le fils adoptif de Flandrin Pinchot. La clarté de la lampe illumina le visage blême et anxieux de la Chouette. En la reconnaissant Louison poussa un grand cri de joie.

—Ma maman... ma maman... cria-t-il en courant les mains tendues à la jeune femme.

La mère Babeux, dans sa surprise, faillit bien laisser tomber la lampe.

Le collégien s'était jeté au cou de sa mère adoptive. Elle, serrant son petit d'un bras, de l'autre pressait Louison et l'embrassait en pleurant.

La mère Babeux ne semblait pouvoir en revenir; elle demeurait interloquée et figée.

—Hein! se mit à rire Brimbalon qui avait observé la contenance de la vieille femme, je vous en amène une visite, mère Babeux!

Disons que cette mère Babeux était une voisine de Flandrin Pinchot qu'il avait engagée pour tenir sa maison et veiller sur son fils adoptif, au moment où il partait pour Ville-Marie, quelque dix jours auparavant.

On sait peut-être que Flandrin Pinchot, qu'on appelait le plus souvent "Capitaine Flandrin", avait été maître-geôlier au Château Saint-Louis et que, pour avoir en certaine circonstance failli à la consigne et à son devoir, avait été démis par le gouverneur, le Comte de Frontenac. Flandrin n'avait pas facilement digéré un tel affront, et un affront qui, pour lui, constituait une véritable déchéance. Sa destitution, en effet, entraînait avec elle la perte de son titre de "capitaine" qu'il aimait tant, et aussi la perte de la rapière de laquelle seule il pouvait, semblait-il, tirer tous les titres de noblesse.

On sait peut-être encore qu'après être demeuré

de longs jours aux arrêts dans sa maison et sous la surveillance de deux gardes par ordre du gouverneur, Pinchot s'était vu libérer un bon matin: et l'on n'ignore peut-être pas que, ce même matin, un inconnu était venu lui proposer la vengeance en l'invitant à se rendre, dans ce but, à Ville-Marie.

Pinchot avait perdu sa femme, il avait perdu sa place au Château, son titre de "capitaine", sa rapière... il avait tout perdu au bout du compte! Cela exigeait représailles, puisque toutes ces infortunes et ces déboires étaient le fait d'ennemis qu'ils connaissaient fort bien. Oui, cela demandait vengeance... vengeance même contre Monsieur de Frontenac!

Et Pinchot, saisi par cette soif de la vengeance, avait accepté les offres de l'inconnu. Or, cet inconnu (pour Flandrin) était le lieutenant de police du sieur François Perrot, gouverneur de Ville-Marie par l'influence auprès du roi de l'ancien intendant Talon et par l'appui de Messieurs de Saint-Sulpice, Seigneurs de Ville-Marie. Et Perrot — notons-le — était à ce moment en lutte ouverte avec le gouverneur-général, le Comte de Frontenac.

Et Flandrin avait promis de se rendre à Ville-Marie. Mais pouvait-il laisser seul son fils adoptif qu'il aimait autant que si cet enfant eût été de sa chair? Non. Louison allait au collège des Jésuites tous les jours, et il n'avait que quinze ans, ne possédait aucun parent (du moins on ne lui en connaissait aucun), et, trop jeune encore, ne pouvait se suffire à lui-même. Il fallait donc avoir quelqu'un pour veiller sur lui et pour, en même temps, tenir la maison de Flandrin. Celui-ci avait pu embaucher la mère Babeux pour quelques écus.

Si Flandrin était parti pour Ville-Marie, personne ne le savait. Tout ce qu'on pouvait dire, c'est que Flandrin Pinchot était parti en voyage. Mais où?...

Et voici que sa femme, qui l'avait abandonné, revenait à l'improviste, et lui, Flandrin, n'était pas là! Où était-il? Le savait-on... le saurait-on jamais?...

C'est pourquoi la jeune femme, en arrivant ce soir-là et après ses premiers épanchements avec Louison, demeura frappée de surprise et d'inquiétude en apprenant que son mari était parti depuis plusieurs jours pour une destination inconnue.

Brimbalon lui-même ignorait que Flandrin eût quitté la ville.

—Allons! dit-il à la jeune femme, une fois que celle-ci eût respiré un peu l'air du foyer retrouvé et après que la mère Babeux eût repris le chemin de son domicile... allons! dit le mendiant, je vais aller faire une tournée par la ville, et j'apprendrai bien, où le diable m'emportera! ce qu'est devenu ton flandrin de mari. Attends... je reviendrai.

Il était parti.

La jeune femme avait, en arrivant, déposé son petit sur le lit de Flandrin, ce lit qui avait été aussi le sien. Puis, une fois seule avec Louison, elle s'était assise tristement.

Debout près d'elle, le collégien la considérait d'un air non moins triste; la souffrance qu'il

lisait sur les traits pâlis de sa mère adoptive était pour lui une torture.

La jeune femme l'attira à elle, l'assit sur ses genoux, le pressa contre elle avec force, et, silencieuse et pleurante, se mit à le couvrir de baisers.

— Mon cher enfant... mon cher enfant... put-elle murmurer au bout d'un moment, combien je me suis ennuyée de toi! Ah! dis-moi... dis-moi, veux-tu? que tu l'aimes bien ta mère!

En voyant les larmes couvrir les joues de la Chouette, Louison ne pouvait contenir les siennes. Et il ne rendait pas à la jeune femme ses caresses, il se laissait faire et ne disait mot. On pouvait voir un souci sur les traits délicats de son visage, comme, par exemple, s'il eût voulu confier quelque chose qui le tourmentait et qu'il n'osait pas dire.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas, mon Louison? lui demanda la jeune femme en appuyant ses lèvres sur le front blême.

— Ah! je t'aime bien... oui, je t'aime bien... balbutia enfin l'adolescent. Et j'ai eu bien du chagrin, et j'ai bien souffert de ton absence. Mais... mais...

Il ne répondit pas de suite. Il fermait les yeux, roulait son front sur le sein de la jeune femme, et sa gorge exhalait parfois un lourd sanglot.

— Quoi? Quoi encore? Interrogea avidement la Chouette qui devinait que l'enfant avait quelque chose à dire, et quelque chose qu'il craignait de dire.

— Quoi? Quoi? répéta la jeune femme, devenue très inquiète. Que veux-tu dire? Parle! Qu'as-tu, mon enfant, oui qu'as-tu? car tu ne me sembles plus le même!

— Ah!... ma...!

— Dis, dis, maman... Dis comme avant, mon pauvre petit!

— Non! non!... Oh! maman... Ah! mais pardonne-moi la peine que je pourrai te faire... mais...

— Mais... quoi? quoi? quoi?

L'adolescent enfouit son front le plus possible dans le sein de la Chouette et murmura presque indistinctement:

— Tu n'es pas ma mère...

La Chouette poussa une exclamation de douleur, tout comme si quelqu'un lui eût enfoncé un poignard dans la poitrine.

— Ah! malheureux, que dis-tu! fit la jeune femme d'une voix éteinte.

Comme si elle eût été vraiment frappée au cœur, elle eut l'air de s'évanouir. Mais tout à coup, elle repousse Louison, se lève, se penche vers lui et dit sur un ton sourd, tremblant, méconnaissable:

— Sais-tu bien, Louison, ce que tu viens de dire?

— Hélas... gémit le pauvre enfant, je savais bien que je te ferais de la peine, et c'est pour-quoi je ne voulais pas le dire!

— Et tu crois ce que tu as dit?

La Chouette chancelait...

— Je le crois, parce que... je connais ma mère... ma vraie mère!

La Chouette jette un nouveau cri de douleur.

Puis elle bondit, court et va se jeter sur le lit de Flandrin sur lequel repose toujours son petit... son vrai petit à elle. Et là, elle gémit, elle sanglote, elle pleure.

Abattu sur un siège, Louison pleure aussi.

II

Une longue heure s'est écoulée.

Louison est assis près de la table, sur laquelle est posée la lampe. Notons que le logis de Flandrin Pinchot n'a qu'un rez-de-chaussée et qu'une pièce unique, mais spacieuse. Or, la table se trouve à l'extrémité opposée à celle où l'on voit, dans un angle, le grand lit commun des époux, et dans l'autre le petit lit blanc de Louison.

Le collégien ne pleure plus. Le front dans la main, le coude sur la table, il est absorbé en ses pensées. On voit à peine son visage sur lequel l'abat-jour de la lampe jette une ombre. Et le logis est à peine éclairé, et au bout opposé de la pièce tout est sombre.

Louison ne pouvait voir que très vaguement la silhouette de sa mère adoptive toujours étendue sur son lit à côté de son petit. Ah! son petit, son cher petit, son vrai petit, celui-là... comme il dort bien! Ah! il dort si bien et depuis si longtemps que la jeune femme s'inquiète peu à peu. Depuis deux heures de réveil, alors qu'on naviguait vers Québec, l'enfant n'a pas mangé, il n'a pas cessé de dormir. Et il dort si paisiblement que la Chouette ne l'entend pas. Il est vrai que l'enfant est toujours enroulé dans le châle de laine bleue. La Chouette, avec ses soucis, ses préoccupations, ses craintes, ses regrets, n'a pas songé en arrivant à dérouler le châle. Et là, encore, elle n'y pense pas. Que voulez-vous, elle en a si gros sur le cœur!

Et elle pleure encore... Ah! ces larmes, pour-rait-elle jamais en arrêter le flot? Et elle pleure, parce que Louison connaît sa vraie mère, parce que Louison ne pourra plus l'aimer, ou du moins pas autant qu'il l'avait aimée jusqu'à ce jour! Elle pleure, parce qu'elle regrette de plus en plus la sottise qu'elle a faite de quitter son foyer et son mari... son mari qu'elle aime sans cesse... son mari qui lui manque plus que jamais... son mari dont elle voudrait les caresses et les baisers... son mari, à son tour, parti, et parti pour l'on ne sait où! Elle pleure, parce qu'elle sait qu'elle a péché, parce qu'elle craint de ne pouvoir être pardonnée jamais, et elle pleure parce qu'elle se sent seule et abandonnée! Ah! comme on est frappé par là où l'on a frappé! Elle savait bien, la coquine, en quittant son foyer, que son Flandrin souffrirait et pleurerait, et elle s'en était réjouie en son tréfonds! Elle avait cru exercer une vengeance! Ah! comme cette pauvre vengeance se retournait contre elle à présent! Elle avait abandonné son mari, et lui, à son tour, l'abandonnait... il était parti! Oh! comme elle allait souffrir désormais!...

Et c'étaient là les pensées qui tourmentaient la Chouette.

Tout était silence dans la ville basse et haute.

Depuis longtemps le couvre-feu avait sonné. Il passait un peu dix heures, en effet.

Tout à coup, une main qu'on aurait dit craintive frappa dans la porte.

Louison tressaillit et jeta vers l'huis un regard inquiet.

La Chouette tressauta à ce bruit inattendu, puis elle se leva d'un bond. Elle ne regarda pas la porte close, mais Louison.

—Qu'est-ce? fit-elle. Est-ce vrai qu'on a cogné à la porte?

—Oui, j'ai entendu.

—Tu es certain?

—Oui.

—Ecoute encore...

Le silence était si grand qu'on aurait pu entendre deux cœurs battre à coups précipités. Elle et lui écoutaient... Non, personne n'avait cogné.

Erreur. Voici que la même main, comme craintive toujours, frappe de nouveau.

—Ah! fait la jeune femme avec un long soupir, c'est peut-être le père Brimbalon qui vient, comme il l'a promis, m'apporter des nouvelles de Flandrin.

Elle va ouvrir.

Non... ce n'est pas Brimbalon. Ce n'est pas un homme qui se profile soudain dans l'encadrement de la porte, c'est une femme qu'enveloppe un ample manteau de laine grise et dont la tête est couverte d'une écharpe de soie rouge. Et c'est une jeune femme, brune, aux cheveux noirs et soyeux, une jeune et jolie femme qui sourit. Mais le sourire est étrange, il exhale l'énigme, il contient quelque chose qui impressionne, qui saisit, fascine, fait peur presque. Et celle qui sourit de cette façon entre, repousse la porte et murmure d'une voix étouffée et sur un ton confidentiel:

—Chouette, je viens de la part de ton mari...

La femme de Flandrin demeure toute béante de surprise, de stupéfaction.

Quoi! cette visiteuse singulière et inconnue... comment connaît-elle Flandrin Pinchot? Comment peut-elle connaître la femme de Flandrin? Comment sait-elle que la femme de Flandrin, partie depuis longtemps au su de toute la capitale, vient de rentrer dans son foyer à l'improviste!

Et la Chouette regarde cette étrangère des pieds à la tête, elle la toise, l'examine avec méfiance, recule et ne peut parler. Quelle est cette femme?... Pourtant, là sur sa tête... cette écharpe rouge! Il semble à la Chouette que jadis elle a vu une écharpe de ce genre, en une circonstance qu'elle ne peut sur le moment déterminer, mais dont elle garde en elle comme une âcre saveur. Et la Chouette, l'esprit troublé, continue de regarder la visiteuse d'yeux où flotte du rêve.

Louison aussi regarde cette inconnue, mais il regarde surtout ses yeux qui étincellent, des yeux si noirs qu'on se demande s'ils sont réels. Et Louison n'en peut soutenir l'éclat lorsque l'inconnue porte ses regards de son côté. Car Louison, pour mieux voir cette femme, a doucement relevé un peu l'abat-jour, et si la lampe éclaire mieux maintenant la physionomie de l'é-

trangère, elle éclaire mieux la sienne en même temps. Or, ce geste a de suite attiré l'attention de l'étrange visiteuse. Elle a regardé Louison qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là. Et le voyant maintenant, elle ébauche un geste de surprise, puis elle paraît trembler, elle perd son soupir, elle pose sur sa poitrine qui s'agite une main fine et blanche...

Quel singulier tableau!

L'inconnue ne regarde plus la Chouette statufiée, mais Louison dont le cœur est saisi d'une extraordinaire émotion.

Mais la scène est si bizarre et pénible, qu'elle ne peut durer longtemps.

L'inconnue le sait et le sent; et, douée probablement d'énergie et de volonté, elle fait effort sur elle-même, détourne ses yeux noirs de Louison, les ramène sur la Chouette, retrouve son sourire et dit:

—Je vois bien que ma visite t'étonne, Chouette, et mes paroles bien davantage... oui, je le vois bien. Mais n'importe! peut-être, tout à l'heure, comprendras-tu ce que tu cherches en vain à t'expliquer. Pour l'instant, ne m'offriras-tu pas un siège?

—Qui es-tu d'abord? souffle la Chouette dont les yeux rougis expriment la plus grande défiance.

Mais déjà un soupçon cruel traverse son esprit avec la rapidité de l'éclair. Quoi! si cette femme inconnue était une amante... une autre amante de Flandrin? Ah! mais... cette écharpe de soie rouge... Et tout à coup la jeune femme se souvient, elle revoit brusquement une scène douloureuse, et alors son cœur fait si mal que tous ses traits se contractent atrocement! Et elle sent que sa tête tourne... elle chancelle un peu... peut-être va-t-elle tomber?... Non. La voix de l'étrangère la retient debout.

—A quoi bon te dire qui je suis? fait l'inconnue. Puisque tu ne me connais pas, mon nom ne t'apprendrait rien.

—Et toi... tu me connais? fais la Chouette de ses lèvres blêmes et tremblantes.

—C'est la première fois que je te vois, Chouette, mais on m'a dit ton nom... on m'a dit où tu habites... on m'a dit que tu es la femme de Flandrin Pinchot... alors...

—Qui t'a dit tout cela? interrompt la jeune femme.

Cette question parut surprendre l'inconnue. Sans cesser de regarder la femme de Flandrin, elle demeure silencieuse et paraît réfléchir.

—Qui t'a dit tout cela? Parle... parle... insiste la jeune femme.

—Tu veux le savoir?

—Oui.

—Absolument?

—Je veux savoir...

—Soit. Ecoute donc, Chouette: celui qui m'a dit tout cela... c'est Monsieur le Comte de Frontenac.

En entendant ce nom, la Chouette a fait un autre pas en arrière et sa stupeur est intraduisible. Que dire? que faire? Ah! non, elle ne sait pas!

Le Comte de Frontenac!

Ce nom, à lui seul, la bouleverse. Pourquoi encore? Elle ne sait pas!

Et son trouble lui fait oublier d'offrir un siège à l'inconnue.

Celle-ci continue de sourire, mais le mystère dont ce sourire semblait s'imprégner l'instant d'avant paraît faire place à l'ironie. Mais la Chouette n'est pas en état, à cet instant, de trouver une signification à tel ou tel sourire ou d'en estimer la valeur.

L'inconnue va s'asseoir dans le coin le plus sombre du logis, c'est-à-dire au chevet du lit de la Chouette, sur un banc posé là contre le mur. On dirait qu'elle veut s'éloigner le plus possible de Louison, comme si elle le redoutait. Car elle vient de le regarder encore, et elle a vu que l'adolescent ne la quitte point des yeux. Et ces yeux-là se sont agrandis, ils paraissent émerveillés, dirait-on, de la beauté de l'inconnue, à moins que ce ne soit de la hardiesse qui se manifeste dans chacune de ses paroles ou de ses gestes. Mais là où elle vient de se placer, maintenant, Louison la voit moins bien. Mais il la regarde encore quand même...

Pour échapper au trouble que visiblement les regards du collégien suscitent en elle, l'inconnue parle encore à la femme de Flandrin:

—Eh bien! Chouette, m'entendras-tu? Je veux te parler de ton mari, et c'est Monsieur de Frontenac qui m'envoie!

Ce nom... ce nom terrible écrase enfin la jeune femme. Elle vient en tibubant s'asseoir ou plutôt s'affaïsser sur le banc à côté de l'étrangère. Et là elle soupire et demande sur un ton bas et plaintif:

—Ah! madame, qui que vous soyez, venez-vous me dire que Monsieur le Comte en veut encore à mon pauvre mari?

—Comment! tu le plains, ton mari?

—Si je le plains... Que voulez-vous dire?

—Ne t'a-t-il pas abandonnée?

—Lui? Jamais! fait la Chouette se rébellant. C'est moi qui l'ai abandonné.

—Mais il est parti... il a quitté son logis?

—Oui, il est parti, hélas! et je ne sais où...

—Tu l'aimes donc?

—Toujours...

L'inconnue sourit encore, mais, là, son sourire contient quelque chose de méchant, de cruel, on ne sait de quoi au juste.

—Tu l'aimes toujours, dis-tu; mais il t'a trahie, tu sais bien?

—Je lui pardonne.

—Folle Chouette! Te pardonnerait-il, lui?

—Moi... je ne le trahirais pas...

—Pourtant il a mérité d'être trahi à son tour, et il le mérite encore!

—Qu'osez-vous me dire!

—Ce que tu penses sans t'en douter.

Les joues pâles de la Chouette devinrent soudain très rouges, et son front prit la couleur de la flamme. Elle braqua sur l'étrangère des yeux enflammés en lesquels on pouvait voir toutes les colères se déchaîner.

—Voyons! voyons! reprit vivement l'inconnue, il faut rester calme. Tu ne le regretteras point, Chouette. Je suis venue te parler, et te parler pour ton bien et ton bonheur. Mais gardons-

nous d'élever la voix, pour que n'entende pas cet enfant qui, là-bas, nous regarde. Ecoute, Chouette: sais-tu ou veux-tu savoir où est ton mari à cette heure, ou, si tu aimes mieux, à cette minute précise où je te parle? Dis, veux-tu le savoir?

L'autre regardait cette femme inconnue sans pouvoir émettre un son de sa bouche.

—Je vais te le dire, repartit la visiteuse, ton mari est à Ville-Marie.

La Chouette n'eut pas l'air de croire ce qu'on lui disait. Sur ses traits qui avaient repris leur pâleur et dans ses yeux toujours brillants se manifestait encore une défiance opiniâtre. Pourtant, à ce sentiment il était possible de voir s'y mêler un peu de curiosité.

—Tu ne me crois pas, poursuivit l'inconnue, je le vois bien. Pourtant, je ne dis que la vérité. Oh! sache de suite que je n'ai aucun intérêt là-dedans, et que ton mari soit à Ville-Marie ou ailleurs, ici ou là, ça m'est bien égal. Mais on m'a conté tes infortunes, et je sais que ton mari ne vaut pas grand'chose; alors, femme que je suis comme toi, ma sympathie me commande et j'ai pitié et je veux que tu saches. Donc, ton mari est à Ville-Marie... il vit là avec une femme, sa maîtresse... il y mène joyeuse vie...

La Chouette était devenue livide. Un long tremblement la secoua, mais ses lèvres serrées ne remuèrent pas, ou, si elles remuèrent, elles ne purent exprimer la moindre syllabe.

—Oui, je te dis la vérité, continua l'étrangère, et si tu en veux la preuve, viens avec moi à Ville-Marie, viens demain, Chouette, et je te ferai voir ton mari, celui qu'on appelle le Capitaine Flandrin, oui, je te le ferai voir dans les bras d'une fille, ou cette fille dans ses bras, et une fille, j'aime à te le dire, qui ne vaut pas même l'ombre de ta personne. Comprends-tu?

Et l'inconnue parlait avec un tel accent de vérité que la pauvre Chouette commença de croire ce que l'autre lui disait. Oui, elle était toute prête à croire que son Flandrin vivait avec une fille, une bonne à rien, une coureuse... Oui, elle allait bientôt croire, parce qu'elle ne savait pas... mais comment pouvait-elle savoir? que Flandrin Pinchot, à cette minute précises, comme avait dit l'inconnue tout à l'heure, se trouvait enfermé dans un cachot sans air ni lumière et dans les sous-sols du gouverneur de Ville-Marie.

Non, elle ne savait pas, la pauvre Chouette, et c'est pourquoi elle se laissait si naïvement duper.

Alors sa pensée se mit à travailler. Oui, pourquoi tout ce que venait de lui confier l'inconnue ne serait-il pas vrai? Est-ce que Flandrin n'était pas parti en voyage, comme il l'avait annoncé à Louison et à la mère Babeux? Oui. Mais pourquoi avait-il tenu secret l'endroit où il allait? Or! pas de doute maintenant, c'est qu'il était parti pour aller rejoindre l'ancienne amante... celle à l'écharpe de soie rouge!

L'écharpe de soie rouge!... Oui, semblable à celle que l'inconnue portait, là, sur sa tête!

Oh! comme lui revenait maintenant avec netteté un passé qui n'était pas loin encore.

Elle se rappelait bien ce soir ou plutôt cette nuit du mois de mai précédent, cette nuit où elle avait trouvé son mari gravement blessé et se trainant dans la rue... et il portait avec lui l'écharpe d'une femme! Or, Flandrin, peu après, s'était presque reconnu coupable d'infidélité...

Non, plus de doute, c'était la même femme, la même amante qui avait dû attirer Flandrin à Ville-Marie et loin de son foyer! Alors, Flandrin était pour tout de bon et à tout jamais perdu!

Et si vraiment il en était ainsi, elle, la Chouette, qu'allait-elle devenir désormais! Et pourquoi, alors, était-elle revenue à Québec, à son foyer? Pourquoi avait-elle regretté tant sa faute et tant souffert loin de son mari? Ah! n'était-elle revenue que pour apprendre les plus terribles vérités? Que Flandrin l'avait, à son tour, abandonnée pour courir à une autre?

Oui, tout cela était possible... tout cela, la Chouette pouvait le croire!

Et l'étrangère, qui observait avec attention celle qu'elle trompait aussi abominablement, ajoutait:

—Eh bien! dis, Chouette... une femme ainsi délaissée, ainsi trompée, ne se vange-t-elle pas? Oh! si c'était moi...

—Que feriez-vous? interrogea la Chouette dans un hoquet de douleur et de désespérance.

—Je me vengerais... Je me donnerais à un autre homme... j'irais trouver Monsieur de Frontenac et je dirais: "Excellence, mon mari est une canaille... Pendez mon mari, excellence, pendez-le!"

L'horreur fit bondir la Chouette. Puis s'écartant de l'inconnue, elle s'écria:

—Oh! si vous êtes une femme, vous devez être une femme monstre! Allez-vous-en! A la fin, je pense que vous mentez... oui, vous mentez! Ah! je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûre à présent que vous me trompez, car mon Flandrin est incapable de faire ce que vous avez dit. Non, Flandrin n'est pas à Ville-Marie, il est à Québec... il est en cette ville quelque part... oui, il y est et je le trouverai! Quant à vous, allez-vous-en... allez-vous-en!

L'étrangère s'était levée à son tour. Elle proféra avec un ricanement:

—Décidément, Chouette, tu es plus sotte que je pensais.

—Je te dis de t'en aller! cria la femme de Flandrin exaspérée.

Mais l'inconnue demeurait à la même place, comme si elle n'eût pas entendu. Elle considérait la Chouette avec un mépris auquel, néanmoins, se mêlait une certaine admiration.

Elle allait parler encore, insinuer d'autres abominations peut-être, lorsque Louison s'approcha d'elle. L'inconnue frémit violemment et parut surprise; on aurait pensé qu'elle avait oublié le collègien à voir la façon dont elle le regardait. Oui, elle le regardait comme si elle l'eût vu pour la première fois.

Louison était très pâle, sa pâleur surpassait celle de sa mère adoptive. Chose curieuse, son jeune visage exprimait une gravité d'homme, sa démarche était celle d'un homme, son geste celui d'un homme, sa parole celle d'un

homme... Bref, ce n'était pas un enfant, mais un homme!

Les deux femmes le considéraient avec surprise et curiosité.

Lui ne regardait que l'inconnue. Et son regard était pénétrant comme une lame d'acier ou comme le feu d'un éclair. Et quand il parla, sa voix claironnante d'ordinaire se fit sourde, dure, tremblante.

Il dit:

—Madame, qui que vous soyez, allez-vous-en... allez-vous-en vite... maman le veut!

—Sa mère!... se dit l'inconnue.

Et comme si quelqu'un l'eût frappée avec force, cette femme chancela. Elle ne riait plus, et elle était plus livide que ceux qui lui disaient de s'en aller.

Elle balbutia:

—Ah! toi aussi tu me chasses!

Il y avait dans ces paroles un étonnement prodigieux, il y avait peut-être aussi un accent de consternation, sinon de douleur.

Louison se dirigeait déjà vers la porte. Il l'ouvrit et attendit que la femme se retirât.

Mais elle ne bougeait pas. Elle regardait l'adolescent d'yeux qui éclataient de folie, et elle demeurait clouée à la même place et comme pétrifiée.

L'impatience s'empara du collègien.

—Madame, reprit-il sur un ton menaçant cette fois, il y a ici des pistolets... je vous prie donc de sortir!

Ces paroles ranimèrent l'inconnue. Elle baissa la tête et marcha lentement vers la porte. Elle s'arrêta quelques secondes près de Louison.

—Ah! toi aussi tu me chasses! dit-elle encore.

Un sanglot obstrua sa gorge. Cette gorge, elle y porta ses deux mains avec violence, peut-être avec rage. Puis, il sembla que ses lèvres lançaient une sourde imprécation. Alors, l'inconnue se jeta brusquement dehors et disparut dans la nuit.

Quelle scène incompréhensible pour Louison et la Chouette!

Louison, ayant refermé la porte, lui et sa mère adoptive se regardèrent comme pour se demander, dans leur étonnement, l'explication des paroles et des gestes de cette inconnue.

La Chouette, enfin, courut à l'adolescent. Peu lui importait cette femme inconnue qui venait de partir d'une manière plus énigmatique encore qu'elle n'était apparue une demi-heure avant. Elle prit Louison dans ses bras, l'enleva et se mit à l'embrasser avec le plus vif amour. Et tandis que ses yeux recommençaient à pleurer, mais à pleurer de joie cette fois, elle balbutia, ses lèvres sur les lèvres de l'enfant:

—Ah! mon Louison, sais-tu bien ce que tu as dit? Tu as dit "maman"... Tu as dit "maman le veut"!

Elle l'embrasse plus fort, plus fort encore!

Sous cette avalanche de baisers, l'adolescent ne peut pas parler. Il attend, il parlera tout à l'heure.

—Ah! oui, tu as bien dit "maman"... répète la Chouette.

Louison, alors, peut parler.

—Si je vous ai dit "maman", ou plutôt si je

l'ai dit à cette femme, c'est parce que je sais que vous êtes bonne... Mais vous n'êtes pas ma mère!

—Ta mère... Oui, je suis ta mère, mon Louison... je suis ta mère de tout mon cœur, de toute mon âme...

—Je sais, maman, je vous comprends bien. Mais l'autre... celle qui vient de sortir et qui semble méchante, hélas! c'est ma vraie mère!

La Chouette, à ces derniers mots, abandonne brusquement Louison. Un long rire retentit sur ses lèvres, et la jeune femme s'imagina qu'elle est devenue folle.

—Voyons, Louison, peut-elle dire après un moment, suis-je devenue folle? Ou toi-même, as-tu perdu la raison?

Elle rit encore... Et Louison, tout interloqué, la regarda.

Mais voici qu'elle se tait subitement, ses yeux roulent d'affolement, à deux mains elle saisit sa poitrine haletante, et elle se demande d'une voix qu'on entend à peine:

—Ah! Dieu de Dieu! quoi donc me frappe ainsi? Est-ce un rêve? Et si c'est un rêve, pourquoi dure-t-il si longtemps, car il est affreux? Car il me tuera... Mais non! puisque j'ai un enfant à moi, bien à moi... et il est là mon véritable enfant...

Et elle tourne sur elle-même, elle court en zigzaguant vers son lit, et là, près de son petit à elle, bien à elle, elle se jette passionnément.

Mais, ce pauvre petit qui dort toujours de ce sommeil si singulier... qu'est-ce que cela peut bien signifier? Ah! sous ses baisers, sous ses caresses l'enfant s'éveillera, il sourira si joyeusement à sa mère! Et vivement la Chouette déroule le châle de laine bleue, fébrilement tant elle a hâte d'embrasser son enfant sur ses petites paupières, ses petites joues rouges, ses petites lèvres roses... Oh! mais... ces paupières demeurent closes, ces joues sont froides, ces lèvres livides... Seigneur! est-ce bien possible?... Tout le petit corps est rigide et froid...

La Chouette se relève d'un bond, et debout, frémissante, le sein haletant au point d'éclater, elle considère un moment le petit corps inerte de regards effrayants. Puis elle se penche un peu vers l'enfant, elle le remue... Alors, elle se redresse, sa tête se renverse en arrière, ses bras et ses mains s'élèvent vers le ciel, ses doigts se croisent avec force, puis la jeune femme jette un cri... ou plutôt un hurlement de douleur...

—On m'a tué mon petit!...

Elle s'abat sur le plancher, privée de connaissance.

III

Et Louison, à quelques pas de là, ne bouge pas.

Une statue n'est pas plus inerte!

Il n'y a de vie que dans ses yeux terrifiés qui regardent tour à tour la femme gisant sur le plancher et l'enfant inanimé sur le lit. Mais que faire aussi? Que penser? Que dire? Le sait-il? Non!

Pourtant, il pense... il pense même depuis longtemps! Sa jeune intelligence travaille, agit, remue depuis longtemps! Car il sait qu'il est sage famille... qu'il est l'enfant de la charité!

Et dans l'adolescent l'homme se réveille, l'homme avec son amour-propre, sa vanité, son orgueil. Dans la maison de Flandrin Pinchot et à sa table, Louison sait qu'il n'est pas chez lui. Flandrin et sa femme l'ont adopté par pitié. Mais il a un père... il doit en avoir un... et il a une mère... Ah! mais quelle mère! Il vient de la voir à l'œuvre! Mais encore, est-ce bien sa mère, cette inconnue? Il veut ne pas le croire, mais sa pensée le tient avec une puissance implacable.

—Cette femme, je l'ai vue déjà, se dit-il, mais je l'ai vue avec des cheveux dorés... des cheveux comme les miens; et cette nuit je la revois avec des cheveux noirs! Cette femme — ah! je m'en souviens... — Je l'ai vue au pied de la potence de la rue Saul-au-Matelot... C'était une nuit du mois passé... Ah! quelle nuit!... Mais pourquoi étais-je là?... N'importe! j'ai vu cette femme près du gibet, et je la revois encore, et il me semble que je suis en ce moment tout près de la potence, qu'elle est là aussi! Oui, je la vois... elle me regarde... elle paraît me sourire... elle me tend ses bras... elle semble me dire: "Ne suis-je pas ta mère?"...

Louison, ici, fait un geste. Il presse son front blême, comme si ce front faisait mal sous les chocs trop rudes et trop précipités de sa pensée. Puis, il poursuit le cours de ses idées et de ses souvenirs:

—Mais pourquoi, je me le demande en vain, ma mère serait-elle une méchante femme?... Pourquoi m'a-t-elle abandonné?... Et pourquoi et comment se fait-il que ses beaux cheveux dorés soient devenus noirs?... C'est donc qu'elle les a teints, et pourquoi?... Oui, elle a dû les teindre, puisque c'est la même créature. Même taille, mêmes yeux, même voix... C'est le même visage, bruni un peu, et les mêmes traits... mes traits! Oh! c'est que je me reconnais dans son visage... sa figure est comme un miroir qui réfléchirait la mienne! Ah! oui, c'est bien ma mère, cette femme! D'ailleurs à voir la façon dont elle m'a regardé... Oui, elle m'a reconnu, et elle a pâli, elle s'est troublée! Et pourtant, si je suis son enfant, pourquoi, ce soir, ne m'a-t-elle pas offert ses bras?... Et pourtant encore, ses paroles que je n'oublierai jamais:

"Ah! toi aussi tu me chasses!"

Dans le tourbillon de ces pensées, le collégien oubliait sa mère adoptive évanouie sur le plancher et le petit cadavre qui gisait sur le lit de sa mère.

Mais la Chouette vient de remuer, de soupirer, et sa voix faible traverse le funèbre silence qui règne là.

—Louison... Louison... que se passe-t-il?

Le collégien, brusquement tiré de sa rêverie, retrouve le mouvement. Il s'élança. Il a oublié cette femme inconnue qu'il pense sa mère. Que lui importe! N'a-t-il point là une autre mère... une mère bonne qui souffre et qui l'aime? Il accourt à elle, s'agenouille, se penche et, l'embrassant, murmure:

—Maman... maman... reviens à toi!

Elle le regarde d'yeux hagards. Mais elle sourit aussitôt et enlace son cou. Elle le presse sur elle et pleure.

—Mon Louison... mon Louison... tu me restes, toi, au moins...

—Oui, oui, maman.

Il pleure aussi.

—Maman... Ha! fait la Chouette dans un transport de joie. Il me dit "maman"...

Elle le considère un peu et l'embrasse encore.

—Mais, reprend-elle avec quelque hésitation, ta mère... ta vraie mère?...

—Je n'ai plus qu'une mère, maman... c'est toi!

Elle le presse davantage contre elle et elle sanglote. Elle sanglote sans savoir pourquoi. Mais voici que tout à coup un souvenir terrible heurte avec violence sa pensée...

—Mon petit!... fait-elle en sursaut.

Rudement elle écarte Louison, se lève et bondit jusqu'à son lit, et à corps perdu elle se jette sur le petit cadavre, son enfant: une lionne ne mettrait pas plus de furie pour défendre ou protéger son petit.

Et là, la Chouette rugit sa douleur... une douleur inexprimable; seule une mère qui aime son enfant pourrait en donner peut-être l'explication.

Louison se voit encore en face d'une tâche qu'il ne sait comment accomplir. Que peut-il pour calmer la douleur de cette femme? Comment peut-il séparer cette mère de son enfant mort? Seul, il ne pourra rien. Il lui faut quelqu'un pour l'aider.

Avec cette pensée il sort, quitte la maison. Il court chez la mère Babeux...

Bientôt l'événement est connu. Des voisins compatissants surviennent. Voici la mère Babeux, sa fille et son gendre. Voici le mendiant Brimbalon. Voici le père Bousquet, le tavernier. Voici le nautonier qui a dirigé la barque sur laquelle la Chouette est revenue de Ville-Marie... Le logis s'est empli de monde. La nouvelle, malgré la nuit, a couru toute la ville.

"La Chouette a perdu son petit!"

Et toute la Capitale s'est émue.

Un menuisier fabrique à la hâte un petit cercueil.

Et la Chouette ne cesse de sangloter et de pleurer sur le petit mort!

Le matin est venu, gris et morne. Ce jour-là sera un jour de deuil!

Dans la porte du logis de Flandrin Prinshot un crêpe s'agit dans la brise matinale.

La maison est silencieuse et sombre. Dedans, il ne demeure plus que la mère Babeux, sa fille et son gendre, le mendiant Brimbalon, le père Bousquet et le nautonier. Les autres sont partis au petit jour pour aller à leur travail, à leurs affaires. Ceux qui restent se sont retirés dans le coin éloigné où se trouve la table de famille. Ils demeurent là, silencieux et tristes. Louison aussi est là, il occupe un bout de la table sur laquelle il a croisé ses bras, et sur ses bras son front penché repose.

A l'autre bout une petite bière est posée sur un chevalet qu'on a recouvert d'un drap de lit. Deux cierges ont été allumés et placés de chaque côté de la bière. Sur un escabeau voi-

sin on a disposé un petit vase contenant de l'eau bénite et un rameau de sapin.

Accroupie au pied du chevalet, le dos tourné à ceux qui veillent à l'autre bout de la maison, et à peine visible dans la pâlotte et tremblante clarté que répandent les deux cierges, la Chouette demeure immobile. Elle ne sanglote plus... elle ne pleure plus... Peut-elle pleurer encore? N'a-t-elle pas versé toutes ses larmes, n'en a-t-elle pas épuisé la source? Elle est prostrée, pétrifiée dans sa douleur... elle est toute l'image de la douleur! Sa tête tombe sur sa poitrine, et ses mains jointes reposent sur ses genoux. Ses yeux sont fermés, son visage est plus blanc que la neige. Rien ne bouge dans son être, hormis son sein que soulève à coups vifs une courte respiration.

Et le silence, le plus lugubre des silences, continue à planer de toutes parts. La ville n'est pas encore réveillée, et dehors il n'est d'autre bruit qu'un soupir fugitif de la brise qui passe.

Mais bientôt ce grand silence est troublé. Au loin des chiens aboient et d'autres chiens dans le voisinage de la maison mortuaire se mettent aussi à aboyer. Mais de suite les maîtres de ces chiens les font taire. Le silence se rétablit pour un moment.

Puis, bientôt encore on entend un bruit de pas réguliers et cadencés, comme celui d'une troupe en marche. Le bruit s'accroît à mesure que cette troupe approche. Et tout à coup, le bruit cesse, la marche s'arrête et... plus rien. Or, tout s'est tu devant le logis de Flandrin Pinshot.

Et tout à coup encore les gonds de la porte gémissent quand elle s'ouvre, et un homme, vêtu d'habits sombres, sans ornements, sans armes, mais coiffé d'un large chapeau de feutre noir orné d'une longue plume verte, profile sa taille dans l'aube blanche du dehors.

L'homme referme la porte et pénètre tout à fait dans le logis sombre. Il a de suite aperçu de son regard clair et pénétrant le petit cercueil, les cierges dont la flamme tremblote et pétille et la femme accroupie près de là. Cet homme n'a pas remarqué la présence des voisins qui, à l'autre extrémité, viennent d'ouvrir des yeux démesurés, presque effrayés. Peut-être cet homme a-t-il pensé que la Chouette se trouvait seule.

La jeune femme n'a rien entendu, elle ne peut entendre que les cris désespérés de son cœur maternel, que les plaintes de sa douleur.

L'homme qui vient d'entrer s'approche d'elle. Il s'arrête à trois pas, croise les bras, penche la tête et paraît concentrer sa pensée. Peut-être attend-il que la femme prostrée là sous ses yeux se tourne vers lui et l'interroge? Oui, peut-être... Car, après un moment, voyant que la Chouette ne bouge pas, il fait deux autres pas et la touche à l'épaule.

A ce contact la jeune femme tressaille, mais elle ne se lève pas, elle ne tourne même pas la tête.

—Femme!... profère doucement la voix de l'homme.

Le son de la voix agit mieux que le toucher de la main, et la Chouette tourne lentement vers

l'homme qui vient de parler un regard éploré. Aussitôt un long et violent tressaillement la secoue des pieds à la tête, ses mains disjointes s'agitent fébrilement, ses yeux s'agrandissent, ses lèvres tremblent, du rouge se fait dans sa lividité, et elle se lève en sursaut et s'écarte un peu en s'inclinant et en murmurant dans la surprise qui l'étreint :

—Monsieur le Comte...

Oui, cet homme est le Comte de Frontenac.

Le Comte a déjà compris toute la douleur qui ronge le cœur de cette jeune femme, car son masque en demeure toujours l'expression. Il s'émeut.

—Femme, dit-il, pardonne-moi de venir troubler ta souffrance. Mais dis-moi de suite qui t'a tué ton enfant?

—Qui me l'a tué?... jette la jeune femme comme une clameur. Oh! Excellence... voulez-vous le savoir? Mais non... vous ne le croirez pas!

—Je veux savoir qui... Parle!

—Une femme... Oh! ne penchez pas la tête avec ce doute. Oui, c'est une femme... une jeune femme inconnue et belle qui est venue cette nuit... une fée maligne... une sorcière... que sais-je!

—Une jeune femme, dis-tu? Blonde ou brune?

—Brune, Monsieur le Comte.

—Et belle, dis-tu encore?

—Très belle... trop belle!

Frontenac garde le silence et réfléchit encore.

La Chouette le considère avec un mélange de curiosité, de défiance et d'appréhension.

Le gouverneur reprend :

—Chouette, s'il est vrai qu'une femme a tué ton enfant, fût-elle la plus belle des femmes de la terre, je l'enverrai au pilori. Sois tranquille, je vengerai ton enfant, je te vengerai.

Ah! Excellence, gémit la malheureuse, à quoi bon venger mon enfant! La vengeance me le rendra-t-elle?

—N'importe! J'ai dit. Mais assez de cela. Je veux te parler d'autre chose. Je veux savoir ce qu'est devenu ton mari Flandrin. Je veux savoir où il est, parce que j'ai besoin de lui.

—Excellence, Excellence... que me demandez-vous? Aurai-je le courage de vous répéter ce que m'a dit de Flandrin cette même femme méchante?

—Elle t'a parlé de Flandrin?

—Elle m'a dit où il est.

—Où?

—A Ville-Marie. Mais je n'ai pas cru cette femme, parce que mon cœur me disait que mon Flandrin est à Québec.

—Ah! ton cœur te parle de lui... Mais qu'a dit cette femme au juste? Que Flandrin est à Ville-Marie?

—Oui.

—Qu'y fait-il?

—Oh! je n'oserai pas... je n'oserai jamais...

—Parle, je le veux et l'ordonne.

—Flandrin, m'a dit cette femme, vit à Ville-Marie avec une autre femme... une autre amante... une autre sorcière...

—Et tu crois tout cela, Chouette?

—Ah! Monsieur le Comte, je ne veux pas... non, je ne veux pas le croire.

Et la jeune femme presse fortement ses tempes de la paume de ses mains.

—Tu ne veux pas le croire, reprend le Comte, et tu fais bien. Ecoute: moi je sais avec certitude où est Flandrin ton mari.

En même temps que ces paroles et pour la première fois depuis son entrée, le Comte esquisse un sourire... mais un sourire ambigu... même un sourire mauvais.

—Oui, affirme-t-il à la Chouette qui ne paraît pas le croire, je sais où il est.

—Oh! mais alors, Excellence, vous allez me le dire...

Et sur les traits fatigués de la Chouette l'espoir et la joie ont pris un peu la place de la douleur.

Le Comte poursuit :

—Je sais. Ecoute encore: ton mari te demeure fidèle. Il n'est pas l'amant d'une autre femme, ni dans les bras d'une amante... non, Flandrin, à cette heure où je te parle, est dans les bras de la mort peut-être!

—Oh! monsieur, monsieur... crie la Chouette, assez de ce deuil... c'est assez, je n'en veux pas un autre! Ah! je vous en prie...

—Calme-toi, Chouette, et écoute encore. Ton mari est prisonnier du sieur Perrot, gouverneur de Ville-Marie. Flandrin git en ce moment dans un cachot sans air ni lumière... Voilà où se trouve Flandrin!

—Excellence, Excellence, se lamente la Chouette en joignant les mains, si vous savez que mon Flandrin git dans un cachot, délivrez-le... délivrez-le!

—Tu veux que je le délivre?

—Je vous en supplie, je vous en supplie!

—C'est bon, je le délivrerai, et dans quelques jours Flandrin sera à Québec. Mais écoute encore. Si je délivre Flandrin, si je l'arrache à sa prison, si je le fais amener à Québec... m'entends-tu, Chouette? ce sera pour le faire pendre au gibet de la rue Sault-au-Matelot!

A cette menace la Chouette bondit comme une tigresse blessée, et furieuse, terrible, elle crie:

—Ah! vous ferez pendre Flandrin, vous? Vous le ferez mener au gibet au lieu de me le rendre? Et bien! non, vous ne ferez pas cela. Non... je ne le voudrai pas... je ne le veux pas!

—Je le ferai pendre, Chouette!

—Non... Je vous en défie!

Et la Chouette brandit son petit poing.

—Pourquoi et comment ne le voudras-tu pas? Qui donc pourra m'empêcher? sourit le Comte avec un mystérieux dédain.

—Moi, sa femme! Donc, je vous défends de le faire pendre. Laissez-le plutôt en sa prison!

—Ne sais-tu pas que ton mari m'a trahi?

—Non, je ne sais pas. Mais vous l'avez chassé de votre maison, et alors il a peut-être voulu se venger.

—Ah! oui, il s'est vengé, en effet, ricane sourdement le Comte. Mais j'ai bien le droit de me venger à mon tour... et je ferai pendre Flandrin Pinchot!

—Eh bien! soit donc, réplique la Chouette avec un calme étrange, faites pendre Flandrin... faites pendre sa femme aussi... faites pendre

tout le monde, puisque vous le pouvez. Mais prenez garde, Monsieur, qu'à votre tour...

Elle n'acheva pas sa pensée, seul un geste effrayant donna au Comte de Frontenac l'explication et toute la mesure de cette pensée.

Le Comte veut parler... mais la jeune femme l'arrête par ces paroles:

—Je sais maintenant tout ce que vous vouliez me dire, Monsieur le Comte. Allez-vous-en... allez-vous-en et laissez-moi tranquille près de mon pauvre petit!

Epuisée par l'effort qu'elle vient de faire, abattue par de nouveaux chagrins, brisée par de nouvelles douleurs, la Chouette retombe à genoux près de la couche funèbre où elle gémit et pleure encore...

Frontenac n'a pas bougé. Il pense et tient ses regards fixés sur la jeune femme.

La scène qui vient de se passer a paru jeter l'épouvante au cœur des voisins venus pour veiller le petit mort, ils ont disparu. Le mendiant Brimbalon, le premier, s'est furtivement éclipsé... les autres ont suivi.

Louison est demeuré seul à l'autre bout de la pièce. Depuis que le Comte de Frontenac a paru, le collégien n'a pas détaché ses regards du puissant personnage. Pas un mot, pas un geste ne lui a échappé. Il regarde encore le gouverneur, et son regard est dur et acéré; on dirait qu'il le guette, prêt à s'interposer, si le Comte tente de lever une main sur sa mère adoptive.

Non Frontenac ne veut pas toucher à la jeune femme, mais il veut parler encore.

—Chouette... dit-il.

—Laissez-moi tranquille, répète la jeune femme. Je vous ai dit de vous en aller.

—Mais j'ai besoin de te parler encore...

—Je ne veux plus vous entendre...

—Mais je veux, moi...

La Chouette sanglote plus fort.

Louison vient de s'approcher sans bruit du gouverneur. Il lui toucha un bras.

Surpris, le Comte se tourne vers cet enfant qui le regarde avec un visage sévère et un maintien froid. Mais sa surprise devient de la stupeur lorsqu'il entend Louison lui parler ainsi:

—Monsieur, vous avez dû entendre... Allez-vous-en! Maman l'a dit!...

—Ta mère... fait le Comte qui ne peut s'empêcher de sourire.

—Ne riez pas, Monsieur, c'est ma mère... elle est ma mère!

—Ah! au fait... je me rappelle que Flandrin...

—Pas de discours, Monsieur, interrompt l'adolescent, allez-vous-en!

—Ah! ça, mon garçon, tu oses donc? Ne sais-tu point qui je suis?

—Je le sais.

—Et tu oses encore?

—J'ose.

—Ah! bien, tu te trompes, je ne m'en irai pas... ou je m'en irai que quand bon me semblera.

Louison ne réplique pas. Il s'éloigne à pas rapides vers un coffre de chêne, soulève le lourd couvercle, prend un pistolet et revient au gouverneur.

—Je pense, Monsieur, qu'avec ceci j'aurai raison de vous. Voyez-vous cette porte?... Allez, j'ordonne!

D'une main qui ne tremble pas, le collégien lève son arme et en braque le canon sur le Comte.

Frontenac n'a pas peur, même s'il a un peu pâli. Il a déjà affronté la mort sur maints champs de bataille, il sait ce que c'est. Il croise les bras et se met à considérer cet adolescent, ou plutôt cet enfant avec une admiration qui croît et croît à l'infini. Puis un sourire d'indulgence écarte ses lèvres. Il dit:

—Bien, mon garçon, je m'en vais, je me retire, je t'obéis. Mais pas avant, pourtant, que je ne t'aie dit ces mots: Tu feras un homme!

Et sans plus, le Comte de Frontenac, grave, sévère, avec une dignité imposante, s'éloigne vers la porte. Louison s'empresse d'aller ouvrir. Le Comte sort sans prononcer une autre parole, sans même regarder Louison. Lui referme l'huis, mais avant il a pu voir, sur une file, vingt gardes bien armés qui de l'épée saluent le représentant du roi Louis.

Louison tient encore son pistolet à la main. Et lorsqu'il a tout à fait repoussé la porte et se retourne, il voit la Chouette accourir à lui. La jeune femme l'enserme dans ses bras et en le couvrant de baisers elle lui murmure:

—Merci, mon Louison, et que Dieu soit béni! Si l'on m'a pris un enfant, il m'en reste un autre... oui, il m'en reste un autre, je le répète.

—Maman... maman... balbutie tendrement Louison en laissant tomber son pistolet sur le plancher.

Dans la matinée de ce jour-là, un triste cortège se dirige vers le cimetière des Récolets. Une charrette porte un petit cercueil sur lequel on a déposé des couronnes de marguerites et de violettes. La Chouette, tout en pleurs, chancelante et enveloppée dans un grand voile noir, suit avec Louison qu'elle tient par la main. Le collégien conserve son visage pâle et grave, il ne pleure pas.

Puis viennent le mendiant Brimbalon, la mère Babeux, le père Bousquet... tous les voisins et amis de la jeune femme.

Il y a plus, et bien des gens de la ville s'en étonnent: de chaque côté de la charrette marchent dix gardes conduits par le lieutenant Bizard... ce sont des gardes du Comte de Frontenac. Ajoutons seulement que le Comte a voulu rendre ainsi hommage à la mère en deuil.

Et il est dix heures passées, lorsque la Chouette rentre en son triste logis avec Louison.

Là, elle s'affaisse sur un siège pour se remettre à pleurer.

Un garde survient. C'est un ami de Flandrin.

—Chouette, dit-il, Son Excellence désire t'entretenir en son Château demain à deux heures de relevée. Viendras-tu?

—J'irai, répond la jeune femme entre deux sanglots.

Le garde s'en va, et la Chouette se replonge dans sa douleur.

—Maman, dit Louison, tu n'iras pas au Château.

—Pourquoi? fait la jeune femme avec surprise.

—Je ne veux pas, maman.

—As-tu peur qu'un danger me menace?

—Oui, maman.

—Mais Monsieur le Comte n'oserait pas...

—Je n'aime pas cet homme, maman, et je ne veux pas que vous alliez en son Château.

—C'est bien, mon Louison. Mais attendons à demain, et alors nous verrons...

Elle attire l'adolescent à elle... et longtemps elle caresse et sourit à l'enfant qui lui reste. Et malgré les douces ombres qui obscurcissent le soleil de sa vie — la mort de son petit et l'emprisonnement de son mari qu'elle ne reverra peut-être jamais plus — la Chouette veut vivre encore... elle vivra pour l'enfant qui lui reste!

IV

A l'heure même où la femme de Flandrin Pinchot revenait du cimetière, le lieutenant des gardes, Bizard, gagnait la rue du Palais et frappait à la porte d'une petite maison de pierre entourée d'un jardin et enclose d'une palissade. Le lieutenant était seul, il avait renvoyé ses gardes de suite après la cérémonie funèbre au cimetière.

Une vieille servante ouvrit la porte et, reconnaissant le visiteur, elle sourit et s'effaça.

Mais avant d'entrer, le lieutenant demanda:

—Voulez-vous me dire, Mélite, si "elle" est là?

—Oui, monsieur. Mais vous devrez attendre quelques minutes... Mademoiselle est dans sa chambre.

—C'est bien, Mélite, j'attendrai.

Le lieutenant entra. Il se trouvait dans une jolie salle bien meublée et embaumée de roses et de violettes. Mais il n'examina rien de cet intérieur, il le connaissait. Il dit seulement à la servante:

—Dites-lui, Mélite, que je suis pressé.

La servante fit de la tête un signe affirmatif et disparut par une porte latérale.

Au moment où le lieutenant des gardes pénétrait dans la maison, un homme dissimulé de l'autre côté de la rue derrière un bouquet d'arbres et tenant sous son bras gauche un violon, murmura ces étranges paroles:

—Bon! bon! je me doutais bien que ma tendre Séverine ne manquait pas d'amants; celui-ci doit être le numéro deux ou trois!

Sur ce, il quitta son poste d'observation, traversa la rue et alla s'asseoir sur une borne près de la palissade qui entourait le jardin et la petite maison.

Pendant ce temps, le lieutenant Bizard attendait assez patiemment celle qu'il désirait voir.

La servante avait laissé le lieutenant seul pour pénétrer dans une pièce voisine. C'était un boudoir fort coquet décoré de jolis tableaux et de fort belles tapisseries. Une jeune femme assise près d'un secrétaire écrivait. Quoique son teint fût un peu pâle, elle était d'une beauté remarquable avec ses magnifiques cheveux noirs et ses yeux d'un bleu si sombre qu'on les aurait dit noirs aussi. Et sa robe de velours était noire avec dentelle blanche au cou et aux poignets. Dans cette femme Louison Pinchot et sa

mère adoptive n'auraient pas manqué de reconnaître la singulière visiteuse qu'ils avaient reçue la nuit d'avant.

Cette matinée-là, la jeune et jolie femme n'avait pas l'air méchante du tout. Elle sourit avec grâce à la servante qui entra, et dit d'une voix douce:

—Je parie, chère Mélite, que c'est Monsieur le Lieutenant que tu viens m'annoncer...

—Cous le devinez, mademoiselle.

—J'ai cru reconnaître sa voix malgré cette porte close. Et il a dit qu'il est pressé?

—Oui.

—C'est bien, je ne le ferai pas attendre plus que nécessaire. Tenez, Mélite, voici une missive que je vous prie d'aller porter à Monsieur le Comte. Mais avant de vous rendre au Château, vous direz à Monsieur le Lieutenant que je ne le ferai pas attendre plus de cinq minutes.

La servante quitta le boudoir pour exécuter les ordres de sa maîtresse. Elle trouva le lieutenant des gardes assis sur un tête-à-tête.

—Mademoiselle viendra dans cinq minutes, annonça-t-elle.

—Bien, Mélite, j'attendrai.

La servante se retira. Peu après, ayant jeté une mante sur ses épaules, Mélite quitta la maison par une porte d'arrière, traversait un petit jardin potager qui touchait à une ruelle et de là elle gagnait la haute-ville.

Dans la maison le lieutenant Bizard attendit dix minutes au lieu de cinq, puis il vit apparaître la maîtresse de la maison. Mais ce n'était pas la jeune femme que nous avons vue tout à l'heure avec sa belle et soyeuse coiffure d'ébène et habillée de velours noir, non. Celle qui venait d'entrer dans la salle, quoiqu'elle eût même taille, mêmes traits, mêmes yeux, était blonde. D'or était ses cheveux et du plus pur incarnat se recouvrait son teint. Mais c'était le même sourire charmant sur les mêmes lèvres rouges que Mélite avait pu voir l'instant d'avant. Et la robe de velours noir avait disparu, et maintenant l'exquise jeune femme portait avec élégance une longue robe de soie bleue profondément garnie de dentelles roses. Le plus mignon des pieds était serré dans un petit soulier de satin blanc. Des bracelets d'or à ses bras demi nus, une petite chaîne d'or à son cou d'albâtre et des pierres précieuses éclatant de mille feux divers et savamment disposées sur sa haute et blonde coiffure complétaient sa toilette.

Le lieutenant Bizard ouvrit des yeux remplis d'une impossible admiration.

—Ah! Lucie... Lucie... fit-il en se levant et en courant à la jeune femme les mains tendues... Ah! dites-moi donc par quelle magie pouvez-vous vous faire si belle!

—C'est la Nature, Monsieur, qui m'a faite ce que je suis, sourit la jeune femme.

—Oui, c'est la Nature, cette bonne fée, je le sais. C'est pourquoi je la remercie d'avoir donné à la terre et à l'homme une créature aussi ravissante. Ah! Lucie, que vous êtes belle... que vous êtes belle...

Le Lieutenant, poussé par la passion de l'a-

mour, voulut entourer la taille svelte de la jeune femme. Elle le repoussa doucement.

—Prenez garde, André, dit-elle sur un ton malicieux, vous pourriez déranger ma toilette.

—Lucie... Lucie... cria le Lieutenant avec un accent de supplication, vous ne m'aimerez donc jamais!

—Plus tard, Monsieur... répondit la jeune femme avec une soudaine gravité. Aujourd'hui le temps ne nous permet pas de nous abandonner aux jeux de l'amour, les affaires commandent.

—Oui, c'est vrai, Lucie. J'allais même oublier, devant l'enchanteresse que vous êtes, que Monsieur le Comte m'envoie à Ville-Marie.

—Vraiment! Pourquoi?

—Pour en ramener Flandrin Pinchot que le gouverneur de Ville-Marie retient prisonnier en ses salles basses.

—Ah! ah!

—Quoi! ne saviez-vous pas que Flandrin...

—Oui, oui, je savais bien cela; mais non pas que Monsieur le Comte songeait à se venger sitôt de son dénonciateur.

—Si j'en crois ce que j'ai entendu, Pinchot sera pendu dans une quinzaine.

—Tant mieux, fit la jeune femme d'une voix dure cette fois, et tandis que ses yeux étincelaient de haine.

—Enfin, Lucie, vous serez bien débarrassée.

—Oui, mais il en restera un autre...

—Soyez tranquille, cet autre aura son tour.

—Savez-vous ce qu'il est devenu?

—Non. Je sais seulement qu'il a quitté brusquement le service du sieur Perrot.

—Il faudra que nous ayons l'oeil ouvert.

—Nous avons deux bons chiens sur la piste, Polyte et Zéphir, se mit à rire le Lieutenant.

—Sont-ils toujours à Ville-Marie?

—Oui. Ils guettent et sont tout prêts à mordre.

Ils se mirent à rire tous deux.

Nous les laisserons à leurs affaires, lesquelles ne sauraient nous intéresser pour le moment, et nous reviendrons à cet inconnu, serrant un violon sous son bras gauche et qui était venu s'asseoir sur une borne devant la maison.

L'inconnu avait l'air assez jeune en dépit d'une physionomie souffreteuse. Son visage était maigre et blême, ses joues creuses accentuaient le relief de ses pommettes. A l'encontre de la mode du temps, alors que les jeunes hommes se rasaient soigneusement, celui-ci portait des moustaches à la mousquetaire. Il n'avait pas l'air riche sous sa cape de velours noir roussi et dans son habit d'étoffe grossière et râpée. Ses pieds paraissaient avoir beaucoup de peine à traîner de gros souliers poussiéreux. Et sur sa tête d'où pendaient en désordre de longs cheveux noirs était posé un large chapeau de paille jauni par le soleil et les pluies. A le voir ainsi comme écrasé sur cette borne par la fatigue, et surtout avec ce violon et son archet sous le bras gauche, on l'aurait pris pour un musicien ambulant, sorte de troubadour ou de trouvère...

Les passants lui décochaient un regard défiant ou curieux. S'il était pauvre, il ne menait pas. Il ne tendait pas la main, il ne regardait même personne. Tête basse, les regards

abaissés, il paraissait absorbé en de lointaines et brumeuses pensées. Parmi les passants, plusieurs se sentaient remués par un sentiment de pitié: être jeune et si misérable déjà! Oui, il avait vraiment l'air le plus misérable qui fût.

—Pauvre homme!... soupira une commère allant au marché en compagnie d'une autre.

Les deux femmes lui jetèrent un long regard tout plein de la plus profonde pitié et poursuivirent leur chemin.

Le musicien avait dû entendre l'exclamation de pitié murmurée par la commère, car ses lèvres exquissèrent un sourire... mais un sourire dont on n'aurait pu donner la signification.

Mais encore le sourire disparut aussitôt de ses lèvres livides; le musicien voyait plus loin une ribambelle d'enfants s'approcher craintivement et curieusement. L'instrument de musique soulevait surtout leur curiosité. Ils se disaient peut-être:

—L'homme est fatigué par une longue marche et il se repose un moment. Tout à l'heure, quand il se sentira un peu remis de ses fatigues, il jouera probablement quelque chose avec ce violon et cet archet.

Les enfants ne furent point déçus dans leur attente.

Une demi-heure s'était écoulée depuis le moment où le lieutenant Bizard avait été admis dans la petite maison de pierre. Puis, derrière lui (il tournait le dos à la maison) le musicien entendit une porte se refermer, et, ensuite, des pas bruire sur le sable de l'allée qui de la rue conduisait à la maison.

Pas de doute, ce pas devait être celui du visiteur que le musicien avait remarqué. En effet, c'était Bizard.

Mais le musicien ne tourna point la tête. Sans changer de posture, il prit son violon et l'archet et se mit à jouer une tendre mélodie.

Peu à peu, les enfants étaient venus jusqu'à ce bouquet d'arbres, de l'autre côté de la rue, là où l'inconnu avait une demi-heure auparavant dissimulé sa présence.

Les enfants, charmés, écoutaient dans un silence religieux. Le musicien, de temps à autre, levait sur eux un regard chargé de rêves, et l'on aurait dit que l'harmonie exhalée par son instrument le transportait dans un ciel réjouissant.

Lorsque Bizard eut franchi la grille de la palissade, il jeta sur le musicien un regard pénétrant. L'homme lui sembla inconnu. Et quoiqu'il se sentit quelque peu touché par les accents si doux de la mélodie, il se dirigea d'un pas rapide vers la haute-vieille.

Le musicien continua son jeu. Du coin de l'oeil il avait pu voir la direction prise par le lieutenant des gardes.

Après les enfants, des hommes et des femmes du voisinage vinrent à leur tour se grouper à quelques pas du joueur de violon. Tous écoutaient avec ravissement. Ce musicien étranger il faut bien le reconnaître, maniait l'archet avec une maîtrise extraordinaire. Aussi, s'étonnait-on qu'un si parfait musicien se trouvât sans emploi et si pauvre. On était bien tenté de lui jeter quelques deniers, mais personne n'o-

sait. Peut-être aussi allait-il, un peu plus tard, tendre le chapeau de paille à la ronde? On attendait tout en écoutant la splendide musique. On était ébloui et comme transporté dans une féerie. Jamais l'oreille ne s'était autant délectée. On écoutait avec des yeux grands comme des soleils, avec des bouches toutes ouvertes desquelles, de temps en temps, s'envolaient des exclamations de surprise, de joie, d'admiration. Oh! décidément, cet homme méritait un sort meilleur!...

Or, lui, après avoir vu disparaître le lieutenant des gardes vers la haute-ville, se leva en coupant court sa mélodie. Puis, ayant remis son instrument sous son bras, il franchit la grille de la palissade et marcha vers la petite maison de pierre. Sur la façade les volets des fenêtres étaient fermés, et nul bruit ne venait de l'intérieur.

Le musicien s'arrêta près du perron, remit son instrument sous le menton et attaqua une nouvelle mélodie, mais plus tendre cette fois, plus suave, plus harmonieuse. Quelquefois l'instrument jetait des accents si tristes que des larmes venaient aux yeux des badauds demeurés sur la rue. A certains instants, on eût dit que le violon murmurait des supplications, que l'archet tremblant priait et pleurait. Pour mieux entendre, hommes, femmes, enfants sur la rue s'approchaient de la palissade.

L'émotion arrivait à son comble. Comme si le musicien eût deviné les sentiments de son auditoire, il essayait de donner à son instrument plus d'âme encore, et il lui faisait rendre des plaintes si attendrissantes que les cœurs cessaient de battre et que les larmes coulaient à flots sur les joues des auditeurs.

Que c'était beau!...

Dépendant le musicien tenait ses yeux obstinément fixés sur la porte de la maison, et cette porte paraissait s'obstiner à demeurer close.

Mais voici qu'elle s'entr'ouvre légèrement. Une jeune et jolie femme aux plus beaux cheveux noirs passe doucement la tête dans l'entre-bâillement, et elle jette un assez long regard au musicien dont une partie du visage est cachée par les bords du large chapeau de paille. Puis, la femme referme la porte sans bruit.

Sans être déconcerté, le musicien poursuit sa mélodie. Il s'efforce de faire prier et chanter son violon en des accents encore plus mélancoliques. Les cordes vibrent en mille sons mélodieux, l'archet soupire, murmure, gémit lamentablement, et tous ces accents pitoiables s'élèvent vers la feuillée à peine remuante des arbres et montent jusqu'au ciel nuageux.

Mais voici que s'ouvre encore la porte de la maison, la même jeune femme paraît et dans un geste rapide elle lance quelque chose au musicien. C'est une bourse qui tombe aux pieds de celui-ci... une bourse qui, en tombant, fait entendre des sons presque aussi doux que ceux du violon.

La porte a été refermée de suite.

Le musicien arrête son archet, se baisse et prend la bourse qu'il glisse sans la soupeser dans l'une de ses poches. Et il murmure en même temps:

—Où... c'est elle!...

Un sourire imperceptible presque glisse sur ses lèvres, ou plutôt il les effleure tout comme l'archet tout à l'heure a effleuré les cordes du violon.

Mais l'étrange musicien ne partira pas ainsi, non. Aussi, reprend-il son instrument. Mais cette fois ce ne sera pas une mélodie... L'archet s'agite, glisse, court, trépide, va, revient, saute, gambade... et le violon est emporté dans une marche endiablée et dansante. On pense de suite que le musicien veut exprimer sa joie et sa gratitude pour la belle bourse qu'on lui a jetée. Et la musique est si gaie, sautante et entraînante, que les sommes, les femmes et les enfants sur la rue sautant malgré eux, comme à leur insu. Mais la porte ne s'ouvrira plus, et le musicien s'en doute probablement. Aussi, après dix minutes de ce jeu qui soulève tout le monde, il s'arrête, remet son instrument sous son bras gauche et reprend le chemin de la rue.

Les badauds, pressés contre la grille et la palissade, reculent, s'écartent pour laisser passer ce virtuose qu'ils admirent de leurs grands yeux. Plusieurs lui lancent quelques gros sous, mais l'homme fait mine de ne les pas voir, et il prend rapidement la direction de la haute-ville.

Les badauds le regardent aller, silencieux, de leurs regards émerveillés, jusqu'à ce qu'il ait disparu. Alors tous s'entre-regardent avec des yeux humides, puis tous exhalent un long soupir de regret...

Vingt minutes après, les même badauds auraient pu retrouver leur musicien sur la place du Château Saint-Louis, ou la Place d'Armes, comme on l'appelait aussi, et devant la haute porte cochère par laquelle cavaliers et équipages pénétraient dans la cour du Château. Et à cet instant, la porte est grande ouverte. Il y a sur la place et dans la cour de la "royale demeure" un incessant va-et-vient. Fonctionnaires, officiers, gardes, portiers, bourgeois se croisent; les uns sortent du Château, les autres y entrent. On voit aussi du peuple... oui bien, du peuple qui se présente pour soumettre au maître du pays, ou à ceux qui sont délégués pour agir en son nom, des cas de justice quelconques. Le peuple préfère toujours s'adresser au gouverneur plutôt qu'à l'intendant de qui relève la justice. Oui, mais connaissant la condescendance de Monsieur de Frontenac et la rudesse de l'intendant, pour ne pas dire son dédain ou son mépris pour le peuple, celui-ci s'adresse donc de préférence au premier. Là, il est sûr que son cas sera entendu et qu'il sera promptement soumis à l'intendant par les soins du comte. Bien que le Comte de Frontenac ne fût au pays que depuis deux ans, on savait déjà que, contrairement à ses prédécesseurs, il aimait à traiter directement avec le peuple les affaires d'importance. Souvent, dans les audiences, le laboureur et l'artisan passaient avant le bourgeois. Si nobles, marchands et rentiers s'indignaient de ces procédés, les gens du peuple s'en réjouissaient; et détesté par les uns, que du reste il méprisait, le Comte de Frontenac était aimé des autres.

Pour revenir à notre histoire, disons que le musicien inconnu avait repris son instrument

pour jouer une autre mélodie, laquelle ressemblait à un chant d'amour.

Bientôt toute la cour du Château fut remplie du curieux: gardes, huissiers, valets, portiers, maîtres d'hôtel, marmitons, cuisiniers. Et fonctionnaires, nobles ou bourgeois, officiers, tous s'arrêtaient un moment pour écouter cette musique qui les charmait et les émuait en même temps. Et la Place du Château devenait de moment en moment encombrée de citoyens accourus à la hâte de toutes les parties de la ville. Car jamais encore, répétons-le, aucune oreille n'avait entendu accents plus mélodieux. Le musicien y mit cette fois une virtuosité incomparable.

Durant une bonne demi-heure il charma ses nouveaux auditeurs au point que de longs applaudissements éclataient de toutes parts, et des vivats s'élevaient bruyamment dans l'espace.

Une jeune homme sortit du Château, traversa les groupes de la valetaille et s'approcha du musicien. A sa mise et à sa physionomie on pouvait le prendre pour un secrétaire du gouverneur.

— Mon ami, dit-il au musicien, ta musique a grandement plu à Son Excellence. Si tu veux me suivre, je te conduirai à Monsieur le Comte qui désire t'entretenir.

Le musicien acquiesça et suivit le jeune homme au plus grand déplaisir de ceux qui l'écoulaient. L'homme marchait tête basse sous son grand chapeau de paille rouille, et malgré sa mise pauvre on s'écartait respectueusement sur son passage. Le génie ou le talent sorti des basses couches de la société conquiert souvent des gloires qui éclipsent celles des grands hommes nés sur les sommets.

Le secrétaire conduisit le musicien à la salle d'audiences. A ce moment, Frontenac, toujours vêtu des habits qu'on lui a vus chez la Chouette le matin de ce jour, s'entretenaient avec deux grands personnages: le Chevalier d'Auteuil et Cavalier de La Salle. A l'entrée du secrétaire et du musicien, Frontenac s'excusa auprès de ses visiteurs et vint à la rencontre des deux arrivants.

— Voici l'homme que vous désirez voir, dit le secrétaire.

Le Comte regarda l'inconnu attentivement. Celui-ci avait poliment retiré son chapeau de paille, de sorte qu'on pouvait voir et examiner nettement sa physionomie. Il avait pris une contenance humble qui plut au gouverneur.

— Mon ami, dit le comte à mi-voix, j'aime à t'avouer que ton instrument a charmé mon oreille. Tu es un véritable musicien, chose assez rare en cette Nouvelle-France. Quel est ton nom?

— Basile Legrand, Excellence.

— Tu es étranger en Québec, n'est-ce pas?

— Oui.

— Viens-tu de France?

— Oui, monsieur le Comte.

— Que fais-tu pour vivre?

— Voici mon gagne-pain!

— Si je ne me trompe, ton violon ne m'a l'air de te rapporter fortune.

— Hélas! Excellence, j'ai appris en mettant les

pieds sur cette terre d'Amérique que les temps y sont encore plus durs qu'en France.

— Tu as peut-être raison. As-tu un autre métier?

— Non, Excellence. D'ailleurs ma pauvre santé ne me permettrait pas de me livrer aux rudes travaux de ce pays.

— Oui, je vois que tu n'es pas d'une stature à soulever les montagnes, sourit le gouverneur. Eh bien! si tu le veux, je te prendrai à mon service à raison de cent livres par an avec le vivre et le couvert. Acceptes-tu?

— Avec plaisir, Excellence. Quelle sera la nature de mes services?

— J'y penserais. Seulement, j'aimerais que de temps en temps tu me joues de ton violon.

— Je serai à vos ordres, Excellence.

— C'est bon. On va te conduire aux cuisines pour t'y restaurer, et je te reverrai ce soir.

Et il fit un geste au secrétaire pour lui signifier d'aller conduire le musicien là où il avait dit.

Demeuré seul avec ses deux visiteurs, le Comte marcha rudement à sa table de travail, s'assit et dit:

— Messieurs, voyons sans plus aux affaires d'Etat.

Malheureusement "les affaires d'Etat" allaient être dérangées une fois encore: en effet, à la même minute un laquais parut portant une lettre sur un plateau d'argent.

Frontenac prit la lettre avec une certaine humeur. Mais dès qu'il eût vu la suscription, et reconnaissant sans doute l'écriture, il eut un imperceptible sourire.

Ce n'était qu'une petite note ainsi conçue:

"Excellence, il faut que je vous entretienne de suite un instant. Affaires graves... "Lucie".

Le gouverneur interrogea le laquais:

— Où est cette personne?

— A la porte, Excellence... à la porte de cette salle.

— Ah! bien.

Il se leva, s'excusa de nouveau et, précédé du laquais, se dirigea vers la porte indiquée.

Lorsque le laquais ouvrit la porte, une jeune femme en toilette claire se promenait dans le corridor avec une certaine impatience. Elle était vêtue d'une robe blanche, tenait une ombrelle d'une main et sur ses beaux cheveux blonds était posé un large chapeau de paille bleue orné d'une plume blanche.

Le gouverneur reconnut de suite la jeune femme: c'était celle qu'on a connue à la petite maison de pierre de la rue du Palais, et que le lieutenant des gardes avait appelée "Lucie".

En voyant paraître le Comte de Frontenac, la jeune femme s'arrêta net, sourit avec une grâce charmante et s'approcha vivement de lui.

— Je parle que je vous dérange, Excellence.

— C'est vrai, Lucie. Je suis en train de discuter des affaires importantes avec le Chevalier d'Auteuil et Monsieur de La Salle.

— En ce cas, il nous est impossible de nous entretenir.

— Pas maintenant... même pas aujourd'hui. Mais demain... oui demain, à deux heures de relevée... Est-ce entendu?

—C'est entendu, Excellence. Toutefois, laissez-moi vous dire deux mots de suite.

—Voyons, j'écoute.

—Excellence, vous venez de prendre à votre service un musicien inconnu...

—Ah! tu sais cela?

—On vient de m'en instruire.

—Tu étais donc en mon Château?

—Je venais pour vous demander cette entrevue.

—Eh bien! cet homme inconnu...

—Je veux vous dire seulement de vous délier de lui.

—Tu le connais donc?

—Oui... non... Je ne sais pas. D'ailleurs, ça serait trop long pour vous expliquer et vous n'avez pas le temps. Mais d'ici demain, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où nous pourrons nous revoir, méfiez-vous de cet homme et faites-le surveiller.

—C'est bien.

Sur ce, ils échangèrent un sourire, et le Comte, reprenant de suite son masque sévère et froid, rentra dans la salle d'audiences.

La jeune femme avait pu se retirer. Mais avisant le laquais demeuré au fond du corridor, elle l'appela à elle.

—Mon ami, lui dit-elle, tu as certainement vu le musicien que Son Excellence a pris à son service tout à l'heure, n'est-ce pas?

—J'ai vu cet homme, madame.

—Eh bien! si tu veux le surveiller, autant que ton service te le permettra, et me rapporter fidèlement ses gestes et paroles, je doublerai la somme que voici.

Et ce disant elle laissait tomber dans le plateau d'argent que tenait encore à la main le laquais deux écus d'or.

—Madame, répondit le valet rougissant de plaisir et en faisant une profonde révérence, je ferai tout mon possible pour mériter le double de cette somme.

—C'est bien, à demain.

La jeune femme s'en alla avec cette pensée:

—Demain, je saurai exactement à quoi m'en tenir au sujet de ce musicien. Il me semble que je le connais, ou que je l'ai connu naguère. Chose certaine, il me connaît, lui... Oui, demain nous saurons et verrons...

V

Le lendemain de ce jour, un peu avant les deux heures de l'après-midi, la femme de Flandrin Pinchot, toujours inconsolable de la mort de son petit et de plus en plus inquiète sur le sort de son mari, s'apprêtait à se rendre auprès du gouverneur, comme elle en avait été priée.

Elle était en train de jeter sur sa tête et ses épaules un immense voile noir qui tombait jusqu'à ses pieds.

—Maman, dit Louison qui la considérait d'un front pensif et d'un regard inquiet, ne redoutez-vous rien en allant au Château?

—Que veux-tu que je redoute, pauvre Louison, Monsieur le Comte désire me voir pour me parler sans aucun doute de Flandrin...

—Ah! maman, interrompit le collégien, si

vraiment c'est pour vous parler de mon père que le Comte vous a fait mander, ce sera pour vous dire encore qu'il veut le faire pendre.

—Non, non, Louison, le Comte ne fera pas pendre ton père, je te le jure. Tu peux donc rester tranquille.

—Puisque vous tenez tant à vous rendre au Château, laissez-moi au moins vous accompagner!

—Non, non, mon petit Louison, dit calmement la Chouette en embrassant l'écolier, j'aime mieux aller seule. Tu sais bien qu'il n'y a aucun danger pour moi. Attends tranquillement mon retour, dans une heure au plus tard, je serai revenue.

Peu après la jeune femme quittait sa maison et prenait le chemin de la haute-ville.

Le jour était plein de soleil, le ciel souriant, la brise du fleuve fraîche.

La ville entière était animée et joyeuse.

La Chouette marchait vite. Comme elle arrivait à la rue du Palais, elle rencontra le mendiant Brimbalon.

—Oh! oh! s'écria le vieux mendiant avec quelque surprise, on va donc se promener, ma Chouette?

Brimbalon, en effet, pouvait supposer que la jeune femme allait en quelque promenade, à cause de sa belle toilette de deuil qu'elle avait faite et mise pour la circonstance. Car on ne se présente pas devant le représentant d'un grand roi, comme on se présenterait devant un bourgeois quelconque.

—Non, père Brimbalon, je ne vais pas me promener, répondit la Chouette; je vais seulement à la haute-ville pour affaires. Dans une heure je reviendrai.

—En ce cas, bonne chance, Chouette. Néanmoins, méfie-toi des mauvaises rencontres. Depuis que je suis revenu de Ville-Marie, il me semble que je vois rôder par la ville des gens dont l'air ne me revient pas. Par exemple, ce jeune homme qui joue du violon devant les belles dames de la ville et devant le Château de Son Excellence. Ce n'est certainement pas ordinaire... Bonne chance, Chouette!

—Non, ce n'est pas ordinaire... pensait encore le mendiant en poursuivant son chemin, tout courbé, boitant et gémissant dans l'espoir d'attraper quelques gros sous des passants.

La Chouette, de son côté, marchait plus vite vers la haute-ville et vers le Château.

Lorsqu'elle atteignit la place, il était deux heures moins dix.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'elle pénétra dans la cour du Château.

Le Comte de Frontenac, ce jour-là, ne s'est pas rendu au réfectoire pour le repas du midi, il s'est fait apporter une collation et quelques bouteilles de vin dans son cabinet de travail. A la collation il a à peine touché; mais d'un autre côté, et contre son habitude, il a vidé trois bouteilles. Puis, il a donné des instructions à ses secrétaires pour qu'il ne fût pas dérangé avant trois heures. Comme le jour précédent, il portait ce vêtement sombre qui lui donnait un aspect plus froid et plus sévère.

Après la collation, il descendit dans une petite salle voisine de la salle d'audiences. Là, les fenêtres s'ouvraient sur le port.

Oui, c'était un beau jour... Et le Comte, pensif, s'était arrêté devant une haute fenêtre et paraissait contempler l'exquis panorama qui se développait sous ses yeux.

Mais le Comte regardait sans voir, ses pensées accaparaient tout à fait son esprit. La vue des superbes paysages merveilleusement dessinés par la nature dans cet immense tableau qui s'offrait à son regard ne paraissait pas l'émouvoir ou le captiver. L'animation de la ville, les bruits de tous genres qui s'élevaient de son enceinte, les roucoulements harmonieux dans les feuillages du voisinage, rien ne semblait attirer son attention ou distraire sa pensée. Sa figure demeurait rigide et fermée, son regard gris-bleu se voilait, et, parfois, un geste vague, sans signification, lui échappait.

A quoi pouvait donc penser le Comte de Frontenac?...

Son esprit paraissait être bien loin... Peut-être que cet esprit venait de traverser les mers... Peut-être que le Comte revoyait la Comtesse, à Paris, où elle donnait de splendides fêtes... Peut-être à la Cour de Versailles où la galante ne dédaignait pas d'accepter le bras d'un galant... Il est possible, en effet, que le Comte se fût représenté les grandioses fêtes de là-bas, les somptueux festins, les enivrantes réjouissances... Car il savait que sa femme était de toutes les fêtes et que son existence était une suite ininterrompue de plaisirs, tandis que lui, en ce pays sauvage et lointain, était sans cesse en butte aux attaques d'ennemis qu'il ne parvenait pas à écraser.

Étaient-ce là ses pensées?... Mais comment sonder le cerveau de cet homme!

Eh bien! non... à ce moment le Comte de Frontenac ne pensait pas à sa femme, ni aux plaisirs de Paris, ni à la Cour de Versailles. D'autres visions le retenaient, des soucis le tracassaient, des ennuis de toutes sortes et tout proches de lui suffisaient pour occuper sa pensée plus qu'il n'était besoin.

Après un long moment de méditation, il s'éloigna de la croisée et se mit à arpenter d'un pas rude les dalles de la pièce.

Le mouvement ne parut pas le déridier ou alléger le moindre de son fardeau de ses pensées. Plus il marchait, plus sa physionomie se chargeait. Sous le talon de la botte les dalles résonnaient, et sous chaque coup de talon un de ses traits se crispait. Son visage, après n'avoir exprimé qu'une humeur maussade, s'empreignit de colère et de rage. Ses mains au dos, la tête un peu penchée en avant, le Comte marchait plus vite. Parfois, il s'arrêtait brusquement, une de ses mains ébauchait un geste rapide, violent... un geste qui avait l'air de frapper un être invisible. Puis, le Comte se remettait à marcher, mais plus lentement cette fois.

Car Frontenac possédait un caractère violent. Venu au monde avec un tempérament dominateur, il ne pouvait souffrir d'être dominé... et il se sentait dominé! Par qui?...

Nous allons voir.

—Oh! Monsieur de Laval, gronda sourdement le Comte tout à coup, vous n'avez pas encore gagné la partie!... Non! non! vous ne l'avez pas gagnée encore!

Il secoua avec énergie sa tête couverte d'une longue perruque brune, et mille feux terribles s'entre-croisèrent au fond de ses prunelles.

Donc, à ce moment, c'était Monsieur de Laval qui occupait sa pensée et le troublait au point qu'il ne se ressemblait plus. Froid, hautain et d'une physionomie immobile d'ordinaire, le Comte de Frontenac avait, à cette minute précise, l'air d'un misérable saisi d'inquiétude et de peur. On eût dit qu'il présentait un danger dont il ne pouvait déterminer la nature, et qu'il cherchait dans son cerveau affolé une issue, une voie libre par laquelle il pourrait s'échapper. Et sa pensée semble s'agiter de plus en plus, bondir, courir, cahoter tumultueusement.

Mais voilà qu'un sourire détend le masque contracté, entrouvre les lèvres minces et pinçées. Le Comte s'arrête, pense encore mais d'un front moins ridé, puis murmure:

—Oui, j'ai le moyen de le dompter... je le dompterai!

Et alors, à son insu sans doute, le visage de cet homme retrouve tout à coup son expression ordinaire. Le Comte se tourne vers une haute porte qui donne sur la salle d'audiences; et comme si, par cette porte close, quelque'un allait paraître, il relève le front, redresse sa taille, et fier, hautain, terrible presque, il regarde la porte.

—Ha! ha! fait-il en ricanant, qu'il apparaisse donc cet homme que je le courbe à mes pieds! Ah! oui, paraissez, Monseigneur, je vous attends!...

Eras croisés, défiant, Frontenac ne détache plus ses yeux de la porte immobile.

Mais voici que cette porte s'ouvre... mais elle s'ouvre si lentement qu'elle semble ouverte avec crainte... Puis dans le cadre haut et large apparaît un personnage imposant et vêtu de violet...

Frontenac tressaille violemment, recule, pâlit, se trouble, recule encore et balbutie en s'inclinant avec respect:

—Monseigneur...

Monsieur de Laval a paru!

Frontenac n'en ose pas croire ses yeux, et il demeure incliné.

L'autre, non moins hautain que le Comte, domine... il paraît plus dominateur que celui-là qui se pense le maître absolu du pays. Pourtant, dans l'œil brun de l'évêque il y a un quelque chose qui forme contraste avec le reste de sa physionomie; son regard contient une expression d'ironie douce, spirituelle et piquante. Mais Frontenac ne voit pas, il se courbe toujours devant l'évêque. Seul, tout à l'heure, le Comte défiait; à présent, il s'écrase et tremble. Pourquoi? Par quel prodige? Pourrait-il l'expliquer lui-même? Non.

Mais il y a dans cet homme d'église une sorte de prestige qui étonne; il y a dans son geste comme une puissance mystérieuse qui émeut; il y a dans son visage un rayon qui éblouit et fascine. Pourquoi et comment tout cela? Frontenac le sait-il? Non.

Le Comte, néanmoins, sait une chose : quand passe par les rues de la ville le carrosse de l'évêque, toutes les têtes se courbent, tous les genoux ploient. Mais lui, Frontenac, quand il passe, s'il est vrai que du peuple s'incline respectueusement, combien de regards, d'un autre côté, ne s'abaissent point, combien de fronts menaçants se redressent sur son passage ! Son épée, son nom, son prestige, son rang semblent demeurer impuissants devant certains hommes ; tandis que l'autre, dans sa robe violette, fait pencher toutes les têtes, même les têtes les plus réfractaires. Et Frontenac, à cet instant même, courbe la sienne humblement...

Monsieur de Laval a esquissé un sourire ambigu. Devant ses ouailles l'évêque sait trouver une physionomie douce et compatissante ; mais devant l'homme qu'il a devant lui, il lui faut prendre un masque tout au moins semblable à celui de l'autre. Et c'est pourquoi il se dresse avec hauteur et une imposante dignité. Car il sait très bien qu'il a devant lui un janséniste. Il sait aussi qu'il a là un adversaire terrible. Il sait mieux, peut-être, qu'il a là un ennemi irréductible. Alors?... Eh bien ! avec l'ennemi il importe de traiter le front haut.

— Excellence, dit l'évêque sur un ton lent et froid, au moment où le Comte revient de sa révérence et cherche à reprendre, sans y parvenir complètement, son masque hautain et dur... Excellence, je m'excuse de me présenter à vous si inopinément et sans m'être fait annoncer. Je désirais vous faire une communication importante, et l'un de vos serviteurs m'a dit que vous étiez dans la salle des audiences. Jugez de ma surprise et de celle de vos serviteurs en constatant que la salle des audiences était déserte. Tandis qu'un serviteur allait à votre recherche, je décidai d'attendre. Mais bientôt mon oreille put saisir un bruit de pas sur ces dalles. Qui sait ? me dis-je, le Comte est peut-être là, et les serviteurs l'ignorent... Alors j'ai entr'ouvert la porte... Puis-je vous entretenir, Excellence ?

— Pour longtemps, Monseigneur ?

— Pour un moment.

— Je vous écoute.

L'évêque glissa sa main blanche dans une poche profonde de sa robe violette et en tira une lettre.

— C'est, dit-il en exhibant le papier, une lettre de Sa Majesté...

— De Sa Majesté !... fit le Comte avec surprise.

— Vous allez voir...

— Pardon, Monseigneur... Mais quand donc avez-vous reçu cette lettre de Sa Majesté ?

— Hier soir... par ce deuxième navire venu de France.

— Un deuxième navire, dites-vous ?

— Parfaitement.

— Et vous dites qu'il est arrivé hier ?

— Ne le saviez-vous pas ? fit l'évêque surpris à son tour.

— Et ce navire a apporté du courrier ?... Mais alors, le mien, mon courrier...

Sous l'empire de cette pensée, le Comte se dirigea d'un pas saccadé vers une table, et, là

sur un timbre d'argent il asséna un coup de marteau.

Le timbre rendit un son dur et sonore, il éclata presque. Aussitôt parut un valet tout tremblant.

— Et mon courrier ? Où est mon courrier ? cria le Comte avec un accent de fureur. Qu'on me l'apporte sans retard !...

Et il fit un geste comme s'il allait frapper le valet.

Celui-ci s'éloigna prestement et l'échine basse. Frontenac, alors, sourit un peu. Puis à l'évêque il dit paisiblement :

— En attendant mon courrier, Monseigneur, je serai content de savoir ce que vous communique Sa Majesté.

— Vous allez être satisfait, Excellence. Mais je ne vous lirai pas toute cette lettre, seulement le passage qui nous intéresse tous deux, vous et moi. Prêtez l'oreille.

Et Monseigneur de Laval se mit à lire sur un ton plus lent, plus bas, et avec un visage impassible :

"C'est avec le plus bel étonnement, Monseigneur l'évêque de Pétrée, qu'on m'informe que mon représentant en Nouvelle-France, Monsieur le Comte Louis de Buade, est un adepte de l'insupportable Jansénisme. Je n'ose point encore faire acte de foi sur cette information, et je préfère attendre votre avis dans ce sujet. Vous qui avez maintes occasions de vous trouver en entretien avec mon représentant, il vous sera peut-être possible de m'éclairer là-dessus. Vous aurez compris que je ne voudrais pas et que je ne veux absolument pas que l'homme qui dirige en mon lieu et place en Nouvelle-France fasse partie de cette déplorable secte ; et quelque bon gentilhomme que soit le Comte de Buade et malgré tous les grands services qu'il puisse nous rendre là-bas, il est certain que j'exigerai son rappel sans délai. Écrit à Versailles, ce vingtième jour d'avril 1674..."

"LOUIS".

L'évêque releva ses yeux sur le Comte, et dans ces yeux-là Frontenac pouvait aisément saisir des lueurs de joie et de triomphe.

Le Comte, qui avait retrouvé tout son sang-froid ne sourcilla pas. Seulement, sur ses lèvres un sourire se dessinait assez visiblement, quoiqu'il semblât que le Comte fit des efforts pour réprimer ce sourire. Qui pourrait dire ? Peut-être, à cette minute-là, Frontenac avait-il une forte envie d'éclater de rire, lui qui ne riait pas souvent. Il faut croire que cette lettre du roi de France contenait des mots ou des expressions assez drôlatiques... Mais une chose certaine, le Comte ne parlait pas. Se sentait-il dans la position d'un accusé qui n'ose parler de peur de se compromettre ? Car on l'accusait bien nettement d'être janséniste...

De son côté, l'évêque gardait aussi le silence. L'éclair de ses yeux semblait fouiller les traits calmes du Comte. Monsieur de Laval, à ce moment, avait un peu l'aspect d'un juge guettant sur la physionomie de l'inculpé le signe ou le

trait qui le condamnera, ou qui pourra paraître un indice manifeste que l'accusé est véritablement le criminel qu'on pensait.

Mais rien, pas la moindre chose sur la physionomie de Frontenac pouvait faire penser à Monsieur de Laval qu'il venait de frapper juste. Le Comte demeurait imperturbable et toujours silencieux. Qu'attendait-il pour parler? Que l'évêque se compromît le premier? Peut-être! Car qui prouvait au Comte que ce qu'on venait de lui lire comme venant du roi avait été écrit par la main du roi? Certes, on lui avait bien lu un passage d'une lettre du roi, mais on ne lui avait montré ni l'écriture ni le nom du roi. En de telles circonstances, le Comte ne pouvait accepter comme authentique cet écrit de Louis XIV; pour accepter et croire il lui aurait fallu voir. Or, l'évêque ne lui avait montré, et à bonne distance encore, qu'un papier qu'il avait peu après remis en sa poche. Ensuite, Frontenac savait, lui aussi, qu'il était en présence d'un ennemi. Or, un ennemi peut tout faire, tout entreprendre pour atteindre le but qu'il vise. Et cette lettre qu'on venait de lui lire, n'était-elle pas un truc, une embûche pour amener le Comte à un aveu? Tout cela était possible, et Frontenac n'était pas loin de le croire.

Quoi qu'il en fût, les deux hommes continuaient à demeurer sur la réserve. Tous deux avaient l'air de s'épier, l'un et l'autre cherchaient le défaut de la cuirasse. Qui frapperait le coup décisif? Et lequel des deux frapperait le premier? Nous verrons plus tard que l'un des deux allait frapper rudement et, en même temps, "frapper un coup de maître".

Pour le moment, ce fut Monseigneur de Laval qui rompit le silence.

—Excellence, dit-il, vous aurez compris, par ce que je viens de vous lire de la main du roi, que certains de vos ennemis à Paris ou à Versailles ont dû faire de malencontreuses confidences sur votre compte. Pour ma part, je dois dire et j'aime à vous le dire sincèrement que je partage les mêmes doutes que Sa Majesté. Je ne saurais croire que le Comte de Buade fût un Janséniste, et au roi je répondrai certainement que vous avez été calomnié.

—Merci, Monseigneur, sourit Frontenac avec une certaine ironie moqueuse.

L'évêque ne parut pas voir l'expression de ce sourire qui pouvait constituer un affront à sa personne. Il poursuivit sur le même ton lent, grave et un peu hautain.

—Vous savez, Excellence, que le roi est très sévère pour les gens qui s'adonnent à la doctrine prétentieuse et erronée de Jansénius, et si, véritablement, vous êtes partisan de cette "déplorable secte", selon les propres termes du roi, il vous faut prendre garde de ne pas tomber dans la disgrâce de Sa Majesté.

—C'est peut-être le désir que vous avez, Monseigneur, et le souhait que vous formulez le mieux à mon égard.

—Que Dieu me garde de telles vilénies! s'écria l'évêque en rougissant un peu. Eh quoi! monseigneur le Comte, oseriez-vous me prêter de si bas et si peu charitables sentiments?

L'évêque commençait à perdre de son calme.

Frontenac, plus calme que jamais, riposta: —Avouez, Monseigneur, que tous vos sentiments à mon égard n'ont rien de bien charitable.

—Prenez garde, Monsieur, de m'imputer...

—Et je pourrais oser vous dire, Monseigneur, interrompit le Comte sur un ton mordant, que cette accusation dont on me charge et qu'on se plaît à mettre sur le compte d'ennemis de Paris ou de Versailles, a peut-être été pour la première fois imaginée par vous.

L'évêque trembla et s'agita comme s'il eût été souffleté.

—Ah! Monsieur, dit-il d'une voix frémissante, n'allez pas plus loin, je vous prie!

—Et pourquoi pas? s'écria le Comte que l'impatience gagnait. Qui commande ici céans? Qui me dicte des ordres à moi en cette demeure? Qui règne sur ce pays? Est-ce Monseigneur de Pétrée ou le Comte de Buade? Y a-t-il deux maîtres en ce pays, ou un seul? Voyons, Monsieur, dites! Si vous commandez en ce pays, je me retire; mais si c'est moi qui commande, alors...

—Achevez, Monsieur... proféra l'évêque sur un ton froid et hautain.

—Alors, Monseigneur, retirez-vous!

Frontenac ne souriait plus. Sa main frémissante indiqua la porte par laquelle l'évêque était venu.

Monsieur de Laval jeta au Comte un regard chargé de colère.

—C'est bien, Monsieur le Janséniste, je me retire, mais...

—Assez, Monsieur, cria le Comte, car rien n'a prouvé encore que vous êtes moins janséniste que moi!

Et de son pas rude et coutumier Frontenac marcha sur Monsieur de Laval. Celui-ci gagna vivement la porte qui ouvrait sur la salle des audiences s'en alla.

A l'instant même, par une autre porte, un valet parut portant un large plateau d'argent sur lequel était posée une masse de lettres: c'était le courrier du Comte. Derrière le valet venait, souriante et coquette, une ravissante jeune femme, en cheveux d'or et en toilette claire... Frontenac, à cette vue, laissa tomber sa colère et il se mit à considérer la jeune femme avec admiration. Et cette femme, c'était encore cette Lucie que nous avons connue... Dans le monde on l'appelait Mademoiselle de la Pécherolle.

VI

L'apparition de cette jeune femme avait suffi pour faire oublier à Frontenac la scène qui venait de se passer entre lui et Monsieur de Laval. Cette resplendissante jeune femme apparaissait là comme un soleil lumineux dans un ciel que l'orage a obscurci un moment. Le front assombri du gouverneur s'éclaira, la salle s'illumina... Et le gouverneur s'étant incliné avec un grand respect, dit en montrant le courrier qu'apportait le valet:

—Si Madame veut permettre pour quelques minutes...

—Excellence, répondit la jeune femme avec une voix musicale et douce, je ne veux pas vous déranger, j'attendrai votre bon plaisir.

Elle alla s'accouder à cette haute croisée du haut de laquelle la vue plongeait sur le port et la basse-ville.

Frontenac fit signe au valet de poser sur la table le plateau d'argent et de se retirer. Il s'assit sur un fauteuil placé près de la table et d'une main fébrile remua la masse de lettres. Il en remarqua cinq ou six de sa femme, car Mme la Comtesse écrivait une fois par semaine à son mari, et toutes ces lettres arrivaient en même temps pour la raison qu'elles partaient par le même navire. Le Comte vit aussi quelques lettres de Monsieur Colbert, le ministre du roi. Mais entre toutes il aperçut celles du roi de France, et il y en avait deux. Le Comte lisait toujours les lettres du roi en premier lieu.

L'une était datée le premier avril 1674 et ne contenait que des instructions générales. L'autre portait la date du vingt, et cette lettre parut accaparer toute son attention. Il se mit à la lire lentement. Et il lisait sans paraître se soucier de la présence de sa visiteuse, laquelle, de temps à autre, se retournait pour lancer sur le Comte un coup d'oeil clair et pénétrant. Mais peut-être le Comte avait-il déjà oublié la présence de la jeune femme?...

Cependant, les traits du gouverneur demeuraient rigides. Sa figure un peu pâle n'exprimait aucun sentiment particulier, du moins aux premiers paragraphes de la lettre qu'il lisait. Mais bientôt un sourire effleura les lèvres du Comte. Lucie vit le sourire dans un coup d'oeil jeté à la dérobée. Les traits de Frontenac s'étaient animés, de joyeuses clartés illuminaient ses yeux, et le sourire s'emplifiait. Il faut croire que le Comte recevait de bonnes et agréables nouvelles... Nous allons voir.

Or, le Comte relisait ce passage de la lettre du roi :

"Je suis toujours peiné, Monsieur, quand on m'instruit de toutes ces difficultés qui s'accumulent entre vous et Monseigneur de Pétrée. J'ai lu vos rapports et mémoires, et je sais que vous avez le plus souvent raison. C'est pourquoi je ne saurais vous blâmer de tenir le plus possible le clergé de la Nouvelle-France et surtout Monsieur de Laval hors des affaires temporelles, du moins en celles qui concernent le gouvernement civil. Seulement, je tiens à vous recommander d'agir avec beaucoup de modération. Il faut éviter de choquer les opinions particulières, de heurter trop durement les caractères. Vous pouvez conserver votre pouvoir et vos privilèges en agissant avec fermeté, mais aussi avec autant de douceur que possible. Vous êtes mon représentant; vous êtes là-bas ce que j'é suis, moi, en mon royaume de France. Vous pouvez, dans ce royaume de la Nouvelle-France, dompter d'une main ferme et douce à la fois ce qui cherche à se dresser contre les pouvoirs que je vous ai donnés. Je vous appuierai toujours en autant que

"vous saurez mettre de la patience, du discernement, de la modération et de la souplesse dans la charge de vos hautes fonctions..."

Et Frontenac, après cette lecture, rayonnait. Le roi lui écrivait, en effet, de ne pas laisser quiconque empiéter sur les pouvoirs qu'il avait donnés à son représentant. Le roi lui disait que lui, Frontenac, en cette Nouvelle-France était ce que le roi en son royaume de France était lui-même. Donc, en ce royaume de la Nouvelle-France Frontenac était comme le roi... il était roi, c'est-à-dire qu'il était ici ce que le roi Louis était là-bas : un maître, et un maître unique et absolu!

Alors, le Comte de Frontenac pouvait-il ne pas se réjouir, lui qui ne songeait qu'au pouvoir absolu à l'instar de son maître, Louis XIV? Ce pouvoir absolu dont il ne cessait de rêver, il l'avait, il le tenait, on le lui donnait, et on lui disait : "Défendez-le..." C'était clair. Eh bien! ce pouvoir absolu, le Comte l'avait déjà peu à peu pris en sa main, il l'avait déjà défendu, et déjà il en avait écarté plusieurs personnages qui en gênaient au moins quelques parcelles, ou plutôt qui en voulaient bon gré mal gré extraire quelques bribes.

Mais jusqu'à ce jour Frontenac n'avait rien lâché, et c'est ce qui avait suscité les animosités, les jalousies, les haines. Et moins que jamais il lâcherait, puisque le roi, à tout prendre, approuvait sa conduite, puisque Louis XIV semblait dire : "Tenez bon, quoi qu'il arrive..."

Oui, c'était clair.

Frontenac en ressentait une telle joie, que cette joie venait sur le point d'éclater. Ah! quelle splendide revanche contre Monsieur de Laval... contre tous ceux-là qui s'étaient dressés contre lui, qui s'étaient ouvertement avoués ses ennemis.

Puis il se mit à penser.

—Ah! oui, comme j'ai bien flairé l'embûche que m'a tendue Monsieur de Laval tout à l'heure par cette lettre du roi qu'il m'a lue, mais qu'il a imaginée. Parce que j'ai eu, il y a quelques années passées, des rapports intimes avec quelques maîtres de Port-Royal, il s'est dit ou il a voulu se dire que je suis un janséniste endurci. Je sais bien que des envieux, à Versailles, ont répandu parmi une certaine clique de courtisans que je suis fervent disciple de Jansénius; oui, je le sais, puisque ma femme m'en a informé. Il faut croire que ces balivernes sont venues aux oreilles de Monsieur de Laval, et lui les a relevées pour s'en faire une arme contre moi auprès du roi.

Et Frontenac, ayant cette fois complètement oublié sa visiteuse, se mit à rire.

Ce rire attira de suite l'attention de la jeune femme. Elle se retourna et comme le Comte lui paraissait en fort belle humeur, elle abandonna la croisée et s'approcha de la table du gouverneur.

—Bonnes nouvelles donc?... fit-elle avec un sourire gracieux.

—Excellentes, chère amie. Ah! on peut dire, enfin, que je tiens Monsieur de Laval, monsieur l'Intendant, le sieur Ferrot lui-même, et j'a-

joute toute la clique d'intrus et de manants qui me cherche noise. Ah! oui, je les tiens... Je les tiens tous... tous... tous...! Tiens! ma Lucie, viens voir... viens lire ceci écrit de la main du roi. Assieds-toi là... Bon. Nous lirons ensemble...

Pour se rendre à l'invitation du gouverneur, la jeune femme s'était assise, sans la moindre gêne, sur un bras du fauteuil que le Comte occupait. Et lui reprit:

—Tiens! vois-tu ce passage?... Lis, chère belle, lis tout haut...

La jeune femme se mit à lire d'une voix posée ce que nous savons. Tout en prêtant une oreille attentive, tout en souriant de triomphe, le Comte de son bras droit avait entouré la taille exquise de la jeune femme. Et le Comte écoutait encore cette lecture, tout en humant avec délice les parfums qu'exhalait le corps de la belle créature; il écoutait d'une oreille aussi ravie que s'il eût entendu les harmonies d'un concert musical. Il lui semblait qu'une voix d'argent égrenait des paroles d'or, car chaque mot de cette lettre du roi sonnait haut et fort à l'oreille du Comte. On aurait pu, à cet instant, voir l'orgueil buriner sur ses traits les attributs d'une royauté. Il semblait à Frontenac qu'à ce moment on posait sur sa tête la couronne royale, qu'on mettait entre ses mains le sceptre du monarque tout-puissant. Quelles délices! Et lorsque la jeune femme eut terminé cette magnifique lecture, elle murmura, non moins ravie que le Comte:

—Ah! sire, comme le roi de France sait bien parler et écrire!

—N'est-ce pas, belle enfant?

—On ne saurait mieux parler, Sire!

—Sire... dis-tu? Pourquoi m'appelles-tu Sire?

—Pourquoi?... Mais... cette Nouvelle-France est un royaume... Le roi de France vous l'écrivit.

—Je sais bien.

—Est-ce qu'un royaume peut-être sans roi?

—Non.

—Vous voyez bien...

—Mais le roi Louis ne le dit pas...

—Il le dit à demi-mots; et, mieux encore, il le pense. Sire, vous êtes ici le roi!

—Le roi!... Oui, tu as raison... Oui, je suis le roi, étant le Maître! Je suis le ROI!... Oh! être roi!... Etre le maître... maître unique et absolu!

—Vous êtes ce maître... vous êtes ce roi, Sire!

—En ce cas, embrasse-moi, ô ma reine!... Embrasse le ROI!

La jeune femme entoura d'un beau bras blanc le cou du Comte et posa ses lèvres humides et rouges sur celles du "Roi".

Ah! si Flandrin Pinchot eût été là...

Et tous deux, le "roi" et la "reine", éclatèrent de rire.

Il a été rapporté en certaines chroniques du temps que le Comte de Frontenac, sur la fin de sa deuxième administration au Canada, vers

1697, eut quelques accès de démence. Il usa d'un pouvoir presque absolu pendant un certain temps, il se crut le Roi et l'unique maître du pays. Au reste, dès sa première administration on l'accusa auprès du roi "d'être un dément", on insinua "qu'il avait la folie du pouvoir absolu et revendiquait pour lui les mêmes pouvoirs que détenait le roi en France". On assure encore que Monsieur de Laval l'a représenté auprès de Louis XIV comme "un pauvre dément". Quoi qu'il en soit, l'auteur a simplement transposé, dans ce récit, des faits dont l'Histoire semble garder le secret.

VII

Au moment où la jeune femme embrassait "le roi", le valet, qui avait apporté le courrier, entra doucement et comme avec crainte.

Lucie s'écarta vivement du Comte, et lui, d'une voix tranquille et douce, demanda:

—Eh bien! mon ami, qu'est-ce?

—Excellence... balbutia le serviteur à demi courbé.

Il rougissait et tremblait devant cette jeune femme qui paraissait le considérer d'un oeil moqueur, et, naturellement, il n'osait pas parler.

Frontenac crut deviner que le valet avait quelque chose de confidentiel à lui confier. Il dit en se levant:

—Viens ici, mon ami, et tu me diras ce qui t'amène.

Il entraîna le valet près d'une croisée.

—Eh bien! fit-il.

—Excellence, répondit le serviteur à voix basse, c'est une visite... une jeune femme en noir... la femme de Flandrin Pinchot!

Le Comte sourit.

—Bon, bon, mon ami, je sais tout cela. Dis à la femme de Flandrin d'attendre un moment. Va. Le valet se retira.

Le Comte retourna s'asseoir à la table, et sans qu'elle y eût été invitée cette fois, la jeune femme revint prendre sa place sur le bras du fauteuil.

—Voyons maintenant, ma chère Lucie, ce que tu as d'important et de grave à me confier, dit le Comte.

D'abord, Sire, fit la jeune femme calmement, il faut me dire qui vient nous déranger... C'est une visite, n'est-ce pas?

—Oui.

—Et une jeune femme?

—Ah! ah! tu le devines.

—Oui, parce que je suis femme...

—Et tu as le flair de la femme?

—Oui, Sire.

—Comme ça, tu devines bien aussi qui est cette jeune femme?

—Non... mon flair ne va pas aussi loin. Mais je compte que vous allez me dire qui elle est.

—Voyons! es-tu jalouse?

—Mais non. Toutefois, il est toujours bon de savoir qui peut, des fois, prendre notre place.

—Sois tranquille, ma chère Lucie, fit le Comte en souriant, celle-là ne prendra pas ta place, j'en suis sûr.

—Tant mieux. Tout de même, vous me direz bien qui elle est?

—Tu le sauras tout à l'heure, attends un peu. En même temps le Comte sourit avec malice et mystère.

Mais de suite il demanda un peu brusquement, car Frontenac s'oubliait même avec les femmes:

—Voyons encore une fois ce que tu as à me confier de sérieux.

—Je veux, d'abord, vous parler de Flandrin Pinchot.

—Eh bien!

—Vous êtes toujours décidé à le faire pendre?

—Plus que jamais. Ne sais-tu pas que j'ai dé pêché Bizard à Ville-Marie pour en ramener Pinchot.

—Oui, je sais cela. Mais là-bas il y a le sieur Ferrot...

—Sois tranquille, nos amis Polyte et Zé phir sont là qui veillent, et tous deux donneront la main à Bizard et aux gardes qu'il a amenés avec lui.

—Alors, je suis tranquille, Sire, et je suis contente, parce qu'il faut à tout prix que disparaisse ce Flandrin Pinchot. Qui nous assure, si vous le laissez vivre, quelle canaillerie il ne tentera pas encore contre vous? Frappez, Sire! Que votre haute justice soit reconnue dans tout cet immense pays dont vous êtes le roi et le maître!

—Je frapperai. Je ferai pendre Flandrin au gibet de la rue Sault-au-Matelot, je te le promets.

—J'ai foi en votre parole.

—Est-ce tout ce que tu veux?

—Non, Sire. Autre chose: demain soir donnez une fête en votre Château!

—Une fête! Pourquoi?

—Ne serait-ce que pour célébrer la bonne nouvelle que vous adresse le roi de France.

—Bah! nous célébrerons à nous deux.

—Sire, j'aimerais mieux une fête...

—Au fait, il vaudrait mieux une fête pour y présenter ma reine!

—Justement, Sire.

—Et puis, je pourrai faire entendre mon nouveau musicien.

—Tiens, c'est vrai... votre nouveau musicien... je l'avais oublié.

—Tu m'as recommandé hier de me défier de cet homme et de le faire surveiller.

—Je ne vous le recommande plus.

—Tiens! Pourquoi alors m'as-tu dit de me méfier?

—Mais, je ne le dis plus, Sire. Et d'ailleurs que nous importe ce musicien inconnu, il nous suffit de la bonne nouvelle, n'est-ce pas? Ah! mais, ce n'est pas tout, j'allais oublier la chose...

—Quoi donc encore?

—Sire, si je demande une fête, c'est pour la raison aussi que je désire vous présenter un gentilhomme.

—Vraiment? Un gentilhomme récemment venu de France? Car je connais tous les gentils-hommes du pays.

—Oui, Sire, récemment venu de France, comme vous dites. Il est arrivé par le premier navire, avant-hier.

Ici, le Comte remarqua que la jeune femme était devenue subitement sérieuse, et qu'un cer-

tain trouble paraissait l'agiter. Il pouvait lire en ses beaux yeux, plutôt noirs que bleus, une certaine inquiétude qui le surprit. Il demanda:

—Pourquoi ce gentilhomme ne s'est-il pas présenté ici à son arrivée?

—Il désire être présenté par moi. Il faut croire qu'il a des raisons.

—Mais encore qui est-il?

—J'en n'en dis pas plus long. Sire, vous verrez!

—Décidément, tu deviens mystérieuse.

—Vous verrez, Sire...

Et cette fois elle retrouva son sourire et son air enjoué.

—Vous verrez, Sire... répéta-t-elle en riant. Et elle se leva pour se retirer.

Mais avant qu'elle s'éloigne, le comte frappe le timbre posé sur sa table. Le valet paraît.

—Introduis cette femme, ordonne le Comte.

Il a à ses lèvres un sourire énigmatique qui étonne et inquiète la jeune femme.

Le valet sort et revient. Il précède une femme en grand deuil. Puis le serviteur s'efface et se retire.

Lucie regarde cette femme dont elle ne peut voir les traits sous le voile épais.

Mais elle croit la reconnaître... Oui, cette femme, c'est la Chouette, la femme de Flandrin Pinchot.

Et elle, la Chouette, en entrant n'a pas vu le Comte de Frontenac, son premier regard a de suite rencontré la ravissante silhouette de Lucie. Elle la regarde à travers son voile. A sa contenance on devine sa surprise. Puis la Chouette fait un pas en arrière. Oh! cette femme... cette étrangère... qui est-elle? Ces cheveux d'or et soyeux... ces yeux noirs et brillants... ces traits fins, délicats, harmonieux... cette bouche... ce soupir... ce menton... ce nez même... et ce front... Oh! n'a-t-elle pas vu quelque part déjà cette image?... Ah! oui... oui, oui... elle se rappelle... Ah! oui... étrange ressemblance... cette femme ressemble à Louison, le fils adoptif de Flandrin Pinchot! Mais pourtant... Non, c'est impossible, cette femme ne peut pas être la mère de Louison! Non... puisque Louison a dit que c'était l'autre... celle qui a rendu visite à la Chouette... celle qui a des cheveux noirs...

La Chouette est toute troublée... elle ne sait que dire, que faire, que penser!

Mais la belle inconnue, souriante, s'incline et se retire discrètement. Et alors la voix du Comte de Frontenac la rappelle à la réalité: —Merci, Chouette, tu as tenu parole!

La Chouette se retourne... Le Comte est devant elle.

VIII

A la jeune femme toute décontenancée le gouverneur indiqua le siège qu'il venait de quitter, car c'était l'unique fauteuil de la pièce.

La jeune femme, ayant renvoyé son voile noir en arrière et découvert son visage, fit un signe de tête négatif et répondit aux paroles du Comte:

—Je suis venue, Excellence, parce que j'ai promis, et je n'ai pas voulu manquer à ma parole.

Frontenac la considéra un long moment d'yeux pleins de douceur et d'yeux qui ne manquaient pas non plus d'admiration. Car la femme de Pinchot était belle, et, comme tous les hommes, Frontenac aimait les belles femmes. Mais ce jour-là, la Chouette, dans son grand deuil qui faisait mieux ressortir la suave pâleur de ses traits légèrement teinte de rose aux pommettes, paraissait être plus belle que d'ordinaire. Et la douleur qui avait brisé son cœur de mère empreignait son visage d'une mélancolique gravité qui attirait de suite la sympathie. Oui, Frontenac, qui n'avait jamais bien vu ou bien regardé cette femme, la trouva belle entre les belles. Certes, femme du peuple, modeste et humble, sans coquetterie, elle ne possédait pas ce raffinement ou cet art de mise, de contenance et d'élégance que l'autre femme, celle qu'on appelait Mlle de la Pécherolle, savait porter, développer et cultiver jusqu'en les moindres détails. Celle-ci était la vraie coquette, celle qui par profession cherche sans cesse à rehausser sa beauté, à l'amplifier par tous les moyens, et qui, de cette beauté se fait une arme, souvent dangereuse pour l'homme, dont elle tente de tirer tous les avantages possibles.

La Chouette était "simplement" belle, et cette simplicité de mise et de maintien avait aux yeux de Frontenac une saveur préférable à celle de l'autre.

Frontenac n'était pas un viveur et encore moins un libertin, mais il se sentait encore assez jeune pour user largement de galanterie avec les belles filles d'Eve. Si, au cours de son premier gouvernement en Canada, il est arrivé à Monsieur de Frontenac quelques aventures galantes, nul ne saurait lui en tenir compte. Seul, sans femme, obligé de paraître dans les fêtes avec les belles dames de la noblesse et de la bourgeoisie, le Comte ne pouvait pas toujours contenir une légère et fugitive passion pour une belle qui avait peut-être, la première, tendu ses appâts. Ensuite, sachant peut-être que sa femme à Paris — surtout depuis que la mort leur avait ravi leur fils — se laissait volontiers faire l'amour par les beaux galants, Frontenac, comme par revanche, sinon poussé par l'ennui, pouvait bien, de son côté, manquer quelquefois à ses vœux de fidélité envers celle qui portait son nom. Mais tout cela, encore une fois, ne pouvait être que passager, parce que le Comte aimait sa femme d'abord, et ensuite parce que la Comtesse, là-bas, lui était d'un secours appréciable pour le maintenir au poste élevé qu'il occupait. Disons que les signalés services qu'il avait rendus au roi n'avaient pas suffi pour l'élever à ce poste; il avait fallu que la Comtesse intriguât et usât de tous ses charmes auprès des grands de la Cour de Versailles pour obtenir pour son mari une charge que bien d'autres personnages avaient convoitée. Le lien de parenté qui unissait la Comtesse de Frontenac à Madame de Maintenon avait été d'un gros appoint pour faire nommer le Comte au poste de gouverneur de la Nouvelle-France. Le Comte savait tout cela et il ne pouvait avoir pour sa femme que la plus entière gratitude. Faut-il ajouter que la Comtesse allait encore l'aider, l'appuyer fortement dans la lutte qui s'était engagée entre

lui et le parti de Monsieur de Laval? Car sans l'appui de sa femme, il est certain que le Comte de Frontenac n'eût pas duré au Canada plus longtemps que n'avaient duré deux de ses prédécesseurs, d'Avagour et Mézy, que M. de Laval avait réussi à faire rappeler en France.

Il a été dit, du côté des mauvaises langues naturellement, que si la Comtesse de Frontenac avait tant intrigué pour placer son mari à la tête du gouvernement de la Nouvelle-France, c'avait été pour éloigner un mari dont elle ne pouvait supporter le caractère dominateur. Mais il y a preuve du contraire: Frontenac, n'ayant pas un revenu capable de lui faire tenir le rang qu'il désirait tenir et voulant augmenter ses revenus, avait, sans en avoir parlé à sa femme, entrepris quelques démarches auprès des ministres du roi pour obtenir le poste de gouverneur en Nouvelle-France. Mais comme il n'était pas seul sur les rangs, et craignant que certains de ses concurrents eussent plus de mérites, sinon d'influence que lui, il avait alors demandé le concours de sa femme. Il savait qu'en ce genre d'intrigues la femme arrivait toujours au succès. C'était l'époque de la belle galanterie, elle était de tout et partout: dans le commerce, dans les affaires, dans la guerre même. Ce fut donc l'époque où la femme, belle et intelligente, eut tous les avantages.

Il est, en effet, reconnu que le Siècle du Grand Roi fût le Siècle de la Galanterie. Le roi avait donné l'exemple, et l'on imitait le roi. Cette galanterie était devenue une mode que la Noblesse avait adoptée avec enthousiasme. Déjà, sous François Ier, la noblesse avait pris goût à cette mode. Louis XIV allait lui donner tout son essor. Tant et si bien que la prude bourgeoisie, étonnée et intimidée sous François Ier, allait, sous le Grand Roi, se laisser prendre aux appâts de la mode. Un chroniqueur du temps va jusqu'à dire "que les bourgeois de Paris voulurent surpasser dans l'art de la galanterie la noblesse et les courtisans de Versailles". C'est donc que la galanterie était alors regardée comme un art dans lequel chacun s'efforçait d'atteindre la perfection. Nous ne savons pas si ces beaux galants recevaient des diplômes "d'artistes", mais il est certain qu'il y avait un nombre considérable d'artistes dans ce bel art de la galanterie, dont le roi le premier...

Et la mode ou l'art allait survivre au règne de Louis XIV. Avec le sceptre de son arrière-grand-père Louis XV allait hériter sa galanterie. Celle-ci passerait ensuite au règne suivant, celui de Louis XVI. La Révolution, avec ses "purs", tel un Robespierre, allait abattre le "grand art".

Le Comte de Frontenac, pour en revenir à notre sujet, vivant au siècle de la galanterie, pouvaient-il échapper au flot qui emportait tout sur son passage? Mais il eut soin de tenir secrètes autant que possible ses aventures galantes. Pour plus de sûreté — tant il craignait que ses fredaines allassent aux oreilles de sa femme — il choisissait ses amies parmi les femmes du peuple, certain qu'il était que celles-ci sauraient, mieux que les femmes de la noblesse ou

de la bourgeoisie, se renfermer dans la plus stricte discrétion.

Or, cette Lucie de la Pécherolle (et Frontenac ne l'ignorait pas) n'était qu'une femme du peuple, ou tout au plus de la petite bourgeoisie. Ce nom de nom de "la Pécherolle" était un nom de coquette, ou nom de guerre, c'est-à-dire un nom d'emprunt, ainsi que nous le verrons par les événements qui vont suivre.

Et voici que le Comte de Frontenac avait devant lui une autre femme du peuple, et il est certain que, à ce moment-là, nulle grande dame de la société ne l'eût ravi autant. A cette minute, la Chouette était pour lui une révélation.

Oui, mais Frontenac était physionomiste...

Il voyait devant lui une belle jeune femme à qui tout homme aurait été tenté de dire deux mots d'amour; mais le Comte reconnaissait de suite que cette femme n'était pas une coquette et encore moins une galante.

Et pourtant, voici ce que le Comte se disait:

—Voyons!... J'ai juré de me venger de Flandrin Pinchot pour avoir osé dénoncer au roi de France mon Commerce avec les Sauvages. Pourrait-il être plus belle vengeance que celle de lui prendre sa femme? Car cette Chouette, malgré sa roture et ses manières communes, est morceau de roi... et je suis roi! Ah! oui, quelle belle et bonne vengeance contre Flandrin Pinchot j'aurais là sous la main!

Mais le Comte ne fit aucune tentative. Silencieux, pensif et distrait, il alla à sa table, s'assit et se mit à remuer les lettres éparpillées devant lui. L'une d'elles, qu'il n'avait pas encore remarquée, attira son attention. Il parut s'étonner, car cette lettre ne venait pas de France, et quelque'un, dans le Château, avait dû la glisser dans la masse des autres lettres.

—Tiens! fit-il entre haut et bas comme s'il eût déjà oublié la présence de la Chouette, qu'est-ce que ceci? Voyons...

Mû par un sentiment de curiosité, il brisa brusquement l'enveloppe pour en tirer la note anonyme suivante:

"Excellence, permettez-moi de vous informer qu'une trame est ourdie en ce moment pour attenter à vos jours. Un assassin a été soudoyé. Dans les grandes fêtes que vous donnez quelquefois tenez-vous sur vos gardes, car l'assassin tentera de vous frapper dans votre Château, et peut-être pourra-t-il choisir l'une de ces fêtes pour "frapper". "Un ami".

Le Comte de Frontenac ne fut pas le moins du monde troublé par cette lecture. Il pensa seulement:

—Si cet anonyme avait écrit "une amie" plutôt que "un ami"...

En effet, l'écriture était, à n'en pas douter le moins, celle d'une femme.

Le Comte se mit à réfléchir. Ses traits avaient repris leur dureté, et sur ces traits-là il était facile de lire l'indomptable caractère de cet homme.

—Si vraiment, se dit-il, une telle trame est ourdie contre moi, et si vraiment un assassin a été soudoyé déjà, je sais d'où viendra le coup...

Un tout petit toussotement vint l'arracher à ses pensées. Le Comte avait tout à fait oublié

la Chouette. En relevant la tête il aperçut la jeune femme qui le considérait avec un regard triste.

—Ah! madame... je vous prie de m'excuser...

Et il quitta vivement son siège pour se rapprocher de la jeune femme.

—Excellence, dit la Chouette qui se sentait mal à l'aise et qui, nul doute, devait avoir grande hâte de retourner à son domicile... Excellence, dit-elle, j'attends ce que vous avez à me dire, car vous n'avez pu me faire venir ici pour rien...

—Non, non, pas pour rien... sourit le Comte. Mais dis-moi, Chouette, pourquoi me dis-tu Excellence?

—Mais...

—Que dirais-tu si j'étais roi?...

La Chouette le regarda avec une surprise intraduisible.

—Oui, que dirais-tu si j'étais roi? reprit le Comte avec un sourire bienveillant.

—Excellence, je dirais...

Gênée et intimidée la jeune femme n'osait pas dire ce qu'elle pensait.

—Quoi! se demandait-elle, est-ce que Monsieur de Frontenac serait devenu fou?

—Dis... dis... insista le Comte en se rapprochant encore de la jeune femme, et si près, qu'il aurait pu, en étendant le bras, la toucher.

—Je dirais, Excellence...

—Hein! encore... Voyons, voyons, comprends-moi bien, Chouette... si j'étais roi?

—Je dirais... Sire... Excellence...

—Ah! enfin, Chouette, nous y voilà!

Et le Comte se mit à rire doucement, tout en allongeant le bras pour pincer bien gentiment le joli menton de la jeune femme.

La Chouette rougit terriblement, et par instinct elle s'écarta du Comte de quelques pas.

Le Comte riait encore, ce qui lui arrivait rarement. Puis il dit:

—N'aie pas peur, Chouette, je ne te ferai pas plus de mal que ça. Eh bien! écoute, je suis...

Il s'arrêta net, pencha la tête et se mit à marcher lentement par la salle.

Après un assez long moment, durant lequel la Chouette avait perdu tout à fait contenance, car elle tremblait, elle pâlisait davantage et jetait vers les issues des regards évasifs et apeurés, le Comte s'arrêta et dit brusquement avec son visage sévère:

—Femme, je t'ai fait venir pour te parler de ton mari...

—Oh! Excellence, s'écria la jeune femme, dites-moi de suite que vous ne le ferez pas pendre! Dites-moi que vous avez changé d'idée... voulez-vous. Excellence?

—Cela dépend. Car tu ne sais pas, Chouette, que ton Flandrin m'a dénoncé sur parchemin et par devant notaire royal en un mémoire qui sera envoyé au roi de France... Oui, il m'a dénoncé comme quoi moi, le Comte de Frontenac représentant le roi de France en ce pays, je fais illégalement la traite des pelleteries et de l'eau-de-vie avec les Sauvages. Que dis-tu de ça? Parle.

—Êtes-vous certain, Excellence, que Flandrin...

—Si je suis certain... Eh! crois-tu que je ferais pendre ton Flandrin uniquement pour

mon plaisir? Peuh! j'ai d'autres chats à pourchasser. Mais Flandrin m'a trahi, Flandrin m'a vendu, Flandrin m'a calomnié, et Flandrin sera pendu, puisque j'ai juré... Oui, Chouette, j'ai juré de me venger!

—Excellence... Excellence... clama la Chouette en pleurant, si Flandrin vous a trahi, c'est qu'il aura été forcé de le faire par quelques-uns de vos ennemis! Quoi! n'avez-vous pas dit hier qu'il est actuellement dans un cachot à Ville-Marie?

—Oui, c'est vrai, Chouette, Flandrin est prisonnier du sieur Perrot. Et hier j'ai dépêché mon lieutenant des gardes pour tirer Flandrin de son cachot et l'amener à Québec. La potence de la rue Sault-au-Matelot attend Flandrin. Oh! oui, je veux me venger...

—Excellence... Excellence... est-ce qu'un homme comme vous se venge? Que dis-je! est-ce qu'un gentilhomme de France se venge? Est-ce qu'un roi se venge? Peut-il se venger d'un pauvre hère sans fortune ni blason? Vaut autant écraser une mouche, un ver, Excellence! Et se venger d'un ver... voyons! Je n'y comprendrais rien. Non, je ne comprendrais pas qu'un gentilhomme pût se venger de si peu... ce serait du ridicule, de la déchéance!

—Oh! oh! gronda Frontenac, tu ne ménages pas tes expressions, femme!

—Excellence, je ne suis pas savante moi, et je ne sais pas le beau langage; je parle comme ma mère m'a montré à parler. Et vous-même, Monsieur le Comte ne me dites-vous pas crûment à moi, la femme de Flandrin Pinchot, que vous allez faire pendre Flandrin? Et alors, est-ce que je ne peux pas le défendre, moi sa femme? Est-ce que je n'ai pas le droit de prendre les moyens que j'ai pour le défendre? Et si je plaide sa cause, ne puis-je le faire dans l'unique langage que je possède?

—Ce qui m'étonne, Chouette, c'est que tu le défendes avec autant de tenacité et d'ardeur!

—Pourquoi vous étonner? N'ai-je pas du coeur? Oul. J'ai du coeur et je défends mon mari, je le défendrai au prix de ma vie. Car j'aime mon mari, je veux le conserver, et si vous faites pendre quelqu'un, Excellence, ce ne sera pas Flandrin...

—Et qui donc? s'écria Frontenac tout émerveillé par l'accent chaleureux et sincère de la jeune femme.

—Qui? Eh bien! vous ferez pendre la femme de Flandrin, si vous voulez. Mais pas lui... non! non! pas lui!

La Chouette s'était animée peu à peu. Toute sa timidité était tombée. A présent, elle se sentait aussi forte que le jour précédent lorsque le Comte s'était présenté chez elle, lorsqu'elle avait dit à ce puissant personnage: "Allez-vous-en!"

Frontenac se rappelait parfaitement cette scène de la veille. Il n'oubliait pas que la Chouette avait eu des paroles de menace... il oubliait encore moins cet adolescent qui lui avait ordonné de sortir en braquant sur lui la gueule d'un pistolet! Et ce souvenir lui rappela la note d'avertissement qu'il venait de lire "qu'un assassin viendrait peut-être en son Château pour l'occire!"

Le Comte sourit largement. Il se rapprocha de la jeune femme, et à deux pas d'elle il croisa les bras et dit:

—C'est bien, Chouette, tu sauves ton mari du gibet... je t'admire. C'est entendu, je ne ferai pas pendre Flandrin. Et toi... ah! non, je n'oserai jamais te faire pendre! Dieu me garde à jamais de faire passer autour de si beau cou une corde de chanvre! Non, Chouette, je ne ferai pas pendre ton Flandrin... mais à une condition.

—Quelle condition, Excellence?

—C'est facile... Et puisque tu dis aimer ton mari, tu l'aideras à remplir la condition.

—Je l'aiderai, Excellence. Dites la condition...

—Celle-ci: Flandrin Pinchot devra nier ce qu'il a signé contre moi, il devra se rétracter, il devra signer un autre mémoire au roi pour dire qu'il a porté contre moi une accusation l'épée sur la gorge... Penses-tu qu'il acceptera cette condition?

—Excellence, il l'acceptera, parce que moi je l'accepte!

—C'est bien, ton mari est sauvé, Chouette. Mieux que cela, je lui réserve un beau poste en mon château, tu verras! Voyons! es-tu contente?

—Oh! Excellence, je vous remercie pour moi-même et pour Flandrin. Mais êtes-vous certain que le sieur Perrot le relâchera? Si déjà on l'avait occis en sa prison!

—Ne crains rien, Chouette. Perrot n'oserait pas aller jusque-là. Je te rendrai ton mari à la condition que j'ai dite. Mon lieutenant des gardes ramènera ton Flandrin dans dix jours... douze jours au plus. Sois tranquille, Chouette, et va en paix!

Il la précéda vers la porte qu'il ouvrit pour s'effacer ensuite. Mais il tressaillit aussitôt de surprise, tandis que la jeune femme de son côté s'arrêtait brusquement dans le cadre de la porte où elle demeurait comme interdite. Frontenac lui-même n'était pas loin de rester interdit, car là, de l'autre côté de la porte, il apercevait un adolescent, droit, immobile et grave. A son côté pendait une épée sur le pommeau de laquelle sa main gauche, petite et fine, se posait avec aisance et sûreté. Frontenac n'en n'osait pas croire ses yeux. Dans cet adolescent il reconnaissait Louison, l'écuyer des Jésuites, le fils adoptif de Flandrin Pinchot.

La Chouette, déjà, s'écriait:

—Est-ce possible, Louison? Toi, ici?

—Maman, je veillais sur toi! dit simplement le collégien.

La jeune femme sourit tendrement et courut l'embrasser.

Frontenac s'approcha, et mettant une main sur l'épaule de Louison, dit doucement:

—Tu feras un homme, mon ami. Je l'ai dit et je t'y aiderai!

Et s'inclinant devant la jeune femme, le Comte rentra dans la salle et referma la porte. Il se remit à marcher, pensif et sombre.

Au bout d'un moment, il murmura:

—Ah! ah! on veut m'assassiner! Et l'assassin... serait-ce ce jeune homme... cet enfant? Serait-ce ce fils adoptif de Flandrin Pinchot?

Serait-ce cet écolier de Messieurs les Jésuites? Oh! oh! mais alors ces Messieurs auraient fait une joûte besogne! C'est bien, nous verrons!...

Puis, d'un pas violent il marcha à sa table, s'assit et se mit à parcourir son courrier.

IX

Monsieur de Frontenac avait tenu sa promesse à Lucie: le lendemain soir pas moins d'une centaine d'invités, gentilshommes, officiers, fonctionnaires, bourgeois et dames, bourdonnaient dans la salle des audiences transformée en salon. Lustres et lampadaires éclairaient des toilettes somptueuses, des uniformes resplendissants. De nombreuses gerbes de fleurs avaient été disposées ça et là et leur parfum rivalisait avec les fards, les poudres et les eaux de "sent-bon" dont ces dames s'étaient profusément aspergées. Parmi les groupes disséminés dans la salle, les laquais, dans leur plus belle livrée, se faufilaient, les uns portant des corbeilles de fruits, les autres des cabarets supportant des carafes pleines d'un vin rutilant et des coupes du plus pur cristal. Et à mesure que les coupes se vidaient, les conversations s'animaient, les rires éclataient, les bons mots s'envolaient des lèvres joyeuses.

Plusieurs invités se demandaient avec quelque surprise en quel honneur le Comte de Frontenac donnait cette fête. Car tout ce monde avait été pris à l'improviste, n'ayant reçu les invitations du Comte que dans la matinée de ce jour. D'ordinaire, le gouverneur lançait ses invitations au moins quinze jours à l'avance, afin de permettre, aux dames surtout, de préparer leurs toilettes. Aussi, combien de ces belles créatures s'étaient trouvées embarrassées dans le choix de leurs toilettes. Plusieurs avaient couru chez leur couturière, mais le temps trop court n'avait pas permis aux pauvres tireuses de fil, se fussent-elles fendues en quatre, de répondre aux exigences de leurs clientes. Et ces non moins pauvres dames avaient dû se soumettre à leur sort et paraître chez le Comte de Frontenac en toilettes vieillottes. Mais elles n'en étaient pas moins belles et charmantes, et les hommes qui les courtoisaient ne regardaient pas tant à la toilette qu'aux beaux bras de rose et aux beaux cous de neige.

Ainsi pris par surprise, les invités ne pouvaient manquer de s'interroger sur l'événement extraordinaire qui avait occasionné cette fête. Bientôt on apprit que la fête était donnée en l'honneur d'un certain duc de Bonneterre, récemment venu de France et envoyé en mission particulière par le roi. Mais là l'étonnement prenait des proportions extravagantes...

—Le duc de Bonneterre!... se disait-on de l'un à l'autre en fouillant les recueils de sa mémoire.

L'étonnement devenait de la stupéfaction, car nul dans la noblesse n'avait jamais entendu parler d'un duc de Bonneterre. Frontenac lui-même, en était à se demander, ce soir-là, s'il n'était pas le jouet d'une mystification.

Dans la matinée de ce jour Lucie était venue au Château, afin de s'assurer que la fête aurait lieu. Alors, aux questions répétées du Comte

elle avait confié le nom du distingué visiteur. On peut imaginer de suite la surprise de Frontenac. Puis il avait demandé à la jeune femme:

—Tu connais donc ce duc depuis longtemps?

—Depuis avant-hier seulement, Excellence. Oh! vous ne pouvez pas être plus surpris que je l'ai été. Cet homme s'est présenté chez moi avant-hier, dans la soirée. Il est arrivé à l'improviste. Il s'est excusé en me disant qu'il avait été chargé avant son départ de France d'un présent pour moi de la part de mon père.

—De ton père! fit le Comte de plus en plus surpris.

—Oui, de Monsieur de la Pécherolle... comme me l'a affirmé ce duc de Bonneterre.

—Et ce présent? interrogea le Comte avec une certaine méfiance.

—Il ne l'avait pas avec lui, Excellence; mais il m'a promis de me l'apporter ce soir.

Le Comte garda le silence pour réfléchir. Il ne pouvait douter qu'il y avait là méprise ou mystification. Ce duc de Bonneterre apportait de France un présent à Lucie de la part de son père, Monsieur de la Pécherolle. Or, le Comte savait pertinemment que Lucie était une orpheline, et, sans le lui avoir dit ou fait sentir, il savait encore que Lucie n'était pas une la Pécherolle, puisqu'il avait connu le père défunt de la jeune femme. Quel rôle mystérieux jouait Lucie dans cette affaire? Que pouvaient bien manigancer ce duc de Bonneterre et la jeune femme? Le Comte se le demandait. Mais il saurait la vérité bientôt, parce qu'il n'était pas dupe. Si le duc de Bonneterre lui inspirait de la défiance, par contre il avait toute confiance en la jeune femme dont il connaissait le dévouement pour lui et le zèle qu'elle mettait à le servir dans les choses du négoce. Il n'était pas loin de penser que la jeune femme, qui ne pouvait manquer d'ennemis, était prise dans les filets d'une intrigue quelconque de laquelle elle essayait de se tirer avec l'aide du Comte. La chose lui paraissait d'autant plus possible qu'il avait remarqué chez la jeune femme une certaine transformation dans sa physionomie, ses paroles et ses gestes. Lucie, en effet, avait depuis deux jours un air tout à fait mystérieux, et ses paroles et gestes décelaient l'inquiétude et le trouble. Et si elle ne se confiait pas au Comte, c'est probablement qu'elle avait ses raisons. Quant à Frontenac, il n'osait pas trop l'interroger de peur de paraître indiscret. Toutefois, il hasarda encore cette question:

—Et ce duc que tu m'annonces, est-ce un jeune homme?

—Ni très jeune, ni très vieux, Excellence... quarante-cinq ans peut-être.

—Et il a insisté pour que tu me le présentes?

—Oui, Excellence. Plus que cela: connaissant mes rapports avec vous par je ne sais quelle aventure, il a demandé que vous réunissiez en votre demeure les notables de la capitale à qui il désire être présenté en même temps. C'est la raison pour laquelle je vous ai prié de donner une fête.

—Étrange façon, murmura le Comte, de se produire.

—Étrange, en effet, et c'est pourquoi je ne vou-

lu pas me prêter à cette bizarrerie. Mais il a tant insisté, tant supplié, qu'à la fin je me suis rendue à ses prières.

—L'as-tu interrogé?

—Oui, mais il a été très réticent dans ses réponses. Il a dit que vous m'instruiriez peut-être, vous Monsieur le Comte, sur sa personnalité et la mission dont l'a chargé le roi de France.

—Ah! ah! il a une mission de la part du roi!

—Et une lettre pour vous écrite par le ministre au roi.

—Eh bien! sourit le Comte, attendons le gentilhomme et nous verrons à quoi nous en tenir.

—Chose certaine, Excellence, une fois que je vous l'aurai présenté, je vous le laisserai à votre charge.

—C'est bon, je m'en chargerai.

Sur ce, la jeune femme avait quitté le Château pour retourner à son domicile.

Demeuré seul, le Comte se mit à réfléchir. Il lui revenait à la mémoire cette note qu'il avait trouvée dans son courrier le jour d'avant, laquelle le mettait en garde contre un certain complot tramé pour attenter à sa vie.

—Voyons! se dit-il, est-ce que ce duc de Bonnetterre serait l'assassin présumé? J'avais un peu soupçonné le fils adoptif de Flandrin Pinchot. Mais j'y suis maintenant: l'assassin doit être ce duc... un duc de rien probablement! Et c'est Lucie qui est chargée de me l'introduire!... Mais au fait, cette note que j'ai reçue, n'était-elle pas de l'écriture d'une femme? Pourtant, ce n'est pas l'écriture de Lucie... Allons! décidément, je vogue en plein mystère. Eh bien! attendons, nous verrons bien...

Et le Comte, dans son grand cabinet de travail du premier étage, avait repris sa besogne interrompue.

Ainsi que Frontenac s'en était aperçu, Lucie, depuis l'apparition de ce duc de Bonnetterre, ne paraissait pas à son aise. Et elle était encore beaucoup moins à l'aise qu'elle ne l'avait fait voir à Frontenac. Tout en regagnant son logis, elle se disait:

—Oui, étrange visite, et plus étrange personnage encore! Que peut bien me vouloir cet homme? Par quelle aventure s'est-il présenté chez moi pour me dire qu'il m'apporte un présent de mon père, M. de la Pécherolle? Mais mon père ne s'appelle point la Pécherolle... mais mon père est mort. Et moi je n'ai jamais vu la France, je n'ai donc jamais connu un la Pécherolle quelconque. Ce nom, c'est moi qui l'ai imaginé; et je ne serais pas étonnée d'apprendre que le "duc de Bonnetterre" est une pure invention. En ce cas, l'homme qui s'affuble de ce nom ne peut être qu'un ennemi déguisé. Est-ce mon ennemi, ou celui de Monsieur de Frontenac? Chose certaine, je ne connais pas cet homme, je ne l'ai jamais vu. Mais lui me connaît... J'ai étudié sa physionomie, j'ai analysé le son de sa voix, j'ai scruté attentivement ses gestes, et rien ne me rappelle ce personnage. En tout cas, je suis sur mes gardes, et j'ai mis le Comte sur ses gardes aussi. Il a dû recevoir hier la petite note que j'ai fait écrire par Melle

et que j'ai pu ensuite glisser dans son courrier. Si cet homme veut attenter à la vie de Monsieur de Frontenac, il me semble qu'il s'y prend bien maladroitement. Tant pis pour lui! car il est certain que le Comte le fera proprement écarteler s'il rate son attentat.

Un peu tranquillisée par ces pensées, la jeune femme poursuivit son chemin vers sa maison.

Or, ce soir-là, on peut juger de la curiosité générale, lorsque vers les dix heures les invités du Comte de Frontenac virent paraître le duc de Bonnetterre ayant à son bras Mlle de la Pécherolle.

L'arrivée du duc avait été signalée déjà par un magnifique équipage qui était venu se ranger devant la haute porte du vestibule.

Le personnage créa une impression profonde sur l'assemblée, et toutes les yeux se rivèrent sur sa personne. Lui, froid et digne, ne regardait personne, hormis le Comte de Frontenac qui, à une extrémité de la salle, attendait son visiteur: quelques gentilshommes, officiers et fonctionnaires entouraient le Comte.

Le duc était vêtu avec une recherche inimaginable: long justaucorps de soie bleue, gilet de soie blanche sur lequel tombaient les extrémités de sa haute cravate de satin rose frangée d'or, culotte de soie safran, bas blancs, escarpins noirs à hauts talons verts. Perruqué de blond, fardé, poudré, il avait l'air d'un jeune homme. Sa taille, quoique un peu au-dessous de la moyenne, était gracieuse. Son teint était vif et clair, ses yeux très brillants avaient l'air noirs. Avec les bijoux qui complétaient sa toilette — chaîne d'or au cou, bracelet d'or au poignet droit, jonc d'or serti de diamants au médus de la main gauche — le duc apparaissait comme un de ces beaux élégants qui fréquentaient la cour de Versailles. Une courte épée enrichie de pierres précieuses pendait à son côté.

Les invités regardaient peu sa compagne, Lucie, laquelle pourtant ne manquait pas de grâce ni de beauté. Mais elle était connue, et ce soir-là c'était l'étranger qui suscitait la curiosité, sinon l'admiration.

Le duc et sa compagne s'arrêtèrent bientôt devant le Comte de Frontenac dont la physionomie demeurait imperturbable. Il conservait son air froid et hautain. Le duc, d'air non moins hautain, ne parut pas s'émouvoir de l'accueil glacial qui paraissait lui être ménagé. Il était tout à fait maître de lui, et l'on sentait que ce personnage se reposait avec confiance et orgueil sur son rang et sa dignité.

Lucie, d'une voix tremblante et mal sûre, le présenta en ces termes:

—Voici, Excellence, Monsieur le duc de Bonnetterre porteur d'une lettre de présentation de Monsieur Colbert.

Le Comte se borna à incliner légèrement la tête.

Un grand silence s'était fait de toutes parts, on eût dit que toutes les respirations demeuraient en suspens.

—Excellence, dit le duc à son tour sur un ton lent et assuré, je viens en ce pays remplir une mission pour le service de Sa Très Haute Ma-

jesté le roi de France. Voici, en effet, la lettre que Monsieur Colbert m'a remise pour vous au nom du roi.

Ce disant, le duc tira de sous son gilet un pli scellé de cire rouge qu'il tendit au gouverneur.

—Monsieur, répondit le comte froidement en acceptant le pli, je prendrai connaissance de cette lettre après la fête. D'ici là, vous trouverez dans cette assemblée dames et gentils-hommes qui ne manqueront pas d'amabilité à votre égard.

Puis, s'adressant à Lucie :

—Mademoiselle, je vous prie de présenter le visiteur à mes invités.

Comme on le voit, Frontenac était demeuré sur la réserve dans la crainte d'être le jouet d'une mystification.

Lucie entraîna donc son compagnon. Mais de suite gentils-hommes, bourgeois, dames et demoiselles accouraient pour entourer le duc. La physionomie de ce dernier s'était subitement modifiée. Un beau sourire se jouait maintenant sur ses lèvres rouges, ses yeux brillaient davantage et avec une certaine malice, son geste était gracieux, sa parole suave et spirituelle. Devant les dames et demoiselles il s'inclinait avec un profond respect. Aux hommes il trouvait un mot plaisant à dire. Bref, par ses belles manières et une exquise galanterie il sut conquérir tout le monde en quelques instants. On l'avait de suite jugé homme du monde parfait, plein de charme et d'esprit. Aussi, les dames et demoiselles l'accaparèrent-elles bientôt à elles seules, de sorte qu'il fut impossible aux hommes de l'aborder.

Lucie profita de cette circonstance pour aller auprès du gouverneur. Celui-ci s'était retiré dans la petite salle voisine de la salle des audiences. Là, dans cette salle que nous connaissons, un billard avait été installé, et le Comte de Frontenac surveillait une partie qui venait de s'engager entre deux dames et deux gentils-hommes.

A la vue de Lucie, il quitta les gens qui l'entouraient et vint à sa rencontre.

—Eh bien ! Excellence, murmura la jeune femme, que pensez-vous de notre duc ?

A ce moment, des valets survenaient portant de larges plateaux d'argent chargés de gâteaux, de fruits, de vins glacés, d'eau-de-vie...

—Suis-moi, dit le Comte, nous pourrions mieux nous entretenir en mon cabinet qu'ici.

Mais avant de quitter la salle il voulut offrir à sa compagne quelques rafraîchissements. Lucie vida une coupe de vin glacé et prit un gâteau. Le Comte se contenta d'un verre d'eau-de-vie additionnée de cidre doux. Puis, tous deux quittèrent la salle du billard par une porte qui ouvrait sur un couloir d'où on pouvait gagner le vestibule et l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

Mais au pied de l'escalier la jeune femme s'arrêta, et la bouche à demi pleine de gâteau, elle dit :

—Ah ! mais, Sire, oubliez-vous vos musiciens ?

—Tiens ! sourit Frontenac, tu me fais souvenir que j'ai un nouveau musicien dont l'art ne

manquera pas de charmer l'oreille de mes invités.

Il appela un valet et lui donna ordre d'aller chercher le joueur de violon.

—Je vais lui recommander, dit le Comte à la jeune femme, de nous jouer ce qu'il a de mieux dans son répertoire.

Lui et elle s'entretenirent pour un moment de choses insignifiantes, en attendant la venue du musicien.

Mais au bout de quelques minutes, ce fut le valet qui revint pour annoncer que le musicien était introuvable.

Le Comte demeura surpris.

—Avez-vous cherché partout ? Interrogea-t-il.

—Nous n'avons cherché qu'aux cuisines où il se tient d'ordinaire. Il y a un peu plus d'une heure il était là.

—Ne serait-il pas monté à sa mansarde ? Allez voir !

Le valet obéit. Cinq minutes après il revenait pour déclarer que la mansarde était déserte.

—Voilà qui est extraordinaire ! murmura le Comte. Mon musicien m'a laissé sans tambour ni trompette !

Lucie, qui voulait se débarrasser d'une inquiétude nouvelle, essaya de rire :

—Et il vous a laissé aussi sans violon !

Le Comte se mit à rire.

—Tant pis, reprit-il, pour mes invités. Quant à nous, montons ; j'ai hâte de prendre connaissance de cette lettre de Monsieur Colbert.

Frontenac finissait par croire que le duc de Bonneterre était bel et bien un réel gentilhomme de la Cour du roi envoyé au Canada en mission particulière. Car assez souvent, Louis XIV dépêchait un commissaire pour étudier les affaires du pays.

Sans plus, il entraîna la jeune femme en son cabinet de travail.

Lorsque le Comte et sa compagne eurent disparu au haut de l'escalier, le duc de Bonneterre surprit un laquais dans le vestibule qui lui faisait un signe particulier. Le duc était à ce moment mêlé à un groupe de dames dans la grande salle. Il s'excusa aussitôt, disant :

—J'ai oublié que j'ai une communication importante à faire de vive voix à Monsieur le Comte de Frontenac, je m'empresse d'aller réparer cette omission.

Il fit un profond révérence et gagna le vestibule.

Au laquais qui lui avait fait un signe il demanda :

—Eh bien ! et le Comte ?

—Là-haut, Monsieur.

—Seul ?

—Avec la jeune femme blonde.

—Bien. Va donner dehors le signal et qu'on attende !

Et tandis que le laquais quittait le vestibule, le duc se dirigeait vers l'escalier sans prêter la moindre attention aux huissiers, portiers et gardes qui le regardaient aller d'yeux arrondis.

Cependant le Comte de Frontenac s'était rendu dans son cabinet avec Lucie. Là, il brisa à la hâte le pli scellé de cire rouge et, à sa

plus grande surprise, trouva le billet suivant écrit d'une main d'homme et sans signature :

— « Excellence, tenez-vous sur vos gardes, on « trame ce soir même votre mort. »

Le comte avait lu ce billet des yeux seulement. Ses traits immobiles, à l'ouverture de l'enveloppe, avaient laissé voir chez lui quelque surprise ; puis, ses sourcils s'étaient durement contractés. Lucie l'observait à quelques pas de là. Ce froncement de sourcils l'émut. Elle demanda :

— Est-ce donc une mauvaise nouvelle ?

— Une mauvaise nouvelle ?... fit le Comte en mettant le billet dans sa poche avec un geste manifeste de colère. Non... c'est plutôt une mauvaise farce. Attends-moi ici, je reviendrai dans quelques minutes.

Le Comte quitta son cabinet avec précipitation. Dans le corridor qui conduisait à l'escalier parut un valet venant des étages supérieurs.

— Excellence, dit ce valet, j'ai fait d'autres recherches pour trouver votre musicien, mais je n'ai pu le découvrir nulle part.

— C'est bon, nous le trouverons une autre fois. Et il s'engagea dans l'escalier suivi par le valet.

En bas, le gouverneur apprit que le duc de Bonneterre était à sa recherche pour lui faire une communication qu'il avait oubliée...

La surprise et la colère de Frontenac s'accrurent. Comment ! cet étranger s'était-il fait le maître dans le Château du gouverneur ? Au lieu d'envoyer un serviteur pour demander un entretien, selon l'étiquette, ce duc se permettait d'en prendre à ses aises ? C'était à voir !

Le Comte alla jeter un regard dans la salle du billard. Le duc n'était pas là, mais une dame lui affirma que le duc avait gagné le vestibule. Le Comte passa dans le vestibule, puis de là dans la grande salle à manger où les serviteurs préparaient le festin qui allait avoir lieu vers les minuit. Pas de duc là. Et le Comte fit le tour de toutes les pièces du rez-de-chaussée sans pouvoir découvrir celui qu'il cherchait.

Enfin, revenu dans le vestibule, un huissier lui dit que le duc avait monté l'escalier une quinzaine de minutes auparavant.

— Mais c'est impossible ! dit le Comte de plus en plus surpris.

Minuit était sur le point de sonner.

La disparition mystérieuse du duc avait semé la stupefaction dans le Château. Tous les invités du Comte s'étaient réunis dans le vestibule où chacun émettait son opinion ou passait son commentaire.

Tout à coup un cri de femme parut descendre du premier étage, comme un cri de détresse...

Tout le monde se tut, tous les coeurs battirent avec inquiétude. Dans le silence qui se fit de toutes parts, le Comte de Frontenac prêtait l'oreille dans l'espoir que le même cri se renouvelerait et lui fournirait une plus exacte indication. Mais ce ne fut pas un cri qui troubla le silence, ce fut un roulement de voiture et le bruit des sabots d'un équipage lancé au triple galop, et roulement, chocs de sabots sur le pavé, claquements de fouet, tout cela avait paru partir de

la cour du Château, traverser la Place d'Armes, puis se perdre dans la ville et la nuit.

Alors le Comte s'élança vers le premier étage, suivi de plusieurs personnes. Il courut à son cabinet. Il se souvenait qu'il avait laissé Lucie seule en lui recommandant de l'attendre. Le cabinet était désert, il n'y avait là personne. Sur l'ordre du gouverneur, gardes, huissiers et valets se mirent à fouiller le Château des sous-sols aux combles, mais le duc et Lucie demeurèrent introuvables.

Frontenac descendit annoncer cette étrange disparition à ses invités. Pour lui, la chose était claire : le complot dont on l'avait prévenu avait été ourdi contre Lucie...

L'événement mystérieux qui venait de se passer avait glacé tout le monde, et dans le silence qui continuait à régner on ne percevait que de faibles murmures ou de vagues chuchotements.

Soudain, dans la salle du festin les cordes d'un violon vibrèrent, et bientôt les accents d'une langoureuse mélodie se répandirent dans l'atmosphère enbaumée et tiède.

Un laquais parut pour annoncer que Son Excellence était servie.

— A table ! commanda le Comte.

Voici ce qui s'était passé.

Le soi-disant duc de Bonneterre, une fois rendu au premier étage, avait dirigé ses pas vers le cabinet du Comte. Là, dans la porte close il prêta l'oreille un moment. Puis, avisant plus loin une étagère sur laquelle avaient été rangés des pots de fleurs, le duc y courut et se blottit derrière. Ainsi caché, il tira un poignard de sous son gilet, en arma sa main droite et, les yeux fixés sur la porte du cabinet de travail, il attendit.

Le corridor, éclairé seulement par deux lampadaires, était plutôt sombre, et nul n'aurait pu voir l'étranger derrière l'étagère.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte du cabinet s'ouvrit. Le Comte parut. Il avait l'air agité et mécontent. Il fit claquer la porte et s'apprêta à gagner l'escalier.

Le duc s'était redressé, et, son poignard à la main, il allait bondir pour frapper le Comte par derrière ; car Frontenac marchait déjà vers l'escalier. Mais un valet survint tout à coup sortant d'un corridor latéral. Ce serviteur, comme on se le rappelle, venait informer le Comte que le musicien demeurait introuvable. La minute d'après, Frontenac, suivi du valet, descendait au rez-de-chaussée.

— Le coup est manqué ! murmura le duc avec désappointement. Eh bien ! à l'autre... Il ne sera pas dit que j'aurai travaillé pour rien cette nuit !

Et il se dirigea à pas de loup vers le cabinet du Comte.

Lucie demeurée seule, s'était assise près d'une croisée ouverte par laquelle pénétrait la brise de la nuit. Elle était dévorée par l'inquiétude et la crainte, et elle avait hâte que le Comte revint pour savoir ce qu'était devenu le duc de Bonneterre. Car Lucie avait maintenant le sentiment net que ce duc était un imposteur doublé d'un ennemi. Cet homme avait dû méditer et

préparer un coup de main contre le gouverneur, et à chaque instant elle s'imaginait voir surgir un serviteur pour l'informer que Monsieur de Fronténac venait d'être assassiné.

Or, comme elle s'y attendait un peu, elle vit la porte s'ouvrir et un homme paraître.

La jeune femme bondit de surprise.

L'homme, c'était le duc de Bonnetterre. Il s'avavançait maintenant vers elle avec un sourire ambigu sur ses lèvres rouges. Il avançait en multipliant les révérences. La jeune femme se trouvait tellement saisie, qu'elle ne pouvait ouvrir ses lèvres pour parler. Un étai serrait sa gorge et sa poitrine. De suite, elle devina l'ennemi. Comment l'éviter? Comment lui échapper? Pourtant, il n'avait pas l'air méchant. La jeune femme hésitait. Un moment elle eut envie de courir à la porte et de s'enfuir, mais la peur la clouait au plancher. Une autre fois, elle voulut jeter un cri, appeler à son aide, mais ses lèvres refusaient de remuer, sa langue demeurait glacée.

Le duc s'arrêta à trois pas de la jeune femme et dit sur un ton plutôt enjoué :

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, je cherchais Son Excellence. Mais je suis content de voir que le ciel me favorise plus que je ne l'avais espéré. Ces dames en bas sont fort charmantes, mais nulle d'elles ne vaut votre délicieuse compagnie. Pour comble de bonne fortune, ici, nous sommes seuls... tout à fait seuls, en sorte qu'il nous sera loisible de tirer un beau brin d'amour. Qu'en pensez-vous mademoiselle?

D'une voix indistincte presque et toute tremblante d'effroi, la jeune femme demanda :

— Que voulez-vous de moi, Monsieur? Si c'est Monsieur le Comte que vous cherchez...

— Tout en cherchant Monsieur le Comte, interrompit le visiteur, je vous cherchais aussi.

— Pourquoi?

— Pour vous faire l'amour...

L'épouvante empoigna la jeune femme. Elle jeta autour d'elle des regards troublés pour chercher l'issue la plus rapprochée pour fuir, car elle ne pouvait songer à la porte ouvrant sur le corridor, un homme lui barrait le chemin. Il y avait deux autres portes, l'une donnait dans un cabinet de toilette, l'autre dans la chambre à coucher du Comte, et elle savait que par cette chambre elle pourrait gagner un petit salon et de là un corridor. Mais encore une fois elle se sentait incapable de bouger, il lui semblait qu'elle allait tomber, ou que le duc se jetterait sur elle.

Et tandis que ses yeux inquiets cherchaient l'issue tant souhaitée, le visiteur tirait d'une de ses poches une écharpe de soie rouge, et, l'élevant au bout de son bras, disait en ricanant d'une étrange façon :

— Voyez donc cette écharpe, belle demoiselle! N'est-ce pas un gage d'amour que vous m'avez donné?

Lucie écarquillait des yeux effrayants.

— Cette écharpe... balbutia-t-elle...

— Oui, précisément celle que je vous ai apportée comme présent de votre père Monsieur de la Pécherolle. Oh! si elle en a fait du chemin cette pauvre écharpe! poursuivait le duc toujours en ricanant. Elle finira par avoir une longue histoire. D'abord, un soir que vous alliez propre-

ment occire, dans une ruelle de la basse-ville, cet imbécile de Flandrin Pinchot, celui-ci vous l'arracha par inadvertance, sans le vouloir, sans même savoir ce qu'il vous prenait. Vous-même, je parie, vous ne vous en êtes pas aperçu sur le coup. Plus tard, ne voulant pas laisser entre les mains de Pinchot ou de sa femme ce corps du délit, vous la faites escamoter par le sieur Polyte Savoyard et Zéphir, son frère jumeau, deux belles canailles! Et voici que moi, à mon tour, l'autre soir, en votre logis, je vous la subtilise assez habilement pour vous la rapporter, ce soir même, comme étant un présent de votre père. Et vous... vous n'y avez vu que fumée! Eh bien! je vous l'ai subtilisée pour la deuxième fois, attendu que j'en ai grand besoin, comme vous allez voir...

Saisie d'effroi, Lucie, de nouveau, chercha une issue pour se sauver... Mais au même instant le duc fait un bond, se jette sur elle, la renverse... Elle n'a que le temps de jeter un cri... Mais de suite le duc la bâillonne brutalement à l'aide de l'écharpe. Après, il la prend dans ses bras, et toujours avec le même ricanement sardonique il reprend :

— Allons! ma chère Sévérine, nous nous retrouvons donc une fois encore! Ah! ma pauvre bonne femme, c'est bien malheureux que tu n'aies pas ici un de tes amants pour prendre ta défense; par exemple, l'imbécile de Pinchot, ou le sieur Bizard, ou l'omnipotent Comte de Fronténac, ou... combien d'autres encore? Et qui pourrait avec certitude en trouver le nombre exact? Ah! pauvre Sévérine, j'avais bien juré de te retrouver et de te tenir une fois pour toutes. Je te tiens... Finies tes amours avec ton Pinchot! Finies tes amourettes avec ton Comte de Fronténac! Tiens! va te promener... va et tant pis si tu te casses le cou, car je te réservais un meilleur châtiment! Va, belle de mon coeur!...

Le duc avait passé la jeune femme par la fenêtre ouverte. Un moment, il la tint suspendue dans le vide au bout de ses bras. En bas, sous la fenêtre, quatre hommes venaient d'étendre une large couverture. Le duc éclata de rire et lâcha la jeune femme. Elle tomba dans la couverture. Lucie était inconsciente. Les hommes l'enveloppèrent à la hâte dans la couverture et la portèrent à la belle voiture qui avait amené le duc de Bonnetterre et sa compagnie. Deux des hommes s'installèrent dans la voiture avec leur proie, et l'équipage, sous les coups de fouet du cocher, partit à fond de train.

La cour était déserte, et bientôt le bruit des roues et des habots des chevaux s'éteignit.

Là-haut, le soi-disant duc de Bonnetterre, avait surveillé la scène d'un regard attentif. Quand il eut compris que son entreprise audacieuse avait réussi, que Lucie était bel et bien en son pouvoir, il murmura :

— Pinchot, ma femme... et de deux! il me reste encore celui que j'ai manqué ce soir, le Comte de Fronténac!...

Il ne riait plus, ses yeux lançaient des éclairs et toute sa physiologie avait une expression terrible.

Il courut à la porte qui ouvrait sur la chambre à coucher du Comte, gagna un petit salon, de là

un corridor, et, à l'extrémité de ce corridor, un escalier qui le conduisit dans une mansarde. Là, il tira un panneau dans le plancher, et d'un trou sombre attira à lui un vêtement d'étoffe brune, une cape de velours noir, de gros souliers et un violon et son archet. En quelques minutes il se débarrassa du beau justaucorps de soie bleue, de la cravate, de la chaîne d'or, du bracelet, du jone, de la perruque blonde et enfin des beaux escarpins et de l'épée. Il jeta le tout dans le trou pêle-mêle et remplaça le panneau. Il se trouvait maintenant avec une tête méconnaissable. Ses cheveux coupés court étaient presque roux, et sans la belle et opulente perruque blonde son visage avait un aspect tout à fait différent. Il alla à un bassin plein d'eau posé sur une petite table. Il baigna sa figure, en fit tomber fard et poudre; puis, s'étant asséché, il enduisit sa figure d'une sorte de pommade qui lui donna un teint pâle. Cela fait, il prit dans une poche de son habit une perruque noire et une petite moustache à la mousquetaire, posa la perruque sur sa tête, appliqua avec dextérité la moustache sous son nez et, se regardant dans un miroir, il reconnut sans peine le sieur Basile Legrand, musicien distingué au service de Son Excellence le Comte de Frontenac.

Il se mit à rire avec sarcasme.

Enfin, il mit ses souliers, endossa sa cape de velours, prit son violon et sortit. Il descendit l'escalier quatre à quatre pour aboutir aux cuisines. Il passa à travers l'armée de cuisiniers et de marmitons, sans se soucier de leur étonnement, et gagna la salle du festin. Là, une petite estrade fleurie... Il y monta, s'assit et, d'une main sûre, fit glisser doucement l'archet sur les cordes de son violon...

Et le Comte de Frontenac disait à ses invités :
— A table!...

X

Douze jours s'était écoulés depuis cet incident du Château Saint-Louis.

Pendant ces jours-là aucun événement remarquable ne s'était produit. Dès le lendemain de la fête, cependant, on avait constaté que le musicien de Frontenac avait disparu pour de bon. Toutes ces énigmes avaient intrigué le Comte de Frontenac au plus haut point, et la disparition de Lucie l'avait inquiété. Avait-elle été enlevée par le soi-disant duc de Bonnetterre? Ou bien y avait-il eu connivence entre elle et lui? Le Comte ne savait trop à quoi s'en tenir. Et y avait-il eu vraiment un complot de tramé contre sa vie? Le Comte ne pouvait trouver aucune réponse à ces questions. Aussi, voulut-il en avoir le cœur net. Il fit mander le lieutenant de police et le chargea, avec le concours de quelques bons agents, de trouver une solution au problème. Mais après plusieurs jours de recherches le lieutenant de police n'avait pu découvrir aucune trace du faux duc ni de Lucie ni du joueur de violon.

Comme on se l'imagine, l'événement avait couru la ville haute et basse en peu de temps. Cette affaire s'était répandue comme un scandale, ou du moins certaines personnes, ennemies du Comte de Frontenac, avaient voulu y voir un

scandale. Quelles scènes étranges, en effet, avaient pour théâtre la demeure du représentant du roi!

Le parti opposé à Frontenac, que dirigeait Monsieur de Laval, avait fait des gorges chaudes sur cet incident. On avait dit que le Comte recevait en son Château des malandrins et des gotons, lorsqu'il ne recevait pas des mendiants ou des gens du bas peuple. On ne pardonnait pas facilement à Frontenac d'affecter un certain mépris pour les gens fortunés, et de paraître donner sa préférence aux gens pauvres et de classe inférieure. On faisait un faisceau de toutes les inimitiés, de toutes les jalousies, et l'on essayait de déprécier le caractère du Comte et d'amoindrir ses qualités. Quant à ses défauts, on en faisait des montagnes. On allait jusqu'à dire que le gouverneur était un libertin sans vergogne. On supposait qu'en son château se déroulaient les scènes les plus ignobles. On parlait d'orgies monstrueuses, de bacchanales... On ne ménageait pas le Comte. Il était pourtant reconnu chez un grand nombre de citoyens que le Comte de Frontenac s'adonnait rarement aux plaisirs, et lorsqu'il prenait quelques délasséments, c'était toujours avec la plus grande dignité et la meilleure décence. Oui, mais contre les forts quelle arme, de mieux que la calomnie, la faible nature humaine pourrait-elle jamais trouver?

La puissance de Frontenac avait porté ombrage, et surtout le prestige dont il jouissait auprès de la Cour de Versailles. Ensuite, son caractère hautain, sa violence, sa façon cavalière de traiter les grands personnages et de conduire les affaires, avaient plus que piqué l'amour-propre de ceux-là qui, dans le pays, ne voulaient pas se voir surpasser en talents, en qualités, en prestige.

Frontenac n'était pas sans avoir vent des médisances et calomnies répandues sur son compte, car il maintenait dans les entourages de ses ennemis des agents fidèles qui le renseignaient sur les gestes et paroles de ceux qui travaillaient, sinon à sa perte ou à sa ruine, du moins à son rappel en France. Dès la première année de son administration on avait pris le Comte en grippe, et de suite on avait fait savoir au ministre Colbert que le nouveau gouverneur était incapable d'administrer les affaires du pays.

Il est vrai que Frontenac, en arrivant au Canada, avait joliment bouleversé les choses. Ses ordonnances avaient paru despotiques, et l'on s'était hautement récrié. On lui avait fait nombre de représentations, on avait rédigé mémoires après mémoires, qu'on lui avait adressés à lui-même ou qu'on avait envoyés à Versailles, pour apporter une restriction à ses pouvoirs. On avait demandé à la Cour d'annuler certaines des ordonnances du Comte, et on avait élevé la voix jusqu'à la menace. Rien n'y avait fait, le Comte avait tenu bon devant l'orage. Et il avait notifié le clergé de ne pas intervenir dans les affaires de son domaine, comme il l'était arrivé sous ses prédécesseurs, et le clergé s'était insurgé. Mais le Comte était demeuré inébranlable. Pour tout dire, il était venu en Nouvelle-France comme un maître qui entend mener à sa guise et qui ne souffrira nulle ingérence de

la part de qui que ce soit. C'était mettre chacun à sa place. Oui, mais ce "chacun" se trouvait très mortifié et il ne put se résoudre à demeurer strictement dans le rayon de ses fonctions ou de sa charge.

Voilà pourquoi on cherchait à accumuler contre ce gouverneur autoritaire toutes espèces de vilénies, dans le but de le discréditer au plus tôt auprès des ministres de Louis XIV. Lorsque la faveur a élevé l'homme, le discrédit, sous la forme du serpent, rampe sans cesse autour de lui; s'il demeure, le serpent s'éteint d'inanition, s'il tombe, la bête le dévore. Or, le Comte de Frontenac ne voulait pas tomber, il ne voulait pas être dévoré...

Mais il sentait que sa puissance en Canada était journellement ébranlée par la puissance d'un autre homme également de haute origine, et dont le prestige à la Cour de Versailles égalait bien le sien. Cet homme était Monsieur de Laval, évêque de Pétrée. L'influence de ce prélat était telle, qu'il allait réussir à se faire nommer évêque de Québec, en dépit des tentatives de Frontenac auprès de Mme de Maintenon pour faire avorter cette nomination. Car cette nomination ne pourrait manquer de relever le nom et la dignité de Monsieur de Laval, comme elle affirmerait son prestige et sa puissance. Et dès lors Frontenac pourrait bien se trouver à la merci de l'évêque, quoi qu'il tentât pour écraser l'adversaire.

Monsieur de Laval était instruit de tous les efforts faits par Frontenac, sa femme et quelques grands personnages de leurs amis pour l'écarter du siège épiscopal qu'il brigait. Or, toutes ces luttes menées en sourdine, toutes ces rivalités n'étaient pas faites pour diminuer et moins encore pour éteindre l'animosité qui régnait entre ces deux puissances qu'étaient le gouverneur et l'évêque. C'est pourquoi la lutte entre ces deux hommes allait continuer plus ardente, plus âpre, plus violente, jusqu'à ce que l'un ou l'autre disparût de l'arène meurtri et vaincu.

Donc, douze jours s'étaient écoulés depuis la fête donnée par le Comte de Frontenac.

On était au dix juillet.

Vers les midi un brigantin, venant de Ville-Marie, accosta au quai du Roi. Ce navire appartenait au Comte de Frontenac pour l'utilité de son négoce. Lorsqu'il portait une cargaison de pelleteries, il voguait tantôt vers la France, tantôt vers les ports de la Méditerranée, et quelquefois vers l'Angleterre ou d'autres contrées, là où le Comte savait trouver un meilleur prix pour ses fourrures. Puis le navire revenait en Nouvelle-France chargé d'eau-de-vie et de présents pour les Sauvages. Le Comte entretenait un équipage fidèle et dévoué sur lequel il pouvait se reposer avec confiance.

Lorsque le navire eut été amarré et ses voiles carguées, trois hommes en débarquèrent. L'un de ces trois hommes était un prisonnier, et rien de plus aisé à le reconnaître pour tel à voir les chaînes qu'il portait aux poignets et l'énorme boulet de fer qu'il tirait du pied gauche.

Ce prisonnier était Flandrin Pinchot, l'ancien maître-géolier aux salles basses du Château Saint-Louis. Démis de sa charge par Frontenac, Flandrin Pinchot était passé aux gages du gouverneur de Ville-Marie, lequel, peu après, l'avait fait jeter dans un cachot pour insubordination.

Oui, c'était Flandrin Pinchot qui revenait de Ville-Marie. Il était méconnaissable. Sa haute taille était courbée. Sa barbe noire et rude, de pas moins de quinze jours, couvrait son visage long, maigre et livide. Ses yeux, cerclés de bistre et encavés dans leurs orbites, étaient hagards. Ses longs cheveux noirs, sales, poussiéreux, tombaient en désordre sur ses épaules. Il était nu-tête. Et son uniforme était tout sale et poussiéreux aussi. Et il tremblait, il grelottait, il tibubait en marchant, et chaque fois que son pied gauche tirait avec effort l'énorme boulet de fer, Flandrin chancelait comme s'il allait tomber. C'était un revenant de la tombe qui apparaissait. Si on lui eût ôté ses vêtements, on se fût trouvé en présence d'un squelette vivant; Flandrin n'avait plus ni chair ni sang. Pour tout dire, ce n'était plus qu'une misérable loque humaine.

Deux grands escogriffes marchaient à ses côtés. Vêtus comme des seigneurs, armés de la rapière, ces deux hommes s'interpellaient pompeusement et avec la plus désinvolte affectation, l'un "Mon cher duc", l'autre "Mon cher Marquis". Ces deux personnages étaient les agents favoris du Comte de Frontenac, c'étaient ses émissaires et intermédiaires auprès des Sauvages et trappeurs; c'étaient, enfin, des hommes à tout faire. Et selon les dires, ces deux individus étaient deux frères jumeaux ayant pour nom Polyte et Zéphir Savoyard. On ne pouvait, certes, douter de leur "gémellement" à voir leur ressemblance parfaite.

L'arrivée du brigantin avait soulevé la curiosité chez les habitants de la basse-ville; mais ce fut bien autre chose quand on reconnut le "Capitaine" Flandrin dans cette épave humaine qu'entraînaient les deux bravi, ses gardes du corps. Et ceux-ci, selon leur coutume, s'abandonnaient à toutes espèces de gouailleries et de facéties à l'adresse de leur prisonnier. Avant de débarquer du navire, Polyte avait fait remarquer à son frère:

— Savez-vous, cher duc, qu'il aurait mieux valu arriver de nuit?

— Et pourquoi, mon cher marquis?

— Pour la raison qu'on pourrait bien tenter de nous enlever notre prise; car la peau du Capitaine Flandrin, rendue ici, doit valoir pour le moins mille bonnes livres.

— C'est exact, si nous calculons toutes les peines et misères que nous a données cet animal de capitaine pour le tirer de son tombeau et le ramener dans les bras de sa chère petite femme. Eh bien! mon cher marquis, je me dis que ça vaudra tout à l'heure au moins deux bonnes mille livres bien sonnantes, ou je donne ma tête au bourreau et la tienne avec!

— Hein! nos deux têtes au bourreau, cher duc? Vous n'êtes pas fou! Pouah! Ne vaudrait-il pas mieux moyennant... mettons trois

mille bonnes livres bien carillonnantes, donner à notre bourreau la tête du Capitaine?

—Tout juste, marquis. Néanmoins, si je tenais les trois milles livres que vous dites, savez-vous ce que je ferais séance tenante?

—Voyons...

—Je donnerais notre capitaine aux poissons de ce fleuve, ce qui serait vite fait.

—Bravo!

Flandrin entendait bien les lazzi de ses deux gardes du corps, mais il ne daignait pas riposter et demeurait muet. Toutefois, en ses prunelles creuses et enflammées on pouvait percevoir quelque chose de terrible à l'adresse de ses deux gardiens. Aussi, pensait-il à prendre sa revanche un jour ou l'autre. Et il se disait:

—Oh! les sacripants... si j'avais les mains libres et dans l'une de ces mains une rapière, sang-de-boeuf! ce ne serait pas aux poissons que j'enverrais ces deux brocardes, mais au fond de l'enfer où séjourne l'auteur de leurs jours!

Cependant, deux hommes d'équipage avaient jeté une étroite passerelle entre le navire et le quai, et si étroite était cette passerelle que deux hommes ne pouvaient s'y engager de front. Il fallait aller à la file. Et l'étroite passerelle couvrait un espace de pas moins de quatre pieds entre le navire et le quai.

Or, Flandrin Pinchot se doutait bien de ce qui l'attendait à Québec: oui, le Comte de Frontenac l'avait fait tirer de son cachot à Ville-Marie pour le faire pendre au gibet de la rue Sault-au-Matelot! C'était écrit... c'était fatal! Mais Pinchot, sans redouter la mort, préférait un autre genre de mort que celui "par la hart au col". Aussi, depuis qu'il était sorti de son tombeau, depuis qu'il avait revu la terre, l'espace, le ciel clair, avait-il nourri une vague espoir de reconquérir cette terre, cet espace et ce ciel... c'est-à-dire la liberté! Tout le long du voyage entre Ville-Marie et Québec, Flandrin avait tourmenté et bouleversé son cerveau pour y trouver un moyen de se débarrasser de ses deux gardiens et ensuite de briser ses chaînes.

Hélas! il n'avait rien trouvé!

Sans doute, il aurait pu piquer une tête à l'eau, car il était fort bon nageur; oui, mais le boulet qu'il avait aux pieds l'aurait tiré jusqu'au fond du Saint-Laurent.

Non, il lui avait été impossible de trouver une issue pour s'échapper de la terrible impasse!

Et voici que Québec s'était dressée, majestueuse et terrible, sur son rocher! Là-haut, Flandrin avait aperçu la demeure imposante du maître courroucé qui l'attendait pour lui demander compte de sa trahison! Et, plus bas, au bout de cette rue Sault-au-Matelot, il avait cru voir se dresser, menaçante et affreuse, la potence à laquelle on l'accrocherait par le cou! Oh! il la connaissait cette potence rouge-sang! Combien de fois il avait passé dans son ombrage! Combien de fois, non sans un frissonnement, il l'avait regardée! Combien de fois il avait même aidé l'exécuteur des Hautes Œuvres, Mathurin le Bourreau! Oui, Flandrin croyait la revoir cette potence, et d'autant plus qu'il la savait dressée, là pas loin, et toujours prête à recevoir une victime! O ironie du sort! après Ma-

turin le Bourreau, ce serait Flandrin Pinchot qu'on verrait se balancer dans le vent au bout d'une corde! Et quand?... Demain peut-être, si pas aujourd'hui! Oh! ce ne serait pas long, ce ne pouvait être long, car il se savait d'ores et déjà jugé et condamné! Au reste, il connaissait trop bien le Comte de Frontenac qu'il avait mortellement offensé, et le Comte l'ordinaire faisait vite et bien, du moins en ces sortes d'affaires! Donc, valait aussi bien pour Flandrin se considérer de suite comme trépassé!

Et dire, pourtant, que le ciel et la terre l'invitaient aux béatitudes de la liberté!

Oh! si seulement il avait eu une main de libre... rien qu'une main!... N'importe!

Voici donc la passerelle.

—Allons, marquis, allez devant, notre prisonnier ensuite, et moi je fermai la marche!

Polyte Savoyard s'engagea sur la passerelle, puis Flandrin Pinchot, puis Zéphir...

Tout à coup Flandrin lève ses mains enchaînées et les rabat avec la rapidité de l'éclair sur une épaule de Polyte, à qui il donne ensuite une poussée de côté.

Un cri retentissant... une chute terrible... et Polyte Savoyard, ou plutôt le "cher marquis" plonge les bras en avant dans les eaux du fleuve.

Et Zéphir n'a pas eu le temps de pousser un Ho! de surprise, que Flandrin se retourne comme un tigre furieux avec une agilité et une promptitude extraordinaires, et fait culbuter son deuxième garde du corps en bas de la passerelle. Puis Flandrin bondit, saute sur le quai malgré le lourd boulet qui tient à son pied gauche, et, là, se baissant, soulève la passerelle et la jette à l'eau.

L'équipage est pétrifié sur son navire, et sous ses yeux ahuris, dans l'eau verdâtre et clapotante, les deux bravi se débattent en hurlant et en jurant.

Flandrin, lui, court déjà, pas vite, si l'on veut, mais il court quand même... il court vers sa maison. Car, là, il trouvera Louison, son fils adoptif... car, là, il trouvera la mère Babeux... et, là, on lui enlèvera ses fers, ses chaînes et son boulet.

Les habitants de la basse-ville devant cette scène étrange et inattendue demeurent non moins pétrifiés que l'équipage sur le navire. Les badauds s'écartent vivement et avec effroi sur le passage du prisonnier dont la face amaigrie, osseuse et barbe de noir, est sinistre. Vingt fois il serait possible d'arrêter le fugitif, mais personne n'ose... parce que personne ne sait! On doute, d'ailleurs, que cet homme — si bien qu'on le connaisse — soit vivant; on s' imagine voir aller un squelette sorti, par on ne sait trop quelle aventure ou prodige, de son cercueil et de sa fosse, et mu maintenant par une magie diabolique? Ah! non, personne n'osera toucher à ce spectre, Dieu les en garde!

Et Flandrin court encore sans voir, sans reconnaître ceux qu'il croise. Il court et, enfin, à bout de souffle il atteint sa maison et s'écrase lourdement sur la pierre du perron. Ses fers, ses chaînes, son boulet ont rendu un bruit lugubre et retentissant de ferraille.

De l'intérieur de la maison un cri de femme épouvantée s'élève. La porte s'ouvre brusque-

ment, et dans son cadre paraît la Chouette et derrière elle Louison. Tous deux, horrifiés, regardent ce spectre enchaîné, écrasé sous leur yeux, qui halette, gémit, agonise presque! Sur le coup ils n'ont pas l'air de le reconnaître. Mais bientôt la Chouette, dans une clameur éperdue, demande:

—Ah! Flandrin... Flandrin... est-ce toi?

Flandrin, dont la gorge siffle, tourne vers elle un oeil vitreux... puis un oeil qui s'arondit à l'extrême... un oeil qui grossit, sort de son orbite, vient à l'effleurement de son front! Ah! c'est incroyable... il aperçoit là sa femme... sa Chouette qui lui tend les bras... sa Chouette revenue à son foyer, à son mari... Quel rêve! Ou quel cauchemar!

—Chouette... murmure-t-il seulement en fermant les yeux.

Déjà le peuple accourt de toutes parts attiré par la curiosité. Mais déjà la Chouette commande:

—Vite, Louison... aide-moi!

Tous deux, réunissant leurs forces, tirent Flandrin dans la maison. Ce n'est pas l'homme qui pèse, non! ce sont ses fers qui l'alourdissent, car lui ne pèse plus que la moelle de ses os!

La porte est refermée et verrouillée solidement. La jeune femme et Louison réussissent à traîner Flandrin jusqu'à un siège. Et, là, Flandrin, retrouve peu à peu haleine. S'il ne parle pas encore, du moins il sourit de bonheur en contemplant sa Chouette.

—Ah! mon pauvre Flandrin, d'où arrives-tu? s'écrie la jeune femme tout en larmes.

Louison, un peu à l'écart, considère son père adoptif d'un oeil sombre. Il pense et médite.

Flandrin, enfin, retrouve la voix.

—Ah! Chouette... si moi je te demandais d'où tu viens? Mais non... tu es ici, je te vois... c'est tout ce que je veux savoir. Mais si tu m'aimes encore, ma femme, sauve-moi!

—De ces chaînes... de ces fers?

—De l'échafaud que me réserve Monsieur le Comte de Frontenac!

—Le Comte de Frontenac?... Non! non! Flandrin, le Comte ne te fera pas pendre!

—Hein! que dis-tu, Chouette... bonne Chouette?

Et Flandrin, comme remué ou agité par un ressort invisible, se lève, se redresse, et, tibubant, hoquette:

—Dis encore... répète, ma femme... ma bonne femme!

—Son Excellence, ne te fera pas pendre, Flandrin, mon bon Flandrin... elle me l'a promis!

—Promis...

—Oui, Monsieur le Comte me l'a presque juré!

—Chouette! Chouette! crie Flandrin avec une joie subite.

—Oui, Flandrin, Monsieur le Comte ne te fera pas pendre, pourvu que tu veuilles racheter la faute que tu as commise à son égard! Pourvu que tu rétractes ce que tu as signé! Pourvu que tu signes un autre papier en jurant que, ce que tu as signé contre Monsieur le Comte, tu l'as signé l'épé sur la gorge! Oui, Flandrin, pourvu que tu dises que c'est faux tout ce que tu as signé, et alors Monsieur le Comte t'épargnera.

Mieux que ça encore, mon bon Flandrin... le Comte m'a dit, il m'a assuré qu'il te donnerait un poste... un beau poste dans son Château! Comprends-tu, Flandrin!

—Ah! dis-tu vrai, bonne et belle Chouette?

—Je te jure, Flandrin. Je suis allée voir le Comte, et le Comte m'a promis!

—Ah! merci, Chouette! Merci, le Ciel, que tu sois revenue à ton logis! Merci, le Ciel, que tu m'aies conservé notre Louison! Tiens! Chouette, embrasse-moi! Embrasse-moi, Louison!... Ah! que je suis content!

Puis, le regard de Flandrin chercha le berceau... Vide!... Les lits... vides!... Et pour la première fois Flandrin remarqua le deuil de sa femme, ses vêtements tout noirs...

Il la regarda longuement en tremblant...

Elle avait compris. Baissant la tête, elle pleura.

Et Flandrin dit dans un souffle:

—Le petit?...

Alors la Chouette, en sanglotant, lui apprit la triste vérité.

Flandrin retomba sur son siège et se mit à pleurer.

Mais déjà la Chouette s'agenouillait devant lui, et souriante, malgré ses larmes, lui cria:

—Flandrin... Flandrin... sois courageux... il nous reste un enfant!

Flandrin leva son regard mouillé sur Louison, il sourit, tendit ses mains enchaînées et dit seulement:

—Viens!...

Louison, ému, pleurant aussi, vint s'agenouiller près de sa mère adoptive, et il murmura:

—Oui, je vous reste, papa!

Alors Flandrin sécha ses pleurs et dit:

—Chouette, si le malheur nous a durement frappés dans le passé, regardons l'avenir... il est à nous, il est à Louison!

Il se pencha et posa ses lèvres craquelées par la faim, la soif et la fièvre sur le front pur de sa femme et sur le front pâle de Louison.

—Merci, mon brave Louison... murmura-t-elle! Et puisque tu me restes, tiens! mon Louison, brise ces chaînes... casse ces fers... Vois, là, ce marteau!... Louison parut s'apprêter à courir au marteau.

Mais la Chouette, se relevant, intervint:

—Non! Non! Louison, pas ce marteau, il lui briserait les os avant d'entamer les fers, non! non! pas ce marteau! Tiens! vois ces chaînes... vois les fers... tout cela ferme à clef! Va chercher un serrurier!

Louison allait obéir à l'ordre de sa mère adoptive, lorsqu'un grand tintamarre s'éleva sur la rue à une faible distance de la maison. Cris, jurons, clameurs déferlaient en rafales...

Et le chahut grossit, se rapproche et bientôt un terrible vacarme secoue l'atmosphère, la maison et ceux qui l'habitent. Puis un caillou énorme, un rocher heurte violemment la porte... Gonds, barres, verrous, tout saute avec fracas. Et deux hommes, trempés d'eau, jurant, saillant, la rapière au poing, font irruption dans le logis de Flandrin Pinchot. Comme deux bêtes enragées ils se jettent sur Flandrin.

Louison, déjà, a couru au coffre de chêne, il en a tiré le pistolet qu'on lui a vu déjà à la

main, et, ajustant l'un des bravi, il fait feu. Polyte est atteint à l'épaule gauche. Il pousse un rugissement de colère et de douleur. Puis, il fait un bond comme pour se jeter avec sa rapière nue sur Louison. Mais Flandrin a tout prévu : il se dresse devant lui, l'arrête !

— Canaille ! hurle Flandrin... tu n'iras pas plus loin !

Polyte, plus furieux encore, pointe sa lame contre la poitrine de Flandrin. Mais la Chouette est là... Elle saisit un escabeau et lui lance à la tête. Polyte, chancelant, échappe son arme, prend sa tête à deux mains ! Zéphir veut venir à la rescousse...

La Chouette s'est placée devant son mari, elle le protège de son corps, et elle crie :

— Arrière, bandits ! Seul, Monsieur le Comte de Frontenac a droit sur Flandrin Pinchot !...

Le nom du Frontenac a produit son effet. Les deux agents ont retrouvé une partie de leur sang-froid, et Zéphir parle, car Polyte ne peut que grimacer de douleur avec la balle qui lui a écorché l'épaule :

— Flandrin, dit Zéphir, est notre prisonnier, et il nous appartient jusqu'à ce que nous l'ayons remis entre les mains de Monsieur de Frontenac. Donc, ordre de Son Excellence ! Sinon, je cours au Château, et Monsieur le Comte me renvoie avec vingt gardes et, peut-être, le bourreau avec !

Alors, la Chouette se mit à rire.

Flandrin aussi partit de rire.

Louison lui-même ne dédaigna pas de sourire.

Car la Chouette avait cligné de l'oeil à son mari. Et elle dit aux deux bravi :

— C'est bon, mes coquins, conduisez mon mari à Monsieur de Frontenac ! Allez, emmenez-le ! Va, Flandrin... va, puisque tu reviendras !

Flandrin, qui voulait en finir au plus tôt, dit à son tour à ses deux gardes du corps :

— Vite ! conduisez-moi à Monsieur le Comte !

On partit sans plus.

Le peuple, rassemblé devant la maison de Pinchot, avait fait silence, et il considérait les personnages de cette scène avec ébahissement. Lorsque le prisonnier et ses gardes eurent disparu à l'angle de la rue voisine, plusieurs citadins voulurent interroger la Chouette et savoir de quoi il s'agissait au juste.

— Vous saurez tout cela demain, mes amis, répondit la jeune femme. Oui, demain, vous connaîtrez toute l'histoire. Qu'il vous suffisse de savoir pour l'instant que les deux brutes qui accompagnent Flandrin n'en ont plus pour bien longtemps à filer, je ne vous dis que ça !

Et pendant que Louison essayait de rafistoler le mieux possible la porte avariée, les gens de la basse-ville se dispersèrent en tenant les propos les plus invraisemblables sur cet événement.

Cependant, Flandrin et ses gardiens avaient atteint la haute-ville. Là encore la curiosité était à son comble. Des bandes d'enfants suivaient les trois hommes. Polyte, qui ne pouvait digérer le coup de pistolet de Louison et la balle qui lui avait écorché l'épaule gauche, attirait surtout l'attention par ses jurons retentissants, ses gesticulations furieuses et les serments qu'il faisait de tirer une effroyable vengeance...

Enfin, on arriva au Château. Là aussi, brouhaha, stupeur infinie parmi la valetaille.

Frontenac était dans son cabinet. Prévenu aussitôt, il descendit.

Alors, à la vue de Flandrin, penaud, honteux, muet et tremblant avec ses chaînes et ses fers, et en apercevant ses deux agents trempés d'eau. Frontenac ne put s'empêcher de sourire.

Mais de suite il reprit son masque sévère et digne et commanda aux deux bravi :

— Faites tomber ces chaînes et ces fers !

Quoique fort surpris, les deux hommes s'exécutèrent.

Flandrin avait frémi de joie indicible.

— Capitaine Flandrin, reprit le Comte une fois que Pinchot eut été libre, rends-toi aux cuisines, restaure-toi et viens ensuite en mon cabinet de travail. Et quant à vous, poursuivit-il en s'adressant aux deux agents, suivez-moi !

Et il reprit le chemin de son cabinet, tandis que Flandrin, jubilant en lui-même, se dirigeait vers les cuisines.

XI

Si nous montons au cabinet de travail du Comte de Frontenac quelques minutes après, nous y trouvons les deux agents debout et tout pitoyables, et le Comte qui va de long en large par la pièce avec un air qui ne signifie rien de beau ni de bon.

Après un long moment, le Comte s'arrête net, lance aux deux pauvres diables un regard farouche et demande d'une voix qui rugit :

— Eh quoi ! vous avez laissé faire ça ?

— Excellence... voulut bredouiller Zéphir.

— Mais comment, interrompit le Comte avec colère, comment se fait-il que vous ne sachiez encore que je suis le seul maître en ce pays... que je suis... le roi !

— Sire... balbutie en grimaçant Polyte que son épaule fait atrocement souffrir.

— Et l'on pense, poursuit le comte avec violence, que le sieur Perrot, ce roturier, ce manant, va m'en imposer davantage ? C'est à voir ! Il a assez fait des siennes ! Oh ! qui aurait pensé que ce fat personnage eût osé ! Quoi ! je lui envoie porter mes ordres par mon lieutenant des gardes, et lui, maroufle qu'il est, jette mon lieutenant des gardes en prison comme un vil malfaiteur ! Et ce gredin de Perrot s' imagine peut-être que je souffrirai une telle injure ! Ah ! non ! non !... Vous m'entendez, vous autres, je n'accepte pas cet affront ! Eh bien ! partez... retournez à Ville-Marie et ramenez-moi non seulement mon lieutenant des gardes, mais aussi le sieur Perrot... duissiez-vous l'amener par la force ! Allez ! et que mes ordres, cette fois, soient exécutés à la lettre !

Et le Comte fit un geste effrayant.

Courbés jusqu'à terre, les deux agents se retirèrent à reculons.

Voici la nouvelle que les deux agents avaient apportée à Frontenac, nouvelle qui avait porté sa colère au plus haut degré.

Comme on le sait, le Comte avait dépêché Bizard, son lieutenant des gardes, et quelques hommes pour tirer Flandrin Pinchot de sa prison où il avait été jeté par ordre de Perrot, gouver-

neur de Ville-Marie. Bizard était parti avec confiance, sûr qu'il était de par l'autorité du gouverneur-général de remplir sa mission à la lettre. Mais à Ville-Marie Perrot avait été prévenue de l'arrivée de Bizard et des ordres qu'il portait de la part de Frontenac. Il s'indigna de ce que Frontenac osait s'ingérer dans les affaires de son gouvernement, et il résolut de faire entendre nettement qu'il était maître chez lui. Aussi, lorsque Bizard se présenta avec ses gardes et les deux agents de Frontenac, lesquels surveillaient à Ville-Marie les ennemis du Comte, Perrot refusa-t-il carrément de remettre au lieutenant des gardes le prisonnier Flandrin Pinchot qu'il réclamait au nom de Frontenac. Bizard voulut insister, mais il eut le tort de le faire d'une façon trop cavalière. Indigné outre mesure, Perrot le fit saisir par ses gardes et jeter dans le cachot voisin de celui de Flandrin, puis il chassa de sa maison les gardes de Frontenac et ses deux agents. Or, selon les décrets et ordonnances du roi, aucun gouverneur particulier n'avait le droit de mettre quiconque en prison sans un permis du gouverneur-général ou de l'intendant-royal, à moins qu'il ne s'agit de mécréants ou de malandrins. Perrot avait donc outrepassé ses pouvoirs, et, pour le pire, il avait fait au gouverneur-général le plus sanglant des affronts en emprisonnant un de ses serviteurs.

Mais Perrot s'était peu après ravisé, et, croyant amoindrir la faute qu'il avait commise, il avait livré Flandrin Pinchot aux deux agents de Frontenac. Mais Perrot n'avait rien amoindri, rien atténué par ce procédé, car Frontenac était d'une rage impossible à décrire.

Et pourtant, il n'en voulait pas tant à Perrot qu'à ceux qui soutenaient ce dernier à Québec et à Ville-Marie : à Québec, l'évêque et l'intendant ; à Ville-Marie, les Messieurs de Saint-Sulpice et plus particulièrement l'abbé de Fénelon. L'animosité de Frontenac, ou plus justement sa haine contre le parti qui lui résistait grandissait davantage du fait que nous venons de relater. Aussi, de ce jour-là plus que jamais, le Comte jura-t-il guerre à mort à l'évêque et ses partisans.

Lorsque ce premier accès de colère se fut un peu dissipé, Frontenac fit mander Pinchot en son cabinet.

Flandrin, qui avait atrocement souffert de la faim et de la soif depuis une quinzaine de jours, venait de terminer aux cuisines un repas d'ogre qu'il avait copieusement arrosé de vin. Aussi, se sentait-il remis de ses souffrances corporelles et capable de passer sur le ventre de cent canailles semblables aux deux gredins qui l'avaient ramené de Ville-Marie, et qui l'avaient nargué de la plus belle façon.

Naturellement, Flandrin digérait mieux son dîner et il ne pourrait jamais digérer les ralleries de Polyte et Zéphir Savoyard à son adresse. Il espérait donc se voir bientôt mis en possession d'une bonne rapière et se retrouver libre et face à face avec ses insulteurs.

Mais voici que le Comte de Frontenac l'appela en son cabinet de travail. Il suivit docilement le valet venu pour le conduire.

En le voyant paraître, le Comte lui dit brusquement :

—Capitaine Flandrin, j'ai besoin de t'entretenir séance tenante. Assieds-toi là !

En entendant le Comte l'appeler "capitaine", Flandrin rougit de plaisir et d'orgueil. Mais remarquant de suite la propreté et le luxe de la pièce et le vilain contraste qu'offraient ses vêtements éclaboussés, il voulut protester :

—Sang-de-boeuf, Excellence, ne me permettez-vous point auparavant de renouveler mes nippes et nipettes ? Voyez, je suis salaud comme porc sur fumier ! Sang-de-boeuf ! il faut des convenances...

Frontenac sourit.

—Laisse, Flandrin. Tout à l'heure tu porteras velours et rapière, à moins que... Mais j'ai besoin de toi à l'instant. Ecoute, capitaine : sais-tu que la canaille complète contre ma vie ?

—Ho ! Ho !... on veut donc toujours vous occire ?

—On ne se lasse point. Que veux-tu, c'est le lot des forts et des puissants. Oui, ma puissance en ce pays et mon prestige à la Cour ont porté ombre autour de moi. Je dirige avec une volonté de fer et une main d'acier, et j'entends demeurer le maître que je suis. Qu'en penses-tu, Flandrin ?

—Excellence, je vous approuve en tout et partout.

—Bien. Mais ça, pourquoi m'appelles-tu Excellence ? N'ai-je pas droit à un titre plus haut et plus grand ? Dis.

—Excellence, comment voulez-vous que je vous appelle ? fit Pinchot troublé.

—Ha ! ha ! se mit à rire le Comte... tu demandes comment ? Au fait, tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir ! Et d'ailleurs comment aurais-tu pu savoir ? Tiens ! Flandrin, approche ! Vois ce que m'écrit le roi de France ! Ecoute bien, et tu comprendras, mon Flandrin !

Prenant la lettre du roi posée sur sa table, le Comte se mit à lire ce passage que nous connaissons. Mais il appuya surtout sur ces lignes :

"...Vous êtes mon représentant ; vous êtes là-bas ce que je suis, moi, en mon royaume de France. Vous pouvez, dans ce royaume de la Nouvelle-France, dompter d'une main ferme et "douce à la fois ce qui cherche à se dresser contre les pouvoir que je vous ai donnés..."

Le Comte se tut pour regarder Pinchot et lui demander avec orgueil et triomphe :

—Eh bien ! comprends-tu, Flandrin ?... Comprends-tu que le roi de France me confère en ce royaume de la Nouvelle-France son pouvoir, sa puissance et, peut-être, son sceptre ?

Et brûlé d'orgueil, Frontenac guettait d'un oeil anxieux, aurait-on pensé, les mots qui allaient tomber des lèvres de Pinchot comme un augure. Or, Pinchot avait compris... il avait peut-être mieux compris les regards du Comte que les mots écrits par le roi de France. Aussi, se courba-t-il respectueusement et répondit :

—Sire, le roi de France ne saurait mettre le sceptre de ce royaume de la Nouvelle-France en meilleures mains que les vôtres. Sire... Majesté... je suis votre serviteur...

Et Flandrin se prosternait de plus en plus,

ravi, émerveillé, se figurant qu'il venait de conquérir la faveur d'un roi puissant. Et déjà l'illusion le transportait au-delà des bornes du bon sens. Il se voyait un personnage considérable, le second du royaume après le roi. Il avait palais, équipage, gardes, valets... Il passait et l'on s'inclinait devant lui... Bref, un avenir féérique se dessinait avec une ampleur extraordinaire à ses yeux perdus dans des espaces infinis, et dans un éblouissement qui lui faisait perdre le sens de la vie réelle et terrestre.

Mais le Comte venait de se lever brusquement au souvenir de l'outrage de Perrot.

—Capitaine Flandrin... proféra-t-il tout à coup et sur un ton si dur qu'il parut féroce à l'ouïe de Flandrin encore mal revenu de son beau rêve... de son rêve magnifique dont le Comte le tirait brutalement.

—Sire... balbutia-t-il.

—Capitaine Flandrin, il nous faut maintenant régler nos comptes...

Flandrin trembla... Le Comte venait de s'arrêter devant lui, bras croisés, hautain, terrible.

—Capitaine Flandrin, tu m'as trahi! Tu m'as dénoncé au roi de France! Tu m'as accusé de malversations! Tu m'as calomnié! Tu m'as... Flandrin, j'ai juré de me venger!

—Sire... je m'accuse, je m'accuse... Mais ce n'était pas ma faute!

—Ha! ha! se mit à rire le Comte avec une mordante ironie, ce n'était pas ta faute! C'était peut-être la mienne?...

—Sire... je m'accuse et vous demande pardon!

—Oui, je veux te pardonner, parce que je l'ai promis à ta femme, et parce que un maître comme moi ne se venge pas...

—Sire... Majesté... interrompit Flandrin qui reprenait espoir et vie, un roi ne saurait se venger d'un pauvre homme comme votre serviteur...

—Tu as raison. Ta femme, au reste, me l'a dit avant toi. C'est pourquoi je ne me vengerai pas, c'est pourquoi je ne te ferai pas pendre comme j'avais juré de le faire. Mais il y a une condition...

—Sire... j'accepte la condition tout de suite.

—Eh bien! tu te dédiras... tu signeras une autre déclaration...

—Je signerai, Sire.

—Par devant notaire-royal...

—Oui, Sire.

—Que tu mentais, Sire...

—Mais l'épée sur la gorge.

—Ah! oui, Sire, l'épée sur la gorge, répéta Flandrin courbé en deux. Mais se redressant aussitôt, au souvenir de la trahison du gouverneur Perrot, il s'écria avec un geste farouche:

—Oh! sang-de-boeuf! il y a un homme à Ville-Marie... un homme que je voudrais bien étripier!

—Perrot?

—Vous le nommez, Sire.

—Sois tranquille, Flandrin, tu pourras tout à ton aise étripier le serpent, car bientôt je l'aurai mis en cage. Mais c'est assez, Capitaine. Je veux revenir à ce que je t'ai dit de ceux-là qui complotent contre ma vie. Désormais tu seras attaché à ma personne, tu seras mon gardien, tu

veilleras à ma porte et tu auras soin de ne pas laisser pénétrer chez moi ceux de mes ennemis qui paraîtront avec des armes. Tu les connais ces ennemis?...

—Je les connais, Sire.

—Bien. De ce moment tu fais partie de ma maison. Demain, je fixerai tes appointements dont tu n'auras pas à rougir. Après moi, en cette maison, ce sera toi, Flandrin Pinchot... comprends-tu? Je te donne toute ma confiance.

—Sire, vous serez content de moi, je vous le jure! dit Pinchot tout jubilant et qui sentait un nouvel orgueil s'emparer de lui, le brûler presque.

Alors, le Comte lui fit signe de le suivre, disant:

—Je vais donner des ordres pour que tu sois renippé convenablement, et parmi mes rapières de la salle des gardes tu choisiras la plus belle, la plus longue, la plus lourde, la plus solide. Viens, Flandrin...

Une heure après, Flandrin sortait de la salle des gardes, rasé et renippé. Oh! mais... renippé! Pinchot était méconnaissable vêtu quasi comme un seigneur qu'il était. Justaucorps de velours noir avec dentelle, cravate de soie rouge sur gilet de soie bleue, culotte de soie verte, bas de soie blanche, souliers à cuir vernis et à boucles d'argent... A son côté gauche, une belle et longue rapière... Sur ses longs cheveux noirs rafraîchis un large feutre vert à plume blanche...

Fier, l'oeil défilant, la taille haute, la démarche sûre, Flandrin voulut avant toute chose courir à son logis pour annoncer la bonne nouvelle à sa femme et montrer ses beaux habits et sa belle rapière. Il franchit le vestibule où huissiers, gardes, portiers, laquais s'inclinaient, et il marcha vers la porte de sortie. Mais avant qu'il pût atteindre cette porte, un portier se précipita, le devança, ferma la porte et le verrouilla. Puis deux gardes vinrent s'y adosser.

Flandrin s'arrêta net, étonné et ahuri. Puis, voyant que le portier et les deux gardes ne bougeaient pas, il demanda:

—Eh bien! cette porte, sang-de-boeuf! est-ce vrai qu'on me la ferme au nez?

—Capitaine, répondit alors le portier qui avait fermé la porte, nous avons ordre de Son Excellence de ne point vous laisser sortir pour quelque raison que ce soit!

Flandrin sursauta et ne voulut point croire le portier.

—Ah! ça, est-ce qu'on veut se moquer de moi?

—Ce sont nos ordres, Capitaine..

—Place, vipère, et ouvre-moi cette porte!

Et Flandrin tira sa rapière que, d'ailleurs, il avait hâte d'essayer.

Personne ne bougea, et le portier reprit:

—Vous nous tuerez ici, Capitaine, si vous voulez; mais, suivant les ordres de Son Excellence, nous ne vous laisserons pas sortir.

Alors une idée... une idée qui faillit le renverser comme s'il eût été frappé de la foudre... traversa son esprit...

Flandrin était prisonnier du Comte de Frontenac!

Il éclata d'un rire atroce. Puis, tournant sur ses talons, il courut à l'escalier, le monta quatre à quatre et arriva comme un boulet dans la porte du Comte qu'il enfonça d'un coup d'épaulé.

Le Comte, en train de travailler avec ses deux secrétaires, bondit de surprise. Les secrétaires mirent l'épée à la main.

—Hola! capitaine Flandrin, cria le Comte avec indignation, est-ce de la sorte qu'on pénètre chez moi?

Flandrin demeura béant. Il retrouvait soudainement son sang-froid. Puis, décontenancé, confus, il voulut bredouiller une excuse quelconque.

—Voyons! fit le Comte impatienté, que me veux-tu?

—Excellence, balbutia Flandrin, j'ai voulu aller porter la bonne nouvelle à ma femme, à ma bonne Chouette... mais vos serviteurs m'ont refusé la porte.

Le Comte sourit.

—Ils n'ont fait qu'obéir à mes ordres, Flandrin.

—Mais alors... je suis prisonnier?

—Non pas dans le sens qu'on l'entend d'ordinaire; j'ai défendu qu'on te laisse sortir, parce que je te veux près de moi jour et nuit. Mais rassure-toi, ta bonne Chouette viendra tous les jours te voir et t'embrasser. Allons! commence ton service... garde ma porte! garde-là, surtout, maintenant que tu l'as brisée...

Flandrin crut comprendre. Il sourit, s'inclina et sortit. Du mieux qu'il put il referma la porte endommagée, puis, droit, grave, immobile, il monta la garde à la porte du... ROI!

XII

En dépit des multiples affaires d'Etat qui accaparaient l'esprit du gouverneur, celui-ci ne cessait de penser, et non sans inquiétude, à celle qui lui avait été un agent dévoué, non seulement pour les fins de son négoce secret, mais encore pour la vigilance et le zèle qu'elle avait montrés pour tenir le Comte au courant des faits et gestes de ses ennemis.

Mlle de la Pécherolle, qu'on appelait Lucie tout court, avait disparu.

L'inquiétude de Frontenac s'aggravait du fait que le pseudo duc de Bonneterre était à coup sûr l'auteur de ce rapt. Et ce duc de Bonneterre... qui donc pouvait se cacher sous ce faux nom? Et si ce duc était un ennemi du Comte, et si cette Lucie était une espionne aux gages du faux duc pour épier le gouverneur et le vendre?... Qui pouvait dire? Il y avait là sujet à méditation, et il importait que le Comte se tint non seulement sur la réserve, mais aussi et surtout sur ses gardes contre les entreprises de ses ennemis dont les moyen lui paraissaient peu scrupuleux.

Un autre personnage aussi s'était préoccupé, non moins que le Comte, de l'événement survenu au Château. Et ce personnage, sans être au niveau d'un Frontenac et loin de là, n'était pas

moins important dans sa sphère: nous voulons parler du mendiant Brimbalon.

Or, Brimbalon, toujours à l'affut d'une pièce de monnaie ou d'une nouvelle inédite qu'il pourrait colporter aux intéressés moyennant finances, était par flair et hasard tombé sur les traces de Lucie. Voici comment.

Chaque fois que le gouverneur donnait une fête, le mendiant, mieux grîmé que jamais, plus courbé, plus boitant et gémissant, bâton en main et besace au dos, allait se poster aux abords de la porte cochère du Château Saint-Louis. Là, aux gens de la fête qui entraient il tendait plaintivement l'écuelle. Il la présentait encore lorsque les invités quittaient le Château après la soirée. C'est à ce moment, au reste, qu'il recueillait la meilleure moisson et la plus abondante. En effet, les invités, grisés de joie ou de vins, se trouvaient plus portés à la générosité, et très souvent les pièces d'or tombaient dans la sébile. Donc, Brimbalon ne pouvait pas manquer cette fête annoncée dans la matinée à coups de tambourins par les rues de la ville.

Mais les entrants, ce soir-là, n'avaient pas ou peu fait attention au mendiant. Aussi, dans l'espoir de se rattraper, Brimbalon avait-il patiemment demeuré près de la porte cochère pour attendre la sortie des invités.

Durant la première heure de la veillée plusieurs groupes de citadins, attirés par la curiosité, s'étaient réunis sur la Place du Château, puis peu à peu la place avait été désertée. Brimbalon, seul, était demeuré à son poste. Et la cour du Château était tout à fait déserte: nul portier, nul garde, nul factionnaire. Il ne restait dans la cour que le bel équipage qui avait amené le pseudo duc de Bonneterre et sa compagne, Mlle de la Pécherolle. Or, cet équipage avait fortement suscité la curiosité du mendiant.

—Oh! oh! s'était-il, est-ce que le roi de France est venu rendre visite à Monsieur le Comte?

A cette époque, les belles voitures et les fins attelages étaient rares. Des beaux équipages on ne connaissait que celui du Comte, celui de l'évêque de Pétrée, celui de l'Intendant et cinq ou six autres que possédaient les grands marchands. Or, cette voiture et ces chevaux stationnés dans la cour du Château étaient inconnus de Brimbalon. Inconnus?...

—Voyons, voyons! se disait le mendiant en frappant son front, je suis pourtant certain de connaître tous les équipages de la ville. Mais voici que celui-là me paraît tout nouveau. Nouveau?... Voyons, voyons! pardi, j'ai pourtant vu ça... Mais où?

Après un moment de réflexion, il sourit, mais non sans marquer une certaine surprise.

—Par sainte Brimbale! m'y voilà... Mais sans doute, j'ai connu cette magnifique voiture à Ville-Marie... Mais oui, mais oui... c'est tout clair à présent: c'est bien là l'équipage de son Excellence de Ville-Marie! Enfin, j'y suis tout à fait. Non, ce n'est pas le roi de France, mais simplement Son Excellence de Ville-Marie, qui rend visite à Son Excellence de Québec!

Comme on le pense bien, le mendiant n'avait pas vu les occupants de la belle voiture, de sorte que, connaissant celle-ci, il pouvait sup-

poser que le sieur Perrot était en visite dans la Capitale. Il va de soi que le mendiant se mit à faire les réflexions les plus bizarres et les plus extravagantes, au courant qu'il était de l'intimité entre les deux gouverneurs.

Il se laissait donc emporté béatement par le cours de ses pensées, lorsque son attention fut soudain attirée par des murmures et des chuchotements et un bruit de pas feutrés dans la demi-obscurité qui régnait dans la cour du Château. Le mendiant, se suite, aiguisa l'œil et l'oreille. Puis, avec le plus bel ébahissement il aperçut, quoique vaguement, quatre hommes inconnus qui déployaient une large couverture sous une fenêtre du premier étage.

—Ah bien! ah bien! fit le mendiant, voici au moins quelque chose d'intéressant!

Quelques minutes se passèrent. Puis, dans la fenêtre faiblement éclairée un homme parut tenant dans ses bras quelque chose qui avait forme humaine. Mieux que cela, une forme humaine qui prenait l'apparence d'une femme.

—Ho! Ho! fit le mendiant en écarquillant les yeux.

Puis l'homme laissa tomber la femme dans la couverture que maintenaient solidement les quatre hommes inconnus. Et la femme fut enroulée dans la couverture, conduite dans la voiture et emportée ensuite au triple galop. Et tout cela se fit avec une telle rapidité que le mendiant n'eut pas le temps de frotter ses yeux troublés d'ahurissement et de stupeur.

Et dans la nuit l'équipage roulait avec fracas.

Brimbalon, par instinct, flair ou autre sentiment dont il aurait été difficile de déterminer la nature, partit comme un trait à la suite de la belle voiture. Qui aurait jamais imaginé que ce petit vieillard, qu'on voyait d'ordinaire clopiner lamentablement, possédât encore dans ses jambes autant de nerf et d'élasticité? C'était inimaginable! Seulement, en dépit de sa course agile, Brimbalon ne put rattraper la voiture; les chevaux, jeunes et fringants, qui la tiraient, allaient plus vite que le mendiant. Mais à celui-ci il restait du moins une satisfaction: il comprit, en effet, par le bruit de la voiture que celle-ci gagnait la basse-ville.

—Allons! se dit Brimbalon, je saurai toujours bien où elle va. Oui, je serai curieux de savoir où diable peut bien aller faire par là Son Excellence de Ville-Marie avec cette jeune femme qu'il vient d'enlever presque à la barbe de Monsieur le Comte. Ce qu'il doit tout de même s'en donner du rire dans le ventre, le sieur Perrot, pour avoir ainsi joué Monsieur le Comte! Pardi! pardi! plus on vit, plus l'existence devient intéressante! Je souhaite bien de vivre encore deux cents ans et plus...

Et le mendiant, tout en faisant ces réflexions, courait toujours. Il se trouvait maintenant dans la basse-ville. Mais il venait de saisir les derniers bruits mourants de la voiture. Non, il ne pourrait jamais la rattraper, d'ailleurs, il était à bout de souffle presque.

Il s'arrêta pour reprendre vent et prêter l'oreille. Le silence régnait partout. Malgré l'obscurité de la basse-ville, le mendiant reconnut

qu'il se trouvait tout près du logis de Flandrïn Pinchot. Et là, encore, il se demanda:

—Mais où diable va la voiture de Son Excellence de Ville-Marie? Par là où elle a disparu, il n'y a plus ni maison ni habitant, hormis, au pied du cap et dans une touffe de buissons, la cambuse de la mère Sirois, la sorcière. Donc, Son Excellence de Ville-Marie est allée avec cette jeune femme — du moins je la suppose jeune — rendre visite à la sorcière. Est-ce que par hasard le sieur Perrot aurait songé à faire administrer un philtre d'amour à une amante trop revêche, ou dont le cœur, au gré de Son Excellence, ne bat point suffisamment à l'unisson du sien? Voyons, grand personnage, petit mystère? Eh bien! je saurai trouver la chef du petit mystère, ou, par sainte Brimbale, je ne m'appelle plus Brimbalon!

Le mendiant en était encore à éponger son front mouillé, quand il perçut de nouveau le bruit de la voiture. Celle-ci revenait, mais plus lentement.

—A moins, se disait encore le mendiant, que le cocher, voulant reprendre le chemin de Ville-Marie, se soit égaré! Mais non... mais non... est-ce que le sieur Perrot serait assez benêt pour confier sa voiture, ses chevaux et son propre sort à un cocher ignare, aveugle ou myope? Non... non... C'est clair encore, Son Excellence a été souhaiter le bonsoir à la mère Sirois!

La voiture approchait au petit trot. Le mendiant s'aplatit contre le mur d'une maison voisine pour ne pas être vu. La voiture passa et s'éloigna.

De suite, le mendiant se mit à poursuivre son chemin vers l'extrémité de la basse-ville. Une fois qu'il eût dépassé les dernières maisons, il s'enzagea dans un chemin raboteux, bordé de broussailles et très noir. Après vingt minutes de marche, un rayon de lumière filtra à travers les broussailles.

—Bon! se dit le mendiant, voilà la cambuse de la sorcière.

Il approcha doucement et sans bruit. Le silence de la nuit n'était troublé que par le clapotis des eaux du Saint-Laurent et le bruissement des feuilles des arbres quand passait un souffle de brise.

A cent pas environ de la cabane que le mendiant ne voyait que confusément, il s'arrêta net. Il voyait dans le rayon de lumière d'une fenêtre, dont le contrevent n'avait pas été fermé, passer et repasser deux ombres humaines, et il pouvait en même temps percevoir un vague bruit de voix. Il sembla que ces ombres humaines étaient deux hommes qui s'entretenaient à voix basse. Il était bien tenté de savoir ce que ces hommes se disaient et surtout ce qu'ils faisaient là; mais approcher davantage, c'eût été dangereux, car le mendiant ne savait pas à qui il avait affaire.

Ce "petit mystère" que Brimbalon avait flairé paraissait prendre de plus grandes portions. L'imagination aidant... il devenait "grand mystère" et, peut-être, "petit personnage"! Ce que voyant, il décida de retourner au Château pour y attendre la sortie des invités du Comte, et de revenir le lendemain dans ces parages pour es-

sayer d'éclaircir ce "mystère" qui lui paraissait plus ténébreux.

De fait, vers le milieu de la matinée du jour suivant, Brimbalon survenait aux abords de la cambuse de la mère Sirois. Mais là, il s'arrêta avec un sursaut de surprise et d'effroi. Tout lui avait paru silencieux et inhabité, lorsque soudain deux hommes armés sortirent brusquement d'un bouquet de buissons, deux hommes, jeunes et de belles stature, mais d'une physionomie inquiétante. Brimbalon ne connaissait pas ces hommes, ou du moins il ne les reconnaissait pas. Et l'un d'eux lui cria sur un ton rogue et menaçant :

—Holà! mendiant du diable! que viens-tu faire ici?

Le mendiant n'eut pas le temps d'articuler une syllabe en réponse, que l'autre individu criait à son tour :

—Décampe avec ta besuce maudite et disparaïs, sinon, gare à la moelle de tes vieux os!

C'était trop catégorique pour insister, et Brimbalon tourna sur lui-même et détala, mais non sans murmurer quelques imprécations contre ce qu'il pensait être deux sentinelles, à moins que ces deux individus ne fussent des malandrins, ce dont, à la vérité, ils avaient bien l'air.

—C'est bon, se disait le mendiant tout en se sauvant vers la ville, je reviendrai et je trouverai le secret. Je suis certain qu'il y a là poudre et feu... nous verrons!

Revenir, oui, c'était aisé... Seulement, si les deux factionnaires se trouvaient là encore?...

Brimbalon se dit qu'il imaginerait probablement un moyen d'avoir raison de ces deux cerbères.

Le mendiant médita pendant plusieurs jours, et chaque soir il allait, en se faufilant à travers la broussaille, jeter un furtif coup d'oeil du côté de la cambuse mystérieuse. Et là, chaque fois, il percevait l'ombre des deux factionnaires.

L'affaire devenait de plus en plus intéressante, mais aussi de plus en plus intrigante. Dans l'imagination de Brimbalon elle prenait des proportions désordonnées et sans limite.

Mais comment aboutir à la clef du mystère?

Enfin, Brimbalon trouva l'idée.

Un matin, il frappa à la porte de la mère Babeux et lui dit :

—Mère Babeux, je désire vous faire gagner vingt écus. Ca vous va-t-il?

La mère Babeux ouvrit des yeux énormes. Vingt écus!... Une fortune!...

—Si ça me va... balbutia-t-elle troublée par l'émotion, ça ne se demande même pas!

—En ce cas, laissez-moi entrer et je vous expliquerai l'affaire.

Il entra pour demeurer dans la maison une demi-heure. Et lorsqu'il sortit, accompagné sur le pas de la porte par la mère Babeux, le mendiant était tout souriant et sautillant.

—C'est bon, mère Babeux, c'est entendu et compris! A ce soir, mère Babeux... à ce soir!

Et Brimbalon regagna son logis.

Quand la nuit fut tombée, le mendiant quitta sa baraque pour se rendre chez la mère Babeux. Il dit à la vieille :

—Il est l'heure convenue, mère Babeux.. Venez!

Ils partirent aussitôt tous deux dans la direction de la cambuse habitée par la sorcière.

Disons ici que la mère Sirois était une vieille femme et veuve depuis de nombreuses années. Elle vivait seule. De quoi? On ne le savait pas, mais on se l'imaginait. Elle ne mendiait pas et ne quittait sa cambuse que pour aller aux provisions. Mais le bruit courait qu'elle disait la bonne aventure aux bourgeois de la haute-ville, et cela suffisait pour qu'on se dit que ces bourgeois ne quittaient pas la mère Sirois sans laisser tomber dans son tablier quelques poignées d'écus. Selon les dires des habitants de la basse-ville, la vieille lisait dans l'avenir, et tout ce qu'elle prédisait arrivait juste à l'heure et à la minute et tel qu'elle avait dit. Aussi, le peuple, toujours plus ou moins superstitieux, l'avait-il de ce jour considérée comme sorcière. Il n'en fallait pas davantage pour qu'on s'écartât d'elle et de sa cambuse avec crainte. On rapportait encore que la vieille femme buvait des quantités énormes d'eau-de-vie, elle buvait, tant qu'elle ne s'affaissait pas ivre morte.

Lorsque Brimbalon et sa compagne furent à mi-chemin à peu près entre les dernières maisons de la basse-ville et la cabane de la mère Sirois, tous deux s'arrêtèrent.

Le ciel nuageux faisait la nuit plus noire, et il fallait savoir le chemin par coeur pour s'aventurer jusque-là.

Brimbalon dit :

—Mère Babeux, vous allez me laisser continuer le chemin pour environ cinq minutes, ensuite vous ferez comme je vous ai expliqué. Si mon moyen ne réussit pas, je n'aurai qu'à prendre d'autres mesures.

—Allez, père Brimbalon, je tiens à gagner les dix autres écus qui me reviennent.

—Ainsi, vous n'avez pas peur?

—Pourquoi avoir peur? Pas de la sorcière, hein! Je la connais trop bien. Et pas de ces hommes dont vous avez parlé, car qui donc voudrait faire du mal à une pauvre vieille comme moi? Non! non! allez, et je ferai comme vous avez dit.

Brimbalon poursuivit son chemin et disparut dans la noirceur. Quand il arriva en vue de la cabane, après cinq minutes de marche, il aperçut le même rayon de lumière et les mêmes ombres humaines qui passaient et repassaient. Le mendiant s'enfonça dans les buissons longeant le chemin. A l'instant même un cri de femme retentissait dans la nuit silencieuse : c'était la mère Babeux qui criait comme si quelque un l'eût égorgée. Puis un autre cri... mais plus déchirant! Puis, un long appel au secours... Et tout cela était si réel, que Brimbalon en frémissait d'angoisse. Oui, mais personne n'avait l'air de bouger du côté de la cambuse.

Brimbalon, au guet dans les broussailles, s'impénitentait.

—Les sacripants, que font-ils? N'ont-ils pas de coeur? Vont-ils laisser égorger cette pauvre vieille?

Et la mère Babeux hurlait de plus belle...

Mais voici que deux silhouettes d'hommes accoururent, passent tout près du mendiant qu'ils

n'auraient pu découvrir dans sa cachette et filent du côté d'où partent les cris et les hurlements de la mère Babeux.

—Ca y est! se dit Brimbalon avec satisfaction.

Et sortant des broussailles, il se met à courir à toutes jambes vers la cambuse, car il ne faut pas perdre de temps. Là, il jette un rapide coup d'oeil par la fenêtre. Dans la cabane, il découvre la mère Sirois étendue sur un grabat et ivre morte, et sur le plancher, près du grabat, le mendiant peut voir la cruche d'eau-de-vie à même laquelle la sorcière s'est abreuvée. Mais dans l'angle opposé il y a un autre grabat, et sur ce grabat une jeune et belle femme est allongée et solidement attachée au grabat. Le mendiant à cette vue vient tout près de tomber de surprise.

Il connaît cette jeune femme en belle toilette... Ah! s'il la connaît... Ne lui a-t-il pas vendu des pelletteries à Ville-Marie et tout récemment? Et n'est-ce pas cette "princesse" qui habite la petite maison de pierre de la rue du Palais? Oh! oui... et que de choses il pourrait dire encore sur son compte! Mais le temps presse, et il faut remettre à plus tard tous les "pourquoi" et tous les "comment" qui se pressent trop interrogativement et trop à la fois à l'esprit du mendiant. Il suffit que Brimbalon ait trouvé la clef qui lui ouvrira la porte du mystérieux labyrinthe où il a cru un moment se voir engagé.

Et sans plus le mendiant s'élance vers la porte, la pousse et entre. La jeune femme avait les yeux fermés, mais elle ne dormait pas. A l'entrée du mendiant elle releva ses paupières, et la plus grande surprise se manifesta dans ses regards, car ce mendiant, elle le connaissait fort bien. Sachant que celui-là n'était pas méchant, elle s'écria:

—Ah! père Brimbalon... est-ce vous? est-ce vous? Oh! je vous en supplie, délivrez-moi... emmenez-moi hors de ce taudis!

De fait, la propreté et le luxe manquaient certainement.

—Oui, c'est bien le père Brimbalon qui vous apparaît, joli dame, et je pense que nous sommes déjà de vieilles connaissances. Mais là, vous m'avez l'air joliment prise au piège!

—Délivrez-moi, père Brimbalon, pour l'amour du Ciel! Je vous promets mille livres d'or... deux mille si vous voulez... Mais, de grâce, emmenez-moi au plus vite!

—Rassurez-vous, belle dame, car on a du coeur, tout mendiant qu'on est. Je vous délivrerai sans la promesse de vos beaux écus d'or. Mais, naturellement, quand on est pauvre et misérable comme je suis, on ne saurait refuser mille livres comme ça, encore moins deux mille livres. Non, on ne peut être sot à ce point!

—Je vous promets les deux mille livres, père Brimbalon.

—C'est bon! c'est bon! mais il faut faire vite, parce que vos gardiens peuvent revenir au galop. Voyons! pouvez-vous marcher?

—Je ne sais pas, mes pieds et mes jambes sont tellement engourdis.

—Il faudra essayer...

Et déjà le mendiant, à l'aide d'un long couteau qu'il avait tiré de sous sa cape râpée, cou-

paît diligemment les cordes qui retenaient la jeune femme prisonnière sur le grabat.

Lorsqu'elle voulut se mettre debout, ses jambes refusèrent à la porter, et elle retomba sur le grabat.

—Ah! non, père Brimbalon, je ne pourrai pas marcher, gémit-elle.

—Qu'à cela ne tienne, répliqua le mendiant, je vous porterai. On est vieilli, mais il reste encore du nerf sous la peau.

Lucie ne put entendre ces dernières paroles, elle venait de s'affaisser sur le grabat, privée de connaissance.

Le mendiant ne fit ni une ni deux. Il enleva la jeune femme dans ses bras et sortit de la cambuse, sans même se donner la peine de refermer la porte.

—Au diable! la coquine de sorcière! gronda-t-il. Au diable! ces deux imbéciles de malandrins qui ont menacé la moelle de mes os!

Et il se mit à courir autant que le lui permettait son fardeau. Comme il allait atteindre les premières baraques de la ville, il crut distinguer les silhouettes des deux individus chargés de monter la garde à la cambuse de la mère Sirois. Il se jeta vivement dans un bouquet d'arbustes et attendit.

C'étaient, en effet, les deux factionnaires qui revenaient tout en échangeant des propos à voix basse.

Comme ils passaient près de l'endroit où Brimbalon s'était dissimulé, l'un d'eux disait avec humeur:

—Cette vieille dinde de mère Babeux... Ah! si j'avais su...

—Et moi qui pensais, fit l'autre en ricanant, avoir affaire à une belle jeune femme comme celle que nous avons ordre de surveiller! Si j'en ai fait une grimace en apercevant la vieille carotte!

—Et dire que cette sacrée guenon n'avait pas le moindre mal! On aurait bien dû la laisser là, au lieu d'aller la reconduire jusqu'à son logis. Non... c'est un peu trop de galanterie...

—Bah! l'affaire est faite, que nous sert de nous plaindre! Nous nous rattraperons à même la cruche de la mère Sirois, car elle doit être joliment soûle à présent.

—Tout juste, nous achèverons la cruche...

Et les deux hommes parurent accélérer le pas en poursuivant leur chemin. Peu après on ne les entendait plus.

Un peu reposé, Brimbalon continua sa route. Lucie n'avait pas repris connaissance. Il fallut encore un gros quart d'heure au mendiant pour atteindre son domicile. Et lorsqu'il entra chez lui il était hors d'haleine et tout mouillé de sueurs.

N'importe! ce n'est pas lui qui se plaindrait. Non... il était content, car ses deux mille livres étaient gagnées.

Il déposa la jeune femme sur l'unique lit de la baraque et essaya de la ranimer. Peine perdue, la jeune femme ne bougeait pas.

—Allons! se dit le mendiant, elle reviendra d'elle-même. Pendant ce temps-là je vais courir au premier cabaret pour m'en rapporter une cruche; je pense que j'ai soif!

Il prit une cruche vide, la mit sous son bras et sortit de sa baraque.

Dix minutes après il était de retour. En entrant il aperçut la jeune femme debout près du lit. Ses yeux étaient hagards, elle respirait avec effort et chancelait. A la vue de Brimbalon, elle poussa un cri, étendit les bras, battit l'air et s'écrasa sur le plancher.

—Diable! diable! murmura le mendiant en posant vivement sa cruche pleine sur la table, ça commence à regarder mal... Pourvu que l'affaire ne se gâte point!

Il alla relever la jeune femme et la reposa doucement sur le lit.

Sa respiration était maintenant plus douce et plus régulière, et à la regarder ainsi on aurait pensé qu'elle sommeillait du plus paisible des sommeils.

Quelque inquiet et assez mal à l'aise, et peut-être même à cause de ce malaise, le mendiant se mit à table et se versa une large rasade qu'il enfila d'un trait. Puis il s'en versa une deuxième.

—Je crois bien, dit-il, que je vais faire comme la mère Sirois, je vais m'humecter jusqu'à ce que je sois trempé de part en part...

Il se tint parole. Au bout d'une heure il avait vidé la cruche de moitié. Il se leva et, tибubant et zigzaguant, il se dirigea vers un coin de sa baraque où se trouvaient entassées de vieilles hardes sur lesquelles il se laissa tomber... Il dormait déjà d'un lourd sommeil.

Lucie ne s'était pas réveillée...

XIII

Lorsqu'au matin suivant le mendiant s'éveilla, il avait perdu le souvenir des faits de la nuit. Enorme fut son étonnement de voir une belle jeune femme, splendidement toiletée, arpenter le plancher de sa cambuse. La jeune femme marchait à pas saccadés. Les hauts talons rouges de ses souliers claquaient sur les planches mal solides. Et elle gesticulait, disait des mots indistincts, s'arrêtait brusquement, prenait sa tête à deux mains, puis poursuivait sa marche agitée. A force de secouer la tête, ses cheveux se défaisaient, ils tombaient sur ses épaules, puis jusqu'à ses reins, comme on pourrait voir un bloc d'or fondre et se répandre comme un flot.

Bien que le jour fût venu, la baraque du mendiant était plutôt obscure, n'étant éclairée que par une petite fenêtre. Et dans ce coin où le mendiant s'était jeté sur un tas de vieilles hardes le soir précédent il faisait encore plus sombre, si bien qu'on ne pouvait le voir. Aussi, la jeune femme devait-elle se croire seule et abandonnée dans cette baraque inconnue. Mais elle ne paraissait pas se préoccuper du lieu où elle se trouvait, d'autres pensées, sans doute, occupaient son esprit.

Et le mendiant la considérait, tout en faisant mille efforts pour réveiller sa mémoire endormie. Il y réussit enfin. Oui, il se rappela l'enlèvement de cette jeune femme au Château... La belle voiture de Son Excellence de Ville-Marie... La cambuse de la sorcière... Les deux factionnaires... La mère Babeux jetant dans la nuit des cris de détresse... Puis cette jeune femme pri-

sonnière chez la mère Sirois, la sorcière... Oui. Oui... le mendiant se retrouvait à la fin. Puis, soudain, il crut voir briller quantité de pièces d'or... les deux mille livres promises par cette jeune femme, s'il la délivrait des mains de ceux qui l'avaient enlevée!

Brimbalon, à cette pensée qu'il allait toucher deux mille livres, se sentit transporté de joie. Mais il continua à se tenir coi, n'osant pas encore troubler la jeune femme, laquelle, immobile maintenant au milieu de la pièce, paraissait absorbée en de profondes pensées.

Après un moment de silence, elle murmura plaintivement:

—Oh! oui, vaut mieux mourir de suite.. Et pourtant... mourir sans avoir revu mon enfant... sans l'avoir embrassé!

Un long et lourd soupir souleva sa poitrine, et elle poursuivit:

—Ah! non, je ne veux pas mourir maintenant... Je veux le revoir avant... je veux qu'il sache que je suis sa mère... que je l'aime. Je veux lui demander pardon pour l'avoir abandonné, et lorsqu'il m'aura pardonnée, je voudrai me griser de ses caresses... Alors, peut-être, je pourrai mourir...

Elle alla à la fenêtre pour jeter dehors un regard distrait et maladif. Le soleil levant projetait ses rayons roux sur les toits de la ville. Et la ville sortant du sommeil de la nuit s'animait peu à peu. De temps à autre un ouvrier passait dans la rue, portant ses outils sur l'épaule. Ou c'était un matelot qui s'en allait à son navire en chantant. Un petit boutiquier trottnait vers sa boutique. Des femmes matineuses couraient déjà au marché, un panier au bras. Par les fenêtres ouvertes des maisons voisines passaient des bruits de voix, des chocs d'ustensils, des larmoiements de marmots, des rappels à l'ordre, des toussements, des plaintes, et quelquefois des jurons ou des éclats de rire. La jeune femme ne paraissait rien entendre de tous ces bruits si divers de la ville. Elle pensait... pensait... pensait!

Après un long moment, comme mue par une idée quelconque, elle alla à la porte qu'elle essaya d'ouvrir. Elle n'y réussit pas à cause d'un ingénieux système de barres, de chaînes et de verrous dont le mendiant seul avait le secret. Elle retourna à la fenêtre en soupirant. Mais tout à coup elle promena autour d'elle un regard surpris. Elle parut examiner tout les choses qui l'entouraient. Et sa surprise paraissait croître de seconde en seconde.

—Mon Dieu! proféra-t-elle, où suis-je ici?

Comme si elle eût été saisie de peur, elle courut de nouveau à la porte, mais elle ne put trouver le secret des barres et des verrous.

Découragée, elle traversa la baraque et alla s'asseoir sur le lit où, les coudes sur les genoux et le front dans les mains, elle se replongea de plus belle dans l'abîme de ses pensées sombres.

Le mendiant ne bougeait pas encore, il la regardait toujours.

Peu après son ouïe saisit un bruit de gouttes d'eau tombant l'une après l'autre sur le plancher. Il leva la tête, regarda plus attentivement la jeune femme puis le plancher. Alors il

sentit une vive émotion crispier son cœur : oui, la jeune femme pleurait, et c'étaient ses larmes qui, en tombant goutte à goutte, faisaient ce bruit. Et le plancher déjà était mouillé.

Cette fois le mendiant ne put résister à l'effet émotionnant que lui causait cette muette douleur, et il sentit le besoin de consoler cette pauvre femme et de la rassurer sur son sort.

Il se leva. Mais aux craquements du plancher sous les premiers pas qu'il fit, la jeune femme leva brusquement la tête, et de ses yeux humides et tristes que la stupéfaction modifiait rapidement, elle regarda cet homme... ce petit vieillard courbé, ratatiné, livide, et dont les lèvres blêmes et sèches se tordaient dans un rictus. Cette soudaine apparition, dans la mesure encore sombre, fit dresser la jeune femme sur ses pieds. Tremblante d'effroi, elle se pencha un peu en avant comme pour mieux voir celui qui s'approchait d'elle. Puis elle fit entendre une exclamation de frayeur et demeura comme glacée par l'effroi.

—Ah! bien, ah! bien, belle dame, faut pas vous émouvoir comme ça... Je suis le père Brimbalon, vous pouvez bien me reconnaître!

Le mendiant, à ce moment, se trouvait dans le rayon du jour qui entrait par la fenêtre. La jeune femme le reconnut.

—Ah! c'est le mendiant Brimbalon!... fit-elle avec la plus grande surprise et en se rasseyant sur le bord du lit. Mais comment et par quelle aventure suis-je ici? demanda-t-elle aussitôt. Hier, si mes souvenirs ne me trompent point, j'étais la prisonnière d'une méchante vieille femme, une mégère, une ivrognesse, une harpie, et peut-être une sorcière. Elle m'a battue, elle m'a craché au visage, elle m'a fait boire je ne sais trop quoi... mais un breuvage amer qui m'a tourné la tête, qui m'a fait mal au cœur, et dont je ressens encore les douloureux effets.

Elle se tut pour se mettre à considérer curieusement le mendiant qui venait de s'arrêter tout près d'elle.

—Ainsi donc, reprit-elle, vous êtes bien le mendiant Brimbalon?

—Pour vous servir, belle dame!

—Alors, c'est vous qui m'avez emmenée ici?

—Oui, jolie dame. Si vous vous souvenez, j'étais allé par hasard chez la mère Sirols...

—La mère Sirols, dites-vous?... Ah! oui, la sorcière...

—Précisément. J'entre, je vous aperçois prisonnière sur un grabat, et vous me dites: Père Brimbalon, mille livres... deux mille si vous m'emmenez hors d'ici! La sorcière dormait dans sa boisson. Je vous délivrai, mais vous perdités connaissance. Alors je vous pris dans mes bras et vous apportai dans ma pauvre baraque.

—Ah! vous avez fait ça? Et pour mille livres, dites-vous?

—Deux mille, chère dame...

—Deux mille livres? C'est bien, je vous les donnerai.

Elle se leva brusquement et ses traits fins se contractèrent, comme si une grande colère venait de se soulever en elle. Mais elle se calma aussitôt, et reprit avec un accent mélancolique et désespéré:

—Non, père Brimbalon, ce ne sera pas deux mille livres que je vous donnerai, mais cinq mille... dix mille! Que m'importe, je suis riche! A quoi pourra me servir l'argent désormais! Je vais mourir... Et je suis une maudite qui emportera dans la tombe la malédiction des hommes. Pourtant, pourtant, père Brimbalon... je voudrais bien revoir mon enfant... oui, je veux le revoir!

Un sanglot se brisa dans sa gorge serrée, deux grosses larmes tracèrent un large sillon sur le fard de ses joues, et elle ajouta, suppliante:

—Voyons, père Brimbalon, si vous avez été bon pour moi, soyez-le encore! Je veux voir mon enfant... Ah! oui, mon enfant... mon enfant!

Brimbalon se hasarda à poser cette question:

—Vous avez donc un enfant?

Elle sourit à travers ses larmes et répondit:

—Et il est beau... beau comme sa mère, monsieur. C'est mon portrait. Mais lui est bon, tandis que sa mère...

—Quel âge a-t-il? interrompit le mendiant pour ne pas laisser la pauvre mère échapper une amère confiance.

—Il a quinze ans. C'est le plus bel adolescent de la ville. Voyez-vous comme je suis bien punie? Je l'avais abandonné, parce que j'avais une canaille pour mari... Parce que j'étais trop pauvre pour le nourrir et le vêtir. Je le fis conduire à une vieille femme à qui j'abandonnai mes derniers écus. Car je voulais ensuite lui conquérir une fortune... et cette fortune, je l'ai conquise!

—Si je vous comprends bien, votre enfant se trouve dans notre ville?

—Oui, en cette basse-ville. De braves gens l'ont adopté.

—Quel est son nom?

—Je pense qu'on l'appelle Loulson. Moi, je l'avais nommé Louis à son baptême en l'honneur du roi.

—Loulson... murmura le mendiant en rassemblant ses souvenirs. Ah! ça, mais dites-moi, reprit-il tout à coup, votre enfant... votre Loulson... ne serait-ce pas le fils adoptif de Flandrin Pinchot et de la Chouette?

—Oui, père Brimbalon, c'est ainsi qu'on les nomme.

Brimbalon n'en pouvait croire ses oreilles.

—Voici une créature qui est folle, pensait-il. Elle est une demoiselle de la Pécherolle, et elle me dit qu'elle a un mari et un enfant. Oui, la pauvre fille doit être craquée.

La jeune femme venait de se laisser choir sur un escabeau placé près de la table sur laquelle elle avait posé ses bras. Maintenant, le front penché et appuyé sur les bras, elle pleurait encore.

—Voyons! voyons! fit doucement Brimbalon de plus en plus attendri et intrigué, il faut savoir se consoler de nos chagrins et de nos peines. Et puis, il me semble qu'il serait à propos d'éclaircir tous ces mystères.

Et comme sa voix se trouvait un peu enrouée, il poussa trois ou quatre "hem! hem!" et pour suivit:

—Vous dites, chère dame... Ah! mais, auparavant, se reprit-il, voulez-vous bien me dire votre nom?

—Mon nom! fit la jeune femme en relevant la tête et en regardant le mendiant avec surprise. Mais... mon nom... vous le savez bien? Je suis Séverine... la fille de feu Jean Colonnier, l'ancien boulanger!

Le mendiant faillit sauter à l'air.

—Hein! la fille de Maître Jean!...

Et de suite il se dit:

—Oui, oui, cette femme est tout à fait folle. Elle a la cervelle complètement renversée. Ça doit être un effet de ce breuvage que lui a fait boire la sorcière...

Et tout haut:

—Non... vous ne me dites pas que vous êtes la fille de Maître Jean l'ancien boulanger!

—Ah! ça, père Brimbalon, fit la jeune femme avec impatience, vous avez pourtant bien connu mon père!

—Si j'ai connu Maître Jean, ne me le demandez pas! Comme il était bon et généreux avec les pauvres du bon Dieu, bien que, à la vérité, il fût protestant.

—Si donc vous avez connu mon père, vous devriez me reconnaître pour sa fille, puisque dans le temps on disait que je lui ressemblais.

—Vous avez raison... oui, c'est juste, vous lui ressemblez et quasi traits pour traits, répliqua le mendiant sans croire, bien entendu, ce qu'il paraissait affirmer. Il ne voulait pas contrarier la jeune femme dont il voyait la souffrance.

—Comme ça, reprit-il, vous n'êtes point cette demoiselle de la Pêcherolle à qui j'ai vendu, pour le compte d'un ami trappeur, des pelleteries?

—Que me chantez-vous là, père Brimbalon! Êtes-vous fou? Je suis la fille de Maître Jean, trépassé, et je ne suis nulle autre!

—Et vous n'êtes pas l'amie de Son Excellence de Ville-Marie?

—Lui?... Je le hais!

—Et non plus l'amie de Son Excellence de Québec?

—Le Comte de Frontenac?... Je ne sais pas... Mais il est bon pour moi! Ah! vous me parlez de Monsieur de Frontenac... J'étais dans son cabinet, et j'étais seule... C'était pendant la fête... Un homme se présente, se jette sur moi et me lance par une fenêtre... Ah! je me le rappelle bien à présent...

—Et cet homme, c'était Monsieur le Comte?...

—Non! non! rugit la jeune femme avec fureur. C'était lui... oui, lui et comme toujours déguisé et sous un nom d'emprunt... Cette fois il s'était fait duc... Ah! oui, c'était bien cette canaille encore une fois... Oui, c'était celui dont je porte le nom maudit... C'était le père de mon enfant! Oh! le coquin! oh! le damné! ne pourrai-je donc jamais me débarrasser de ce serpent!

Elle s'était mise debout, soulevée par la colère. Mais l'effort était trop grand pour sa faiblesse, et elle s'abattit sur le plancher où elle se roula en d'affreuses convulsions. Tantôt elle gémissait ou hurlait, tantôt elle pleurait ou éciait de rire; et elle grinçait des dents, elle essayait de mordre le plancher que, des fois, elle heurtait de son front...

Brimbalon, tout désespéré, ne savait que faire.

—Diable! diable! se disait-il dans son émoi, l'affaire ne cesse pas de se compliquer. On ne peut pas dire que cette femme n'est pas folle... elle est complètement détraquée... et le mieux à faire sera de l'enfermer quelque part. Oui, mais il ne faut pas que je la laisse filer sans mes deux mille livres... Qu'est-ce que je pourrais bien en faire en attendant?...

Tout à coup, il avisa sa cruche sur le plancher.

—Tiens! tiens! s'il en reste dedans, je vais pouvoir m'éclaircir les idées!

Il prit la cruche, la soupsa et l'agita.

—Pardi! il en reste quasi la moitié!

Tout souriant, il éleva la cruche jusqu'à sa bouche et en tira plusieurs longues et fortes lampées.

—Bon! bon! voilà qui va m'aider à déchiffrer les énigmes.

Il posa la cruche sous la table et se mit à réfléchir.

—Une chose, se dit-il, qui est certaine, c'est que cette jeune femme a un domicile que je connais, et qu'elle a aussi une domestique, et une domestique qui se trouve être justement l'ancienne servante de feu Maître Jean. Tiens! tiens! après tout, cette pauvre jeune femme n'est peut-être pas aussi folle que je le pensais en premier lieu. Oui, ça se peut bien qu'elle soit la fille de feu Maître Jean. En tout cas, Mélie doit savoir toute la vérité. Alors, je n'ai rien de mieux à faire que de la conduire chez elle où elle me remettra mes deux mille livres. Ah! ces deux mille livres, j'y tiens et je les aurai bien gagnés! Donc, si à tout hasard cette pauvre femme est véritablement folle, Mélie en fera ce qu'elle pourra. Moi, je ne peux toujours pas la garder ici, c'est gênant et ça pourrait faire bavarder les mauvaises langues. Oui, je vais la conduire chez elle... mais pas avant ce soir! Dans le jour, ça ferait tourner la tête des passants et ils pourraient en attraper le torticolis. Je la conduirai ce soir, quand il fera tout à fait noir, de sorte que personne ne nous remarquera. Oui, mais en attendant j'ai faim... Et elle, cette pauvre, doit avoir faim aussi. Je vais aller chercher du pain, du lait et du fromage, et peut-être aussi deux ou trois bouteilles de vin et une jatte de bière. Enfin, nul n'est obligé de mourir de faim ou de soif! Allons...

En peu de temps il ouvrit sa porte barrée, chaînée et verrouillée, et s'éloigna rapidement.

Il revint au bout d'un quart d'heure apportant du pain, du lait, du fromage et deux bouteilles de vin.

En l'absence du mendiant, la jeune femme s'était remise debout, mais, prise de suite par un nouvel étourdissement, elle s'était jetée sur le lit. Elle ne dormait pas... elle pensait encore. Et ses traits étaient tirés et ses yeux secs.

Brimbalon lui dit:

—Voyons, ma jeune dame, il faut se montrer raisonnable. Vous allez boire une tassée de vin et manger un peu, ça vous remettra.

Elle ne répondit pas. Mais comme si l'offre du mendiant lui eût agréé, elle se souleva avec peine. Brimbalon l'aïda et la conduisit à la table. Il lui vida du vin dans une tasse. Elle but la tasse avec avidité.

—Encore, dit-elle... Ah! que j'ai soif!...

—Vous devez avoir faim aussi?

—Non... dit-elle seulement.

Elle but la deuxième tasse à petites gorgées, mais elle ne voulut point manger.

Le vin parut lui faire du bien. Des rougeurs empoûrèrent son front et ses joues. Mais elle demeura silencieuse. Elle tenait ses yeux sur la fenêtre en face d'elle. Son regard était distrait et rêveur, morne et immobile. Mais tout à coup ce regard s'anima en voyant passer devant la fenêtre un bel adolescent aux longs cheveux blonds. La jeune femme se dressa et dit comme se parlant à elle-même :

—C'est lui... oui, c'est lui!

Elle courut à la fenêtre et l'ouvrit. Elle pencha sa tête dehors. L'adolescent n'était pas loin. Il s'en allait d'un pas délibéré...

Elle appela d'une voix étouffée et comme craintive :

—Louis... Louis...

L'adolescent ne parut pas entendre.

Elle cria plus fort :

—Louison... Louison!

Cette fois l'adolescent s'arrêta net et tourna la tête avec surprise. Mais à la vue de cette femme, les cheveux en désordre, les yeux presque hagards, le visage pâli et fatigué, et en reconnaissant que cette femme se trouvait dans la baraque du mendiant Brimbalon, l'adolescent parut être saisi d'effroi. Il prit sa course et disparut bientôt à l'angle d'une ruelle proche.

La jeune femme quitta la fenêtre et dit en gémissant :

—Il me fuit... il me fuit!...

Puis, avec une sorte de rage elle clama :

—Oh! Dieu... est-il possible que mon enfant se sauve de moi! Je lui fais donc peur! Je lui suis donc odieuse, horrible!... Ah! oui, hélas! Je ne suis pour lui qu'une méchante femme et l'autre soir il m'a chassée de sa maison!

Elle courut se jeter sur le lit pour pleurer, gémir et sangloter.

Brimbalon se trouva si mal à l'aise après cette scène, qu'il en eut l'appétit coupé et la soif étanchée.

La jeune femme passa toute cette journée dans les larmes.

Vingt fois le mendiant essaya, mais vainement, de la consoler et de ramener l'espoir dans son cœur. Il lui dit que, le soir venu, il la conduirait chez elle, où Mélie la consolerait mieux qu'il pouvait le faire. Mais la jeune femme lui déclara qu'elle ne voulait pas retourner à son domicile...

—J'aime mieux mourir... j'aime mieux mourir... ne cessait-elle de répéter.

Enfin, le soir arriva.

Le mendiant décida d'attendre après le couvre-feu pour aller conduire la jeune femme chez elle.

Mais lorsqu'il lui proposa la chose, la jeune femme se dressa, sauta hors du lit et cria avec colère :

—Comment! ce n'est pas à mon enfant que vous allez me conduire?... Eh bien! tant pis, je mourrai plutôt...

Et soudain elle vit sur la table, près d'une miche de pain, le long couteau de Brimbalon. Elle

fit un bond, saisit le couteau et se l'enfonça dans la poitrine...

Elle s'écroula avec un sourd gémissement et dans un flot de sang!

—Seigneur! Seigneur!... fit le mendiant horrifié...

Il tremblait tellement qu'il ne pouvait agir.

Puis, en considérant cette femme qui continuait à gémir et à s'agiter dans la mare de sang avec ce couteau planté dans son sein, il se dit :

—C'est bien heureux qu'il n'y ait pas de témoin...

Et il essuya son front tout mouillé.

Pas de témoin? Comme le mendiant se trompait!

Oui, il y avait eu un témoin. Dehors un homme regardait dans l'intérieur de la baraque par un interstice dans le contrevent fermé. Et cet homme était là depuis un bon moment, lorsque, soudain, la jeune femme avait pris le couteau pour s'en frapper. Et l'homme était demeuré silencieux et impassible. Lorsqu'il eut vu tomber la jeune femme, il murmura :

—Allons! j'aime autant ce dénouement, quoique, à la vérité, j'aurais bien aimé à la pendre à la potence de la rue Sault-tu-Matelot... Elle a accompli d'elle-même ma vengeance...

Il s'en alla. Et cet homme était ce musicien que le Comte de Frontenac avait engagé quelques jours auparavant et qui avait disparu de si mystérieuse façon.

Et l'homme se dirigeait vers le port.

Là, tout était désert et silencieux. Pourtant, on pouvait voir un falot se balancer sur les eaux. La marée montait et l'on entendait le bruit des houles.

L'inconnu, ou plutôt le musicien se dirigeait vers ce falot.

Il s'arrêta un moment comme pour mieux réfléchir. Et il murmura encore :

—Je pense qu'il est préférable que je retourne auprès de Son Excellence de Ville-Marie. Voyons d'abord où nous en sommes. Une chose certaine, il y a un diable malfaisant qui se plaît à nous faire tout manquer. Je croyais tenir le Comte de Frontenac, mais un importun laquais est venu par hasard s'interposer. Mais j'ai pu m'emparer de ma femme. Le lendemain je reprends la route avec la voiture du sieur Perrot pour regagner Ville-Marie, et là, le sieur Perrot fait la sottise, par remords de conscience, de lâcher Flandrin Pinchot. Oh! quant à celui-ci, j'aurais bien dû suivre ma première idée, c'est-à-dire entrer dans son cachot et le poignarder tout simplement. Voilà donc que tout est à recommencer avec Pinchot et le Comte de Frontenac. Enfin, je reviens à Québec pour expédier ma femme dans l'au delà par voie de la potence de la rue Sault-au-Matelot où elle m'a fait accrocher une fois, et je trouve le nid vide. Le mendiant Brimbalon l'escamote... Mais enfin, il ne faut pas me plaindre quant à Sévérine, elle vient de m'épargner une bonne corvée! Tant mieux!... Il ne me reste plus que Frontenac et Pinchot, mais je reviendrai. Oh! j'ai juré vengeance et il ne faut pas qu'elle m'échappe!...

Et l'homme poursuivit son chemin. Peu après, il atteignait une jetée du fleuve. Un matelot mu-

ni d'un falot attendait dans une légère embarcation. Il dit au matelot :

— Mon ami, nous allons regagner notre navire pour remettre à la voile demain matin, à l'aube, et reprendre la route de Ville-Marie!...

Il sauta dans l'embarcation, tandis que l'autre, aux avirons, dirigeait la barque vers un navire à l'ancre qu'on ne pouvait apercevoir dans l'obscurité de la nuit.

XIV

Il est peut-être bon de dire ici, à titre d'éclaircissement, que ce musicien qui s'était donné chez Frontenac le nom de Basile Legrand, était le lieutenant de police du sieur Perrot, gouverneur de Ville-Marie. A Ville-Marie il s'appelait Philippe Broussol. Il avait quelques jours auparavant pris le nom pompeux de duc de Bonneterre. Cet homme, habile à prendre tous les avatars, s'appelait de son véritable nom René le Chêneau. Il avait épousé, seize ans auparavant, la fille mineure de Jean Colonnier, ancien maître-boulangier. Celui-ci s'étant opposé à cette union, la jeune fille, qui avait pour nom Séverine, s'était laissé séduire et avait abandonné le toit paternel pour suivre l'amant.

De leur mariage, survenu après l'escapade de la jeune fille, un enfant mâle était venu. Après quelques années de misère. Le Chêneau avait abandonné sa femme. Celle-ci, réduite à la plus horrible misère, n'osant pas retourner chez son père, avait abandonné son enfant aux soins d'une vieille femme de la basse-ville afin de pouvoir plus facilement subvenir à sa subsistance. Contre son mari elle nourrit la plus inextinguible des haines, et vingt fois, cent fois elle avait juré de se venger. Les ans passèrent. Un jour elle trouva le moyen de faire pendre son mari au gibet de la rue Sault-au-Matelot. Mais curieux hasard : le père de la jeune femme se trouve là à point pour couper la corde de son gendre qu'on vient de pendre. En retrouvant la vie, Le Chêneau retrouve l'espoir. Dès lors il ne songera plus qu'à tirer la plus terrible vengeance de sa femme et de tous ceux-là qui l'ont aidée. Il pendra Mathurin le Bourreau qui l'a hissé "à la poutre d'érable". Il tuera Flandrin Pinchot qui a aidé le bourreau. Il tuera le Comte de Frontenac qui a présidé le tribunal.

Mais il est pauvre, il n'a ni amis ni parents qui pourront l'aider dans sa tâche. Il trouvera. Sous un nom d'emprunt il ira se mettre au service du sieur Perrot, l'ennemi déclaré de Frontenac, et Perrot l'appuiera.

Alors, Le Chêneau, qui ne manque pas de talents et encore moins d'audace, se met à l'œuvre. Mais s'il a commencé sa vengeance en pendant Mathurin le Bourreau, il semble qu'il ne pourra l'achever. Car les autres lui échappent chaque fois qu'il croit les tenir. Le Comte de Frontenac lui échappe... Flandrin Pinchot lui échappe... Mais enfin, il est débarrassé de sa femme...

Or, cet homme qui ne paraît plus vivre que pour la vengeance, est le père de Louison, le fils adoptif de Flandrin Pinchot, comme on l'a deviné.

Le Chêneau, avec le bagage de ses avatars, retourne à Ville-Marie, pour se concerter, nul doute, avec le sieur Perrot. Mais comme il l'a dit, il reviendra à Québec.

Il semblerait que fût venu l'épilogue de ces événements.

Non, pas encore, car la femme de Le Chêneau, celle qui s'est appelée Lucie de la Pécherolle, vit encore... Elle n'est pas morte, et nous en constaterons la vérité en revenant à la baraque du mendiant Brimbazon.

Après l'horreur qui avait pétrifié le mendiant devant l'affreux tableau, le calme et le sang-froid lui étaient revenus. Il examina la blessure de la jeune femme, et constata avec joie qu'elle ne s'était fait qu'une longue déchirure, laquelle à son avis ne pourrait avoir de suite graves. De suite il courut chercher Mélie la servante de la jeune femme. L'hémorragie fut arrêtée et la blessure pansée.

Deux jours après, la malheureuse jeune femme pouvait regagner son domicile.

Si de ce côté se fermait le dernier chapitre de cette histoire, il n'en était peut-être pas de même au Château Saint-Louis; car la guerre entre le parti de Frontenac et celui de l'évêque n'était pas terminée. A vrai dire elle ne faisait que de commencer. Mais Frontenac s'était juré d'avoir le dernier mot. Ce dernier mot, il l'aurait peut-être en terrassant à l'improviste ses ennemis.

Un incident allait donner au gouverneur l'opportunité de prouver sa puissance à la face même de ses ennemis.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis les derniers événements.

Une matinée, un magnifique personnage portant l'épée, la mine froide et dédaigneuse, se présenta à la porte du cabinet de Frontenac. Ce personnage était l'intendant-royal.

Flandrin Pinchot était là, montant la garde. Il se tenait droit, immobile, et digne devant la porte.

L'intendant s'arrêta et considéra Flandrin avec surprise.

Flandrin ne sourcilla point.

— Ah! ça, Flandrin Pinchot, dit l'intendant, je pense que Monsieur le Comte se fait bien garder... Tout de même, tu vas me livrer passage, j'espère!

— Certainement, Monsieur. Mais à condition que vous me remettiez votre épée.

— Allons donc! fit l'intendant plus surpris encore, voilà qui est nouveau. Eh bien! tu te trompes, mon ami, je ne mets mon épée qu'au roi. Donc, place! j'ai affaire chez le gouverneur.

— On ne passe pas, Monsieur, avec des armes à la main, répliqua froidement Pinchot.

— Mais... je n'ai pas d'armes à la main! Je n'ai que mon épée à mon côté!

— Voilà, Monsieur, où elle est surtout dangereuse, votre épée, car on ne se méfie pas autant d'une arme au côté qu'une arme à la main...

— Assez, place! cria l'intendant que la colère et l'impatience gagnaient.

—Non, Monsieur, pas avant que vous ayez donné votre épée!

Cette fois l'intendant mit la main à la poignée de son arme et gronda :

—Je vais te la donner dans le ventre, si tu le veux... Place!

—C'est à voir, Monsieur, riposta Flandrin; il vous faudra d'abord la frotter contre celle-ci!

Et Flandrin avait tiré sa longue rapière.

L'intendant recula.

—Allons! Monsieur... approchez, sang-de-boeuf! Nous allons voir de suite lequel de nous deux a plus de sang dans les veines et plus de tripes dans le ventre!

Frontenac avait entendu le bruit des voix. Il vint ouvrir la porte de son cabinet. Reconnaisant l'intendant, il ordonna à Pinchot de faire place, disant au premier :

—Je vous fais mes excuses, Monsieur, mais le Capitaine Flandrin avait mes ordres. Entrez, Monsieur!

—Excellence, répondit l'intendant d'une voix frémissante d'indignation, je n'entre pas. Je ne peux pas accepter vos excuses, après avoir été outragé par ce vil mercenaire et selon vos ordres.

—Sang-de-boeuf!... rugit Flandrin à ces mots de "vil mercenaire"...

Mais Frontenac d'un geste lui imposa silence. Et il répéta son invitation à l'intendant.

—Entrez, Monsieur...

—Je refuse, dit l'intendant.

—En ce cas, Monsieur, retournez là d'où vous venez! répliqua durement le Comte.

—Inutile de me le dire, Excellence. Mais notez que cette situation doit avoir un terme. Je venais vous prier de convoquer une séance du Conseil pour affaires urgentes et graves, mais je ne le ferai point. Je m'adresserai au roi.

—Adressez-vous au roi si la chose vous convient. Mais je convoquerai le Conseil quand même, et vous aurez tout loisir de vous y expliquer. Vous désirez que change cette situation, elle va changer, Monsieur, je vous en donne ma parole.

Et Frontenac referma sa porte.

L'intendant enrageait.

Et Flandrin avait à ses lèvres un sourire... ah! un sourire qui n'était pas d'espèce à adoucir la colère de l'autre.

—Toi, Flandrin Pinchot, menaçait l'intendant, je te ferai tenir de mes nouvelles avant peu de temps... souviens-toi!

Flandrin se borna à rire.

Et l'intendant, mortifié et furieux, s'en alla comme il était venu.

Frontenac tint parole. Quelques jours après il réunissait les membres du Conseil, mais en même temps il invitait à cette séance les notables de la cité: officiers, fonctionnaires, marchands.

Monsieur de Laval était venu accompagné du supérieur des Jésuites et de l'intendant. Et sur une cinquantaine de personnages réunis dans la grande salle des audiences, l'évêque ne comptait que douze de ses partisans. Les autres étaient du côté de Frontenac.

Personne n'avait pris de sièges. On s'était réunis par groupes ça et là. L'évêque et ses partisans se tenaient à une extrémité de la salle,

Frontenac à l'autre extrémité. Tous ces gens s'entretenaient des discussions qu'on allait faire durant la séance et préparaient les débats.

Mais voici que s'ouvre la porte donnant sur le vestibule. Un valet introduit le lieutenant des gardes, Bizard, que le sieur Perrot de Ville-Marie avait fait mettre en prison. Mais, pour comble de surprise, voici derrière Bizard le sieur Perrot lui-même qui entre avec une assurance et une hauteur qui rivalisent avec la contenance de Frontenac. Et derrière Perrot paraissent Polyte et Zéphir Savoyard.

La porte s'est refermée. Mais de l'autre côté vingt gardes commandés par Flandrin Pinchot surveillent cette porte.

Monsieur de Laval s'est précipité vers le gouverneur de Ville-Marie et lui a soufflé ces mots:

—Mon cher ami, je crains bien que vous ne vous soyez jeté dans la gueule du loup!

Perrot sourit avec dédain. Et, quittant l'évêque, il marche fièrement vers le Comte de Frontenac.

Ce dernier le regarde venir.

—Ah! ah! fait-il moqueur, lorsque Perrot se fut arrêté à quelques pas, vous avez cru bon, Monsieur, de me venir faire des excuses!

—Monsieur, réplique Perrot, je ne fais jamais d'excuses à personne, si ce n'est au roi!

—Oh! oh! monsieur Perrot, ricane Frontenac blessé, vous êtes-vous imaginé que vous pourriez venir ici pour me narguer impunément? Et vous vous donnez encore cette audace après avoir fait jeter en prison un de mes serviteurs?

—Monsieur, je suis venu vous donner des explications à ce sujet, mais non vous faire des excuses.

—En ce cas, riposte Frontenac en promenant son regard dur sur le groupe de ses ennemis, vous aurez tout le temps de fournir ces explications... Dès ce moment, Monsieur, vous êtes mon prisonnier!

Perrot pâlit et recula.

Mais déjà l'évêque et l'intendant s'interposaient.

—Excellence, dit l'évêque, prenez garde de vous laisser aller à des actes que vous pourriez regretter plus tard. Retirez les paroles que vous venez de prononcer!

—Est-ce à moi, Monsieur, que vous donnez des ordres? demande Frontenac blême de courroux. Eh bien! sachez une chose, Monsieur de Laval, et vous Monsieur l'intendant... il n'y a qu'un maître en ce pays... et ce maître, c'est moi! Allez! la séance est levée!

Et aussitôt le Comte appela:

—Gardes!...

L'instant d'après, Perrot était entraîné par les gardes, puis l'assemblée se dispersa.

Le maître avait parlé... il avait agi! Ses ennemis étaient terrassés!

Le peuple, dehors, acclamait la victoire de Frontenac aux cris de "Vive notre roi!" "Vive notre gouverneur!"

Pour narguer ses ennemis, Frontenac fit décorer sur-le-champ que ce jour serait grand jour de fête. Et de suite, pour mieux inviter le peuple à la réjouissance, il ordonna à ses maîtres d'hôtel et à ses sommeliers que dix ton-

neaux de vin fussent roulés sur la place du Château.

Pour le Comte de Frontenac ce fut peut-être le plus beau jour de son gouvernement en Nouvelle-France, car il pouvait se dire que sa puissance était maintenant assise sur un socle inébranlable.

Le peuple... tout le peuple, au reste, l'appuyait et l'acclamait...

—Vive notre gouverneur!

Et l'écho portait ce joyeux vivat jusqu'aux crêtes les plus lointaines des Laurentides...

F I N.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN")

Numéro 43

Avril 1930

NOTRE DRAPEAU NATIONAL

On agite plus que jamais la question d'un drapeau national. Elle n'a pas encore été sérieusement considérée par le comité officiel, nommé à cette fin, bien qu'une solution satisfaisante s'imposât avant la commémoration du soixantième anniversaire de la Confédération. Le Canada se doit en effet de posséder un emblème, un drapeau à lui, un drapeau qui ne soit ni américain, ni britannique, mais purement canadien. De l'aveu de tous, le pavillon actuel de la puissance du Canada est un véritable hors-d'oeuvre. Il y a trente ans qu'il aurait dû être remplacé. C'est ce qu'il faut faire le plus tôt possible.

Le récent concours organisé par un journal de Montréal a suffi pour faire naître par tout le Canada le désir de voir représenter par un drapeau national les sentiments du peuple canadien, en même temps qu'il rendrait justice à toutes les provinces et aux langues officielles du pays. Il y a exactement un quart de siècle, le capitaine W. D. Andrews, de Toronto, suggérait l'adoption d'un drapeau canadien formé de trois lisières verticales, à couleurs rouge, blanche et bleue. Le rouge placé près de la hampe, le blanc au milieu étant orné d'un castor enguirlandé de feuilles d'érable, le bleu à l'extrémité. Tandis que le Canadien d'origine saxonne y trouverait ses trois couleurs favorites, rouge, blanc et bleu, le Canadien français, invariablement d'origine française, regardant en sens inverse saluerait le tricolore de la France républicaine, bleu, blanc, rouge. Le castor et la guirlande de feuilles d'érable, bien qu'ils ne soient pas officiellement reconnus comme emblèmes nationaux, sont depuis un temps immémorial regardés comme tels et, au dire de Louis Fréchette, ils méritent d'occuper une place importante sur le futur drapeau national du Canada.

Une autre suggestion intéressante est celle d'un professeur de l'Université de Toronto, qui, lors du jubilé de la reine Victoria, en

1897, proposa un drapeau rouge à l'Union Jack en franc quartier et une feuille d'érable de sinople dans un carreau d'argent de troisième partie.

Ces deux projets de Canadiens anglais de Toronto auraient mérité d'être agréés dans le temps; ils avaient l'un et l'autre certainement du bon. M. Andrews surtout faisait montre d'idées sages et de grands égards à l'endroit des Canadiens français. Ses compatriotes ne l'ont pas approuvé, et ils ont eu tort.

Autrefois, il y a cinquante ou soixante ans, il n'y avait de Canadiens que nous de langue et de sang français. A présent, tant de gens de langues diverses et de croyances différentes se disent Canadiens que le moment semble propice, impérieux de faire le choix d'un nouveau drapeau du Canada, car nous sommes en plein dans le mouvement.

La proposition de M. Tappan Adney, l'an dernier, est également suggestive. Sur un fond blanc, l'Union Jack en franc quartier; une feuille d'érable verte sur le fond blanc dans la moitié antérieure.

Le drapeau modèle primé par "la Presse" est également dans cette note. La grande feuille d'érable de sinople pourrait être singulièrement réduite et, ce qui nous paraît encore préférable, être remplacé par un castor enguirlandé de feuilles d'érable.

L'un ou l'autre de ces drapeaux se distinguera à distance. Ils rappellent que les Canadiens, de quelque nationalité soient-ils, soumis à l'Union Jack, mais possédant un gouvernement autonome complet, désirent grandir unis. Le blanc servant de fond symbolise la priorité française dans les découvertes et la colonisation du Canada, sur lesquelles se sont érigées, plus tard, les institutions et les idéals britanniques puis canadiens.

Gérard MALCHELOSSE,
de la Société historique de Montréal.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir les manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre.

GERARD MALCHELOSSE
Directeur

Toute correspondance devra être
adressée :

"LA VIE CANADIENNE"

Casier postal 969

MONTREAL

LA CRITIQUE DES LIVRES

Tout n'est pas dit... (1)

par Jovette-Alice Bernier

Nulle prétention n'atténuera la gloire naissante et le mérite littéraire de la sincère poétesse qu'est Mlle Bernier.

D'elle-même, elle avait qualifié ses premiers vers de simples "Roulades." Nous avons entendu avec une joie toute neuve ces trilles rapides, un peu naïfs, trop courts peut-être, parfois coupés d'hésitations, mais non sans charmes et sans beautés.

Bientôt, "Comme l'Oiseau", elle a gravi l'azur. Dans l'aube virginale, que son rire ensoleille, la jeune poétesse nous élève parfois jusqu'au zénith où flambe un foyer de lumière et de vie étonnantes. Ou bien, sous le couvert des vertes frondaisons, elle module un chant de tendresse et d'appel. Et tous

les oiseaux bleus du bocage olympien applaudissent des ailes à ces refrains d'amour.

On a vite aperçu les sources d'inspirations où Jovette a puisé depuis sa prime jeunesse. A la claire fontaine où tous les coeurs s'abreuvent, quel rossignol n'a point chanté ses heures d'ivresse? Avec cette onction féminine de sensibilité et ce don magnifique de finesse et de légèreté qui sont en elle, il fallait que la fille des Muses nous traduise les élans qui l'ont portée vers les hauteurs, et qu'elle nous entraîne avec elle jusqu'au fonds inépuisable de la pensée humaine. C'est pourquoi, un bon jour, elle s'est livrée plus entièrement, mais en nous prévenant que "Tout n'est pas dit..."

Les strophes de ce dernier recueil révèlent que Jovette se complait à l'analyse des états d'âme qu'elle traversa au sortir de sa jeunesse. Une psychologie plus pénétrante, un sens plus aigu du réel, et cette philosophie de l'expérience qui confère au jugement sa gravité, voilà ce qui caractérise le dernier livre de Mlle Bernier. Et pourtant! Elle n'en garde pas moins son parfum de fraîcheur, sa gaieté primesautière et son bonheur de vivre, dans le détachement des liens éphémères dont la vie est tissée.

Si elle a dûment souffert, si elle a parfois pleuré, la révolte n'a point trouvé place en son coeur. Elle a aimé la solitude et s'y est réfugiée comme au sein d'un ami. Elle a compris que le silence est le grand réconfort des âmes qu'affolent et troublent nos temps agités. Plus que jamais elle veut méditer, et de son recueillement elle offrira bientôt une floraison nouvelle de poèmes dignes en tout de notre admiration. Pour comprendre Jovette et goûter sa poésie il faut se retirer dans le calme et la paix.

"Ceux que la solitude a pressés dans ses bras
Me pardonneront tout et ne me plaindront
[pas...]"

Alphonse DESILETS.

Notre siècle n'est pas seulement le siècle de la vapeur et de l'électricité, de la radio et de l'aviation. C'est aussi celui du ROMAN CANADIEN. Depuis sa naissance, LE ROMAN CANADIEN a fait du chemin. C'est lui qui brille aujourd'hui.

1. Editions Edouard Garand, prix \$1.00

EN MARGE DE L'HISTOIRE

Papineau et son oeuvre

Le nom de Papineau continue à diviser les esprits après sa mort comme durant sa vie. Les uns lui vouent un culte et le proclament le libérateur de la race, et d'autres font des réserves prudentes sur son rôle politique, et d'autres, enfin, parmi lesquels on compte surtout les historiens étrangers et naturellement objectifs le traite sinon avec un esprit de critique sévère, du moins comme secondaire dans les destinées du pays.

MM. DeCelles, David, Sulte et Madame Circé-Côté, ont tour à tour écrit sur Papineau des pages classiques et définitives où des dissertations alertes et entraînant les auxquelles je rends hommage, espérant que le présent travail ne souffrira pas trop de la comparaison désavantageuse d'une oeuvre plutôt succincte à côté d'ouvrages fortement pensés et étudiés.

Quant aux accusations voilées de réserves de certains historiens à l'égard de Papineau, je suis surpris que ces auteurs, M. de Brack, par exemple, aient fait un tableau aussi noir de ce que je pourrais appeler la tragédie de l'après-conquête, et qu'ils ne se soient pas arrêtés plus longtemps aux difficultés que Papineau eut à traverser, sinon seul, du moins en sa qualité incontestée de chef politique de sa race.

On voit qu'ils se sont intéressés à l'évolution de notre peuple plutôt qu'au rôle personnel de Papineau. Car Papineau est le plus personnel de nos hommes politiques et cela forcément par suite des circonstances tourmentées que traversait la colonie. Lafontaine, Cartier, Laurier ont vécu à des époques où les esprits étaient plus apaisés tandis que Papineau appartient à une période de surexcitation qui n'a pas beaucoup de parallèles dans notre histoire; et, pour bien raconter sa vie, il faudrait faire appel aux ressources de l'art dithyrambique, car chez lui tout est couleur et passion, et, pour rendre ma pensée par une comparaison, les photographies qu'on a de lui sont incomplètes sans l'art de la peinture qui rend mieux justice à sa figure enfiévrée par la fougue de l'élan patriotique le plus indomptable.

Après la conquête, en 1760, l'oeuvre de ci-

vilisation française en Amérique avait sombré comme un puissant navire sous les obus et il ne restait plus de la colonie qu'un radeau, pour ainsi dire, où les combattants suppléaient au nombre par l'union de ses habitants dans une commune détermination de résistance et de durée.

Trop de souffrances avaient passé sur la terre canadienne pour avoir laissé derrière elles autre chose que des caractères fortement trempés, trop d'héroïsme avait été dépensé par les premiers défricheurs de la terre pour ne pas avoir légué à nos ancêtres un capital d'abnégation et de valeur morale. Les morts glorieux de l'ancien régime revivaient dans leur descendance, dans cette phalange de quelques milliers de colons que l'on n'a pu calomnier sans démontrer une ignorance totale de l'histoire du demi-siècle qui a suivi la conquête.

L'histoire de Papineau est celle d'une époque de transition entre le régime de Louis XV et celui de Georges III, entre la monarchie corrompue du XVIII^e siècle et l'oligarchie anglaise. Il faut tenir compte de toutes les circonstances qui caractérisèrent cette période pour apprécier avec justesse le rôle et la vie de ce grand tribun.

Il semble avoir salué la domination nouvelle comme une ère de progrès sur l'ancien état de choses. Il n'avait en vue alors que les abus de l'ancien régime et jugeait l'Angleterre avec l'optimisme qui lui inspirait un esprit si large de liberté et de tolérance. Il se réveilla péniblement sous la voix rude et brève des fonctionnaires et des bureaucrates anglais.

Les conditions nouvelles allaient pourtant être pour les Canadiens français une source de développement en leur permettant d'affirmer leur existence personnelle à la faveur d'un gouvernement local et constitutionnel, du moins en principe et en germe.

La négligence de l'ancien régime avait paralysé les forces des colons français. A la conquête le départ pour la France de plusieurs hommes marquants avait malheureusement démontré la fragilité des racines qui les attachaient au pays, mais aussi le pays se débarrassa d'un grand nombre d'autres subalternes qui avaient multiplié les difficultés de la colonie.

Les Canadiens français allaient jouer un premier rôle. Au lieu d'attendre le salut d'outre-mer ils devaient se replier sur eux-

mêmes et faire leur propre destinée, affirmer leurs qualités de probité, de dévouement et de patriotisme que les épreuves qu'ils venaient de traverser leur avaient donné tant d'occasions de développer et d'affermir. Abandonnés ils se trouvaient seuls en face de leurs terres aussi dévastées que les champs de la Belgique et de la France au lendemain de la Grande Guerre de 1914, suivant l'énergique expression de M. Brack; ils étaient aux prises avec un adversaire redoutable qui s'emparait de tous les revenus de la colonie et poursuivait son but de conquête et d'absorption par tous les moyens possibles.

C'est à l'image de sa race que Papineau avait été formé; il en avait les qualités de détermination paisible dans la défense de ses droits; de discrétion dans les mesures à prendre; de violence et d'indignation contenues devant l'arrogance des nouveaux venus qui apportaient une mentalité si contraire à toutes les traditions latines; fonctionnaires et trafiquants qui affichaient une supériorité faite d'initiatives brusquées, dépourvue des mille préoccupations de délicatesse et de réserve qui sont la marque distinctive de l'esprit français.

Les bureaucrates et toute la meute officielle se partageaient les charges et les ressources de la colonie, des fortunes colossales s'édifiaient à même la production des habitants du sol qui n'en avaient plus qu'une part à peine suffisante pour subvenir à leur existence.

Mais les Canadiens français ne perdaient pas confiance en leurs destinées. Toutes les

forces coalisées de l'oppression ne parvinrent pas à briser cette résistance patiente et mesurée d'un peuple qui croyait aux puissances du droit et de la religion. Les qualités morales sont divines comme la lutte des dieux au-dessus des héros de l'Iliade et leur immortalité se dégage pure et triomphante à travers les vicissitudes des temps. La Grèce, Rome, Carthage ont passé mais la pensée de Socrate de Platon, de Virgile, de Tertulien reste toujours debout à travers les âges.

Nos pères n'avaient pas péché contre l'espérance, ils marchaient à la suite de leurs chefs formés à la discipline de ces géants de la scholastique que l'Europe, et en particulier l'Angleterre intellectuelle ne pouvait s'empêcher de respecter et d'admirer. Ils restaient inébranlables dans leur foi, convaincus que la force morale est irréductible, que la force brutale est au fond une défaite, tandis que la pensée spiritualisée est la plus grande des conquêtes dont la première expérience date des catacombes romaines.

La transition qui fit passer notre situation nationale des plaines d'Abraham à la Chambre parlementaire nous fut favorable car elle nous permit de lutter sur le terrain constitutionnel où notre race pouvait tirer parti de toutes les ressources que la civilisation latine et française avaient mises à sa portée.

Papineau né en 1786, quelques années avant la promulgation de la constitution de 1791 qui donnait au pays un gouverneur, un conseil et une assemblée appelée la Chambre populaire dont on voulait faire une annexe

BELAIRE 7149-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent directement à destination

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER

CHESTERFIELDS

CAROSSES

CHAISES

LITS

LAMPES

BIBLIOTHEQUES

TABAGIES

ETC.

CHAMBRES A COUCHER

DIVANETTES

FAUTEUILS

MIROIRS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS

exhibés dans mes vitrines

NOTEZ BIEN — J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous achèterez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.

sans influence mais où les représentants du peuple purent faire entendre leur protestation contre les fonctionnaires et les bureaucrates du conseil.

Papineau suivit ses études au Séminaire de Québec où il fit son cours classique avec distinction, mais sa curiosité intellectuelle s'étendit jusqu'à la philosophie du XVIIIe. siècle qui devait constituer l'arrière plan de toute sa mentalité.

Entré au parlement en 1810, il prit une part active et prépondérante aux luttes constitutionnelles et dix ans après, en 1820, il était devenu la personnalité la plus marquante du Canada français. C'est alors qu'il fut envoyé à Londres par ses compatriotes pour combattre l'Acte d'Union des deux Canadas qu'on voulait substituer à la constitution de 1791, afin d'arriver à l'assimilation de la race française.

L'arrivée de Papineau à Londres (1823) créa une impression favorable à ses compatriotes. Il y fut écouté et les calomnies que les fonctionnaires avaient répandues contre la loyauté des Canadiens-français furent vite dissipées. Les Anglais ne purent se défendre d'un sentiment de déférence envers une race de gentilshommes et dont Papineau leur donnait une conception propice, et l'Acte d'Union fut abandonné pour le temps du moins.

Revenu au pays, Papineau retrouva la même mêlée d'intérêts et de passions qui ne lui ont jamais donné de répit durant toute sa vie. Mais il n'a jamais paru s'attendre à d'autre chose qu'à cette existence de luttes acerbes et sans quartier.

Lord Dalhousie était alors gouverneur et ses différends avec Papineau tournèrent bientôt en animosité personnelle. Certains esprits trop délicats doivent émousser leurs sens de l'injustice pour être en état de s'adapter aux situations politiques; Papineau a eu maintes occasions d'éprouver la vérité de cet axiome dans les temps troublés où il a vécu.

Le favoritisme et la partialité, sous les dehors du fair play britannique, rendaient la présence même des fonctionnaires odieuse au peuple. On a dit qu'il y a au ciel des puissants qui furent des mendiants sur la terre; sous ce rapport le Canada fut souvent le ciel des profiteurs d'outre-mer.

Papineau n'avait pas seulement à faire face aux ennemis de sa race. Il sentait déjà la critique et un esprit nouveau de transaction qui

se levaient au sein de ses propres amis. L'antagonisme des amis d'ailleurs comme des adversaires, glissait sur cet esprit combattif et déterminé à l'extrême. Il avait peine à contenir sa colère et rien ne l'arrêtait. On ne se représente sa personnalité qu'en tenant compte de la puissance insurpassable des passions patriotiques qui débordaient de tout son être.

Fils d'un père qui l'avait élevé dans l'unique but de sauver sa race, il était député à vingt-trois ans et il apportait à la Chambre sa parole véhémement servie par un tempérament dont l'énergie ne semble pas avoir connu de détente. Tel il nous apparaît encore sous le feu du regard qui brille dans les reproductions que la lithographie nous a conservées de lui; toute sa figure y exprime la résolution la plus tendue, mais les traits décelent la bonté et le dévouement particuliers à sa race.

On se sent en présence d'une personnalité, toute de tendresse et de douceur, maintenue dans une attitude défensive poussée au paroxysme par son éducation patriotique. Il devait aux qualités de mesure et d'urbanité de sa race cette distinction dont il ne se départit jamais au milieu des luttes les plus acerbes. Aussi n'avait-il pas d'amis ou d'ennemis indifférents. Pendant que les uns proclamaient avec admiration "la tête de Papineau", les autres répétaient haineusement et sans répit la phrase célèbre de la "faute à Papineau."

Les événements se précipitaient en 1829. Les fonctionnaires donnaient de moins en moins de quartier à ceux qui leur disputaient les exigences outrées d'une autorité arbitraire et insolente. C'était une lutte de race et de religion doublée d'une animosité de classes conduite par des parvenus contre les fils de la terre.

La défalcation du receveur général Caldwell qui subtilisait 96,000.00 louis des fonds publics à son usage personnel, le refus des autorités de punir le coupable, les exactions inconscientes de ceux qu'on appelait les "vieillards malfaisants" du conseil, les attaques incessantes contre les prérogatives de l'Assemblée populaire, avaient déclenché un relent de révolte et de mécontentement universel.

Il n'est pas opportun de parler des idées et des opinions religieuses de Papineau; elles ne me semblent pas avoir joué un rôle important dans la vie d'un homme tout occupé de son rôle politique et qui a bien pu penser qu'il

n'est jamais temps de philosopher quand on est aux prises avec des loups.

Papineau était trop clairvoyant pour ne pas comprendre que les seuls problèmes qui méritaient sa préoccupation constante étaient ceux de la race aux prises avec un adversaire impitoyable. Il voyait bien qu'une nouvelle école surgissait qui s'était formée aux nécessités spéciales de notre situation politique, et qui allait profiter du rapprochement favorable amené par son action énergique et inlassable. Il est précurseur de Lafontaine et de Cartier, et Mgr. Plessis l'a proclamé l'homme nécessaire de la période d'avant l'entente.

Il faut examiner les obstacles que Papineau avait à rencontrer et qu'il a renversés pour voir jusqu'à quel point il a mérité le titre de père de la patrie canadienne. Ce sont les épreuves que les hommes politiques ont eu à heurter qu'il faut considérer pour établir le rang qu'ils doivent avoir dans l'histoire. Lafontaine et Cartier furent à l'honneur et protégés par les garanties constitutionnelles; ils ont contracté des alliances avec des adversaires qui avaient fini par s'humaniser, tandis que Papineau, qui n'attendait ni titres ni honneurs, ne put jamais compter que sur sa valeur personnelle, sur sa passion patriotique constante et inaltérable comme l'étoile de la mer.

En 1830, la situation avait atteint son degré de paroxysme. Le nouveau gouverneur arrivait animé des meilleures dispositions, mais à quoi cela pouvait-il servir au milieu des événements devenus incontrôlables par l'insolence d'un régime arbitraire autant qu'irresponsable. Il fallait du temps pour apaiser les esprits surexcités par tant d'années de vexations outragantes.

Lord Aylmer se prononça de suite en faveur du redressement des torts dont souffraient les Canadiens-français, mais il aurait fallu une main de fer, celle-là même qui avait pressuré les Canadiens-français, pour arrêter la violence des bureaucrates décidés à briser toute résistance.

Sur la suggestion de lord Goderich, Aylmer offrit de donner à la Chambre populaire le contrôle des dépenses excepté un revenu de 19,000,000 louis votés pour la vie du roi. Cette proposition fut repoussée par Papineau et les membres de l'Assemblée. Garneau et DeCelles reprochent à Papineau d'avoir commis là une erreur grave. Mais avant d'accu-

ser Papineau, il faudrait prendre en considération l'état des esprits de ces temps. Il fallait plus qu'une simple proposition budgétaire pour amener la paix.

Les propositions faites à Papineau, si elles sont venues trop tard, comme le dit M. DeCelles, furent cependant le germe des transactions dont devaient profiter ses successeurs.

Un temps vint où Canadiens français et anglais se comprirent mieux. Les premiers, si calomniés, suivant l'opinion du plus grand peut-être des philosophes anglais, John Stuart Mill, n'étaient pas les turbulents et les illettrés que dépeignirent certains mémoires intéressés du temps. Au contraire, si la méthode simpliste de juger d'un groupe par des exceptions a pu être suivie alors, ce ne fut pas par les Canadiens français qui avaient assez de lettres et de jugement pour distinguer au-delà de la ruée des profiteurs officiels la véritable nation anglaise qui avait été la génératrice des libertés populaires dans la vieille Europe. En effet, on accorde à l'Angleterre la paternité des libertés constitutionnelles au même titre qu'on attribue à la Grèce l'invention des précisions intellectuelles et à Rome la fondation du droit civil.

Downing Street voyait aussi plus clair que les coloniaux et sentait l'obligation d'accorder à la race canadienne le traitement que mérite une race civilisée et loyale. On réalisait l'importance du marché canadien pour le rendement des capitaux considérables qui avaient été investis par les banquiers et les industriels et l'on ne demandait qu'à augmenter la prospérité commerciale du pays dans l'ordre de la paix.

Cependant cet idéal était fort compromis par les exactions des fonctionnaires. Les altercations nombreuses, les jalousies et les calomnies étaient comme un crépitement de la foudre précurseur des pires tempêtes. Les propositions de lord Aylmer ne pouvaient arrêter ces murmures menaçants en un jour. Elles constituaient du moins un aveu de la justesse de nos revendications.

Avec l'arrivée de lord Gosford, en 1835, cet esprit de conciliation s'accroissait encore plus. Mais Papineau était né et avait déjà vieilli sous un régime qui l'avait trop longtemps provoqué. Il ouvrit l'année 1837 par l'appel à la violence. Le refus de lord Russell de faire droit aux 92 Résolutions, dont le chiffre fatidique sonne comme un tocsin de révolution, sa proposition de donner au gouverneur la

disposition des revenus publics avaient aigri tous les esprits et donné libre cours aux fièvres révolutionnaires que tant d'années d'oppression avaient allumées.

L'automne de 1837 vit les premières rencontres entre le "Doric Club" et les "Fils de la Liberté." La première bataille de Saint Denis, le 23 novembre, fut favorable aux patriotes et les Anglais furent repoussés.

Papineau, sur les conseils d'un prêtre de ses amis partit pour Saint-Hyacinthe pendant que le gouverneur le déclarait coupable de haute trahison avec O'Callaghan, Nelson et Morin. Nelson avait pris le commandement de la révolte; il recommanda à Papineau de partir dans l'intérêt de leur cause, ajoutant qu'on aurait besoin de ses services après le combat.

Cette première période va se terminer à Saint-Eustache où Chénier et ses compagnons sont fusillés sans merci par les soldats de Colborne. Malgré quelques succès, l'année 1837 se termine par la défaite des patriotes. Tout semble fini et le peuple est écrasé par la force organisée.

L'automne de 1838 vit une seconde levée des armes, la pire, mais elle fut écrasée comme la première à Lacolle et à Odelltown. Brown s'était échappé en 1837; Nelson s'enfuit à son tour en 1838.

Colborne reste maître des repréailles et il les exerce sans pitié. Douze patriotes sont condamnés à l'échafaud, les autres sont exilés. Les vainqueurs ne rêvent que massacres. L'arbitraire avait triomphé dans le sang. L'Angleterre, qui venait d'exiler Napoléon Ier au nom de la liberté, imposait ici la mesure de son humanisme politique, c'est-à-dire tout relatif.

Après la défaite Nelson s'en prit à Papineau; il se répandit en reproches contre le tribun qu'il accusait d'être la tête de la révolution, dont lui, Nelson, n'avait été que le bras. Mais c'était ce bras qui avait écarté Papineau, et Nelson ne le nie pas à cette époque, puisqu'étant en frais de récriminations de toutes sortes il ne parle pas de la fuite de Papineau. Nelson avait eu le commandement effectif de la révolte, et il paraît injuste de faire peser sur la mémoire de Papineau un acte de discipline dont toute la responsabilité remonte à celui qui avait le commandement du mouvement révolutionnaire et dont les conseils étaient des ordres à l'époque des troubles.

D'ailleurs le départ de Papineau avec tant d'autres qui furent proscrits, traqués, c'était l'exil auquel il avait été condamné, et cet exil pesa lourdement pendant huit ans sur cet homme que les plus vives affections que l'on puisse trouver dans un cœur humain faisaient souffrir dans la privation de sa famille et de ses amis.

Papineau se rendit à Paris où il se plongea dans l'étude et les recherches historiques. Ces huit années d'exil l'auraient anéanti dans tout autre endroit que dans la Ville Lumière où le grand tribun puisait à l'une des plus grandes des sources consolatrices. Un milieu intellectuel comme celui où vivaient Victor Hugo, Cousin, Béranger, Lamartine, Lamennais, Louis Blanc et tant d'autres dut ranimer ses forces défaillantes et l'empêcher de succomber sous les coups qui le frappaient.

Comme le géant Antée dans sa lutte avec Hercule reprenait ses forces en touchant à la terre, Papineau qui luttait maintenant avec toutes les forces réunies de la douleur se relevait sous la chaleur vivifiante du romantisme et de la philosophie française.

Revenu au pays en 1847, Papineau s'aperçut qu'il avait au contact de ses amis de Paris acquis une mentalité et des habitudes qui faisaient de lui un incompris dans la politique de son pays. Il n'avait peut-être dû qu'à cette mentalité intense de la philosophie de ne pas sombrer dans la douleur et le désespoir mais cette force nouvelle ne pouvait plus cesser de faire partie de son esprit. Il était devenu radical et son radicalisme détonait au milieu de la politique de transactions que suivait le pays.

Aussi fut-il poussé fatalement à un corps à corps décisif avec Lafontaine dont l'argumentation froide et raisonnée parvint à rallier le vote de la majorité. Papineau réalisa qu'un siècle avait passé entre lui et ses compatriotes et il se retira de la politique active vers l'année 1854. Durant son séjour en France, il avait fréquenté Lamartine, Berryer, Thiers; il avait bercé ses douleurs à leur éloquence, dans le ravissement, et les sonorités de la tribune française où le génie lyrique allié à la raison positiviste proclamaient les grands principes de justice et des libertés populaires. Il avait quitté la vision de ces beautés idéales pour revenir dans une terre politique où des êtres sans entrailles clamaient cyniquement le dogme de l'injustice et de la supériorité de la force sur le droit. Il venait

d'un pays où tout était spiritualisé pour retrouver le veau d'or toujours debout.

On comprend qu'il ait cherché à se consoler en se tournant vers la libre Amérique qui s'inspirait des idées françaises. Son admiration pour la république voisine semblait le douer d'une intuition prophétique et déjà il devinait la prodigieuse prospérité américaine mais ces sentiments ne firent qu'accentuer la profondeur des divergences qui le mettaient en désaccord non seulement avec les Anglais, mais aussi avec ses propres compatriotes, les esprit dirigeants de la politique canadienne, qui avait résolu de tirer parti de la rivalité entre l'Amérique et l'Angleterre pour obtenir des concessions de cette dernière.

Un esprit de modération avait présidé à la nouvelle orientation politique du pays et l'on croyait avec raison qu'il valait mieux accepter la situation et essayer de l'améliorer par des réformes progressives plutôt que de s'insurger inutilement contre un état de choses inévitable où tout écart était destiné à tourner en effondrement.

Papineau n'insista pas; il n'était pas homme à enrayer un mouvement quelconque du moment que cela tendait à faire sortir le pays du marasme. Il n'est aucune occasion dans sa vie où l'on voit qu'il ait agi sous la direction de ses idées personnelles, qu'il avait sacrifiées sur l'autel de la patrie.

Il fut cependant, l'un des inspirateurs d'un mouvement qui se déployait en dehors de la politique sur le terrain des idées philosophiques, je veux parler de l'Institut Canadien.

Le mouvement de l'Institut Canadien réveillait dans l'âme de Papineau les grandes émotions intellectuelles qui l'avaient consolé et soutenu pendant son exil dans la France romantique de 1840; mais il allait bientôt se convaincre avec la finesse de son sens politique que ces clartés en deça des Alpes n'avaient qu'un intérêt de rêve au-delà des Alpes c'est-à-dire dans son pays régi par l'opinion pratique des Anglais réfractaires à tous les absolus, fut-ce celui de la monarchie littéraire.

Le système des deux partis sous la constitution anglaise a sa répercussion dans tous les domaines sociaux où la mentalité courante est maintenue sous la direction des idées reçues hors desquelles il n'y a que le silence et l'oubli.

En écrivant ces lignes je songe involontairement au sort de Byron, de Gray, de Cow-

per, de Keats, de Shelly et de tant d'autres poètes des Iles Britanniques dont la vie a été abrégée d'une manière si dramatique par l'indifférence et souvent la désapprobation indignée de leur oeuvre de la part de la prude et impitoyable Albion. Shakespeare lui-même, dont les tragédies sont l'histoire et la prophétie de tous les temps, y fut méconnu au point qu'on doute encore de son existence et durant un demi-siècle après sa mort les critiques anglais les plus réputés, parmi lesquels on compte les deux Johnson, s'acharnèrent à le diminuer jusqu'à lui contester le talent le plus ordinaire. On a dit avec raison que si Shakespeare avait vécu un demi-siècle après les Puritains il n'aurait pu écrire un seul drame et n'aurait été qu'un bon bourgeois. Milton ne dut la révélation de son génie poétique qu'à son évasion de la proscription politique qui l'avait condamné à la potence.

La condamnation de l'Institut Canadien par les autorités ecclésiastiques ne relève pas de ma compétence et elle n'est visée ni de près ni de loin dans ces lignes, car je m'en tiens à l'aspect littéraire pur et simple de ce mouvement voué comme tant d'autres chez nous à l'insuccès final et définitif au milieu des luttes politiques dont le mobile déterminant se composait en majeure partie d'intérêts et d'intrigues de factions. On avait affaire à des gens tout pratiques qui souriaient à la correction châtiée de l'inspiration littéraire et n'y voyaient souvent qu'une sonorité pompeuse analogue aux harangues solennelles des Indiens.

Le clergé fidèle à ses traditions recommandait le respect au pouvoir établi tout en revendiquant les droits inaliénables de la race et de la religion. L'Institut Canadien dû donc fermer ses portes et légua sa bibliothèque à l'Institut Fraser, aujourd'hui dirigé par M. de Crèvecoeur, dont le tact et l'urbanité ont rendu le nom si cher à notre société catholique comme protestante.

M. David nous dit que Papineau avait le respect de la religion de ses compatriotes, mais l'étude de la philosophie lui avait fait perdre la foi. Cette philosophie fut-elle la cause qu'il se détacha de la politique, car si la foi est agissante, par contre la philosophie détache de l'action et le penseur est un peu comme le sage qu'une légende antique nous a dépeint retournant à la solitude de sa cellule le doigt pressé sur ses lèvres à jamais closes

sur ce qu'il avait vu durant son séjour parmi les hommes.

Papineau mourut en 1871, quelques années après la Confédération, et il put constater dans sa vieillesse que ses luttes n'avaient pas été stériles puisque le Canada français dont il avait entrepris la défense aux jours d'abandon et de servitude était maintenant libre et pouvait se développer dans la paix qui accompagne la tolérance et le respect des croyances.

W. A. BAKER, C.R.

de l'Ecole Littéraire de Montréal.

Un record d'aventures

Nous parlions de littérature sanguinaire.

L'un disait que le record des romans d'aventures appartenait à la France et que *Rocamboles* devait être l'intrigue la plus longuement machinée. Un autre optait en faveur de *Fantomas*. Un troisième penchait pour le *Bossu* ou pour *Le Tour du Monde d'un Gamin de Paris*. Enfin, Buffalo Bill, Nick Carter, Sherlock Holmes, Arsène Lupin furent passés à l'examen, mais il paraît que nous faisons fausse route.

Une de mes récentes lectures nous en donne la réplique. Elle ressort d'une exposition originale organisée à Dresde, il y a quelques années, par une société de "faiseurs de romans." Parmi les livres en question figure en évidence un roman de Karl May écrit en allemand et intitulé *Waldroeschen*. Ce roman feuilleton à sensation contient 2800 pages au moins et nous représente la mort tragique de 2293 personnages. Parmi ces pseudo-victimes, 1000 ont été tuées par des armes à feu, 240 écorchées, 219 empoisonnées, 180 poignardées, 61 assommées à coups de poings, 16 noyées, 8 abandonnées et mortes de faim dans des cachots, 4 pendues, 3 jetées en pâture aux crocodiles, 1 ensevelie vivante, et les autres ont succombé de diverses manières.

Voilà pour le moins un roman plein d'aventures...

Gérard Le JEUNE.

LE COIN DU POETE

J'aime le soir

J'aime le soir, quand il vient doucement
Envelopper de sa brume, les choses...

J'aime le soir, qui soulève en passant
Le doux parfum des lilas et des roses...

J'aime le soir, quand dans les nids tout bas,
Pour ses petits, gazouille encor la grive...

J'aime le soir quand on entend les pas
Des fiancés s'en allant sur la rive...

J'aime le soir, qui jette sur les yeux
Du sable fin, pour endormir l'enfance...

J'aime le soir qui fait songer les vieux
Aux jours passés, à l'antique romance...

J'aime le soir, quand par les bruns chemins,
Je m'en vais seule en poursuivant un rêve...

J'aime le soir, quand au fond des ravins
Jaillit en moi quelqu'immortelle sève...

Marie MESANGE.

La surprise à Colas

(Reproduction interdite)

La gentille Jeannette,
De mise proprette,
Avec rubans, falbalas,
Attendait le beau Colas
Un soir sur semaine
Où le galant s'amène,
Rempli d'amour,
Faire sa cour.

L'espiègle fillette
A la fenêtre guette,
Fixant au loin
Sur le grand chemin,
Pour y voir apparaître
L'être

Aimé tendrement,
Lorsque subitement
Une malicieuse idée,
Latente, s'est élucidée,
En son esprit éveillée.
Son regard a brillé

D'une pointe,
Jointe
À sourire malin
Plissant le carmin
De deux lèvres arquées,
Bien marquées.
—Je vais de ce pas
Faire peur à Colas,
Se dit la jeune fille;
C'est facile.
Lorsqu'il entrera
Je serai là,
Derrière la porte,
Et d'une voix forte
Me montrant subitement,
Je l'arrêterai brusquement;
Et nous allons rire!
Alors, le temps de le dire,
En effet,
Pour la surprise, tout se fait.
Jeanne se cache.
Colas entre. Elle lui dit
Soudain, fort: "Boeu!" Colas bondit,
Mais sur le champ répondit
Du tac au tac: "Vache!"

Régis ROY.

HONNEUR A M. BAKER

Notre distingué collaborateur M. Wm.-A. Baker, avocat et poète, vient d'être décoré par le gouvernement français. A la récente réunion de l'Alliance française, tenue au Ritz-Carlton sous la présidence de l'honorable juge Gonzalve Désaulniers, le consul général de France, M. Edouard Carteron, lui a remis l'insigne des officiers de l'Académie. C'est un hommage qui revient à M. Baker, car il est depuis longtemps l'un de nos écrivains qui nous font honneur à l'étranger. Tant par sa forme littéraire recherchée et foncièrement personnelle que par sa conception des idées universelles. M. Baker est un des rares littérateurs qui se soient dégagés des étroits sentiers du terroir pour envisager les questions scientifiques, philosophiques et artistiques des pays d'outremer. Nos lecteurs ont encore sans doute à la mémoire l'étude que M. Baker publiait dans les pages de notre "Vie Canadienne" sur le faux esprit de notre littérature, article qui a été si à propos remarqué.

Nos félicitations au nouveau titulaire.

G. M.



Gin Canadien *Melchers* Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

Une injure!

(Fantaisie satirique)

Il vient de me tomber sous la main un journal français de la ville de Bordeaux, année 1883, qui contient un article plus ou moins attachant sur la loi d'Espagne touchant les honoraires aux avocats. Vous allez me demander quel rapport peut avoir ce sujet avec notre "Vie Canadienne?" Oh! tout à fait aucun, si ce n'est qu'il m'a vivement intéressé par les anecdotes qu'il m'a rappelées.

A la convention de Victoria qui réunit les délégués des provinces basques et espagnoles, il fut enjoint à tous les hommes de loi, tels que avocats, notaires et huissiers, d'avoir à se tenir à une distance de cinq heures de l'endroit des conférences, afin que les représentants ne soient pas travaillés aux *odieuses méthodes* de menu fretin du palais.

Dans un certain pays on a discuté l'inconvenance qu'il y a pour les avocats de porter la robe ainsi qu'un prêtre ou une femme, parce qu'il est ridicule de s'arroger ce pouvoir, même en sa qualité de défenseur, attendu que, le plus souvent, les meilleurs avocats se prêtent à défendre les coupables. C'est donc abaisser le rôle du prêtre. En ce temps-là, on ne songeait pas encore aux ambitions des suffragettes qui veulent aujourd'hui changer les conditions de l'humanité.

A part les droits abusifs des avocats sur les honoraires, les injures qu'ils se permettent de débiter à la partie adverse, les indiscrétions qu'ils éparpillent dans les procès de familles, les querelles de ménages où, selon le mot de Angereau, *l'avocasserie* s'en donne à coeur joie en lançant des kyrielles de choses dont les pauvres gens s'en ressentent le reste de leurs jours, à part aussi les disputes qu'ils arrangent de telle sorte que les reconciliations deviennent à jamais impossibles, à part tout cela les avocats sont de bons garçons. Il font des *politiciens* (1) habiles, des tribuns hors ligne, des causeurs charmants.

Assurément, comme le disait Pierre Desgenais, des avocats comme Berryer, des ta-

lents supérieurs qui se gardent bien de faire plus de bruit que de besogne, ou encore ceux qui ne plaident que s'ils sont convaincus de de l'innocence ou du bon droit de leur client, ces avocats sont rares, mais il en existe.

Dans ses *Souvenirs*, Berryer raconte des choses gaies, entr'autre cette anecdote:

"Le président Bixon était bossu. On amena à son audience un de ses pairs en difformité, accusé d'avoir maltraité à outrance un individu plus fort et mieux fait que lui; or, cet accusé bossu avait pour défenseur l'avocat Mathon de la Varenne, qui lui-même était bossu. Interpellé par le président de dire pourquoi il avait si rudement frappé le plaignant, l'accusé balbutia:

—Je n'oserai jamais vous le dire.

—Le tribunal vous ordonne de dire la vérité, toute la vérité.

Nouvelle hésitation de l'accusé.

—Il m'a dit une grosse injure que je n'ai pas la force de répéter.

—Quelle est donc cette injure? Votre intérêt est de la dire.

—Eh bien! là, il m'a dit que j'étais bossu.

Aussitôt le président de répliquer:

—Mais, mon camarade, ce n'est pas là une injure; demandez plutôt à votre défenseur."

C. VRAI

NOS ROMANS

Comme les lecteurs du Roman Canadien ont pu s'en rendre compte par nos derniers fascicules, l'année 1980 s'est annoncée sous les plus brillantes couleurs. Les romans qui paraîtront subséquentement sont, à des titres divers, de nature à plaire à tous. Les uns promèneront le lecteur à travers notre histoire si intéressante; les autres lui donneront en spectacle des scènes dramatiques, des péripéties émouvantes, des procès retentissants qui lui feront battre le coeur et le tiendront anxieux jusqu'au dénouement. D'autres enfin lui feront verser de douces larmes d'attendrissement. Tous reposeront son esprit.

Grâce au Roman Canadien, nos collaborateurs sont devenus en quelques années des romanciers en vue. Au milieu de la littérature immonde qui nous vient de l'étranger, ils ont su intéresser, émouvoir, se faire de plus en plus lire, et cela sans jamais rien sacrifier au bon goût et à la morale.

1. Notre spirituel collaborateur est sans doute pince-sans-rire. Le mot *politicien* est bas, vulgaire; il ne se dit qu'en mauvaise part. Il faut dire *politique*.

Le Roman Canadien veut être une bonne oeuvre, faire bénéficier les lecteurs des meilleurs romans canadiens, où l'on retrouve les belles qualités des Jean Féron, Jules Larivière, Andrée Jarret, Jean Nel, Mme A.-B. Lacerte, Régis Roy, Ubald Paquin et autres nouveaux collaborateurs d'un rare mérite.

Petites Archives

Le coin du "Pays de Québec" qui possède les archives paroissiales les plus précieuses et les mieux organisées, les plus anciennes aussi, est, sans contredit la Baie-Saint-Paul, comté de Charlevoix. Ce dernier comté est le plus proche voisin du territoire de Tadoussac qui fut le premier poste dont le sol fut foulé par les blancs. Il est donc naturel que Charlevoix soit l'un des premiers endroits du Canada qui aient été fréquentés par des Européens. Les archives charlevoisiennes sont donc très anciennes.

Le curé de la Baie-Saint-Paul, M. l'abbé Joseph Girard, est un fervent amateur de notre petite histoire et, en arrivant au chef-lieu de Charlevoix, voilà une quinzaine d'années, il s'est mis à la tâche de collationner les archives de la place, de les coordonner, d'en tirer les dossiers des événements les plus intéressants qui se sont passés sur les bords de la Rivière-du-Gouffre. Rien de plus intéressant que de fouiller dans ces vieilles paperasses. Il y aurait là un passionnant volume à écrire avec des chapitres qui tiendraient du roman mais du roman tragique.

Quoi de plus triste et de plus tragique, en effet, que cette histoire de l'abbé Bernard-Benjamin Descoigne qui fut curé de la Baie-Saint-Paul de 1829 à 1840 et qui se trouva, pendant ce terme, à remplir les fonctions apostoliques de missionnaire au fond de la Baie des Ha! Ha! lors de l'établissement de la Société des "Vingt-et-Un" qui fonda le Saguenay agricole et dont presque tous les membres parlaient de la Baie-Saint-Paul.

La dernière partie de la vie de l'abbé Descoigne fut lamentablement attristée par une conspiration contre lui de la part d'un de ses paroissiens du nom de Roger Bouchard qu'il avait cru de son devoir de morigéner, un jour, sur sa conduite. Un procès s'instruisit à Québec, devant la Cour des Assises, en 1887, lequel procès donna lieu à d'autres également en Cour d'Assises, mais tous ayant la

même cause première: la vengeance d'un paroissien mécontent et peu scrupuleux contre son curé. D'étranges circonstances firent qu'en 1840 l'abbé Descoigne mourut sans avoir pu obtenir satisfaction des cours de justice. C'est franchement une triste histoire.

Mais il y eut des rayons dans cette vie tourmentée. L'abbé Descoigne eut dans la paroisse des amitiés précieuses qui l'aiderent à supporter les ennuis qu'il éprouva. Nulle amitié ne fut plus précieuse, par exemple, que celle du père Jean Boivin, une belle figure de patriarche, à l'esprit vif, fin comme une mouche, disait-on, joueur de tours comme pas un, mais jamais ne dépassant les bornes de la charité. La tradition rapporte toute une série d'aventures joyeuses entre l'abbé Descoigne et le père Jean Boivin. Les citer toutes serait très long.

L'abbé Descoigne ne trouvant personne pour cultiver sa terre s'adressa à son ami Jean Boivin. On fait les conventions. On partagera la récolte en deux. A la moisson, Jean Boivin pour opérer le partage, au lieu de procéder par "voiturée" prend chacune des gerbes et la partage exactement dans le sens de la hauteur gardant pour lui les épis et la paille pour son curé. Le curé proteste mais le père Jean s'en tient à la lettre du contrat. Le printemps suivant, M. Descoigne, désireux de prendre sa revanche, offrit au père Jean de cultiver sa terre une autre année mettant comme condition expresse que ce serait lui qui aurait, cette fois, la tête du grain. Le père Jean accepta. La moisson arrivée, comme l'année précédente, il opéra dans les gerbes le même manège que l'année précédente et il va porter le grain au presbytère ayant mis les tiges de côté pour lui. Mais il n'avait semé que du lin.

L'abbé ne dit rien. Il attendit l'année suivante. Il demanda de nouveau à son facétieux ami s'il voulait cultiver sa terre encore une fois:

"Bien, M. le curé, j'accepte mais je veux réparer mes torts passés en vous cédant dès maintenant tout ce qu'il aura sur la terre à l'automne".

En septembre suivant, le père Jean fit avertir l'abbé Descoigne d'aller ramasser tout ce qu'il y avait sur sa terre. L'abbé s'y rendit mais le père Jean n'avait semé que des patates qui se trouvaient naturellement sous terre.

Damase POTVIN.

L'origine de Flambard

par Jean Féron

J'ai pris mon personnage dans l'Histoire d'Angleterre et voici ce qu'était ce personnage :

Il avait pour nom Raoul Flambard et c'était un Normand, né près de Rouen vers 1034. Ces temps sont si reculés et l'histoire était encore si rudimentaire que les précisions manquent. N'importe ! Après ses études il entra dans les Ordres. Vint la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant. Notre Flambard passa le Détroit en 1068 ou à peu près. Intelligent, habile, rusé, il se fit nommer évêque de Durham vers 1071. De là il réussit à se hisser au pouvoir civil, et Guillaume lui confia les finances et la justice de son nouveau royaume. Il devint un personnage considérable, mais surtout redoutable. On le surnomma d'abord "Firebrand", puis "Le Lion". Il seconda, contre la volonté du peuple Guillaume et son successeur Guillaume le Roux dans la construction de la fameuse Tour de Londres, la plus célèbre peut-être des forteresses, laquelle devint par la suite et tour à tour demeure royale et prison d'Etat. Cette construction exigeait de formidables dépenses. Le peuple, voulut refuser de cotiser. Flambard mâta le peuple, se fit donner l'argent, bon gré mal gré, et poursuivit son oeuvre. On l'a accusé de concussions. Il est avéré qu'il amassa une grosse mortune avec laquelle il se sauva en France. Il vint un temps où il ne comptait que des ennemis acharnés à sa perte. On tenta de l'occire plusieurs fois, mais il sut avec son admirable flair, son courage et son audace, déjouer les complots, échapper à ses ennemis et les défier. Oui, mais un prince allait le faire rentrer sous terre.

En effet, à la mort de Guillaume le Conquérant, ses deux fils Robert et Henri le Beauclerc se disputèrent la couronne. Flambard appuya Robert qui régna une douzaine d'années sous le nom de Guillaume II dit le Roux. Flambard fut son bras droit et son soutien. A la mort de Le Roux, en 1100, son frère prit le pouvoir sous le nom de Henri 1er, mais il prit aussi sa revanche contre Flambard : il le fit enfermer dans la

forteresse que lui, Flambard, avait élevée avec les écus du peuple. Toutefois, le nouveau roi se garda d'user de cruauté envers l'homme qui avait rendu célèbre le règne de son père. Flambard, évêque de Durham, eut toutes les libertés dans sa prison. Il avait ses serviteurs et ses chapelains, et, plus que ça, le roi lui accordait quelques deniers pour sa subsistance de chaque jour, quoique son prisonnier fût très riche.

Lui en profita pour reprendre sa liberté. Souvent il donnait des banquets à ses amis qui le visitaient. Un jour, il organisa un festin en l'honneur de ses gardiens. Il faut dire qu'il avait liberté de faire venir mets, victuailles, vins, etc., à sa guise. Il enivra ses gardiens à même les six cruches de vin qu'il avait coemmandées. Mais dans l'une d'elles ses amis du dehors avaient déposé un long câble. Une fois ses gardiens ivres morts, Flambard attacha solidement le câble à l'appui de sa fenêtre et se laissa glisser en bas où de ses serviteurs et amis l'attendaient avec un navire pour le conduire en France. Février 1101.

J'ajoute que sa fenêtre se trouvait à 65 pieds du sol.

La chronique dit encore que ce Flambard, évêque de Durham, était un personnage fort instruit, jovial, grand mangeur, grand buveur, grand jureur, aimant les femmes, et, bref, plus homme du monde qu'homme d'église. Il était encore joueur, bretteur et d'une galanterie qui lui valut d'innombrables aventures galantes. Au physique, c'était un homme gros, gras, lourd et "bien farci", ajoute un chroniqueur. Il mourut près de Paris en 1112. Cette date est incertaine.

Voilà le personnage authentique, et quel beau roman il y aurait à faire sur son compte !

C'est pourquoi ce type d'homme m'avait intéressé, et j'ai cru bon de donner à mon héros du Siège de Québec ce nom de Flambard. Va sans dire que je lui ai attribué les talents et qualités, dans une certaine mesure, de l'authentique Flambard.

Je vous envoie ces notes pour le cas où, plus tard, vous entreprendriez une belle édition de ce roman. Il serait peut-être intéressant alors de faire un avant-propos sur ces données, car il est à peu près certain qu'un grand nombre de vos lecteurs ignorent l'existence de ce personnage presque fabuleux.

Jean FERON.

On demande des Musées

Dans une allocution très sensée faite à la dernière séance des membres de la Société des Numismates et Antiquaires canadiens, tenue au château de Ramezay, M. Victor Morin a fait ressortir la nécessité de meubler nos musées de pièces intéressantes et nouvelles. S'il est bon et nécessaire de pourvoir à l'entretien de nos musées, il est aussi de toute importance de considérer le besoin d'acquisition de reliques particulièrement intéressantes et qui sont justement désignées pour être à leur place au château de Ramezay ou à Québec. Beaucoup des souvenirs du passé sont aux mains de particuliers qui, pour des raisons diverses ou personnelles, n'ont jamais songé à s'en défaire. Tous ne sont pas aussi bons princes ou millionnaires. Il y a aussi la pénurie dans laquelle est laissé le musée. Le prix cependant achèterait bien des choses avant que celles-ci ne s'en aillent à l'étranger.

Le jour est venu, il est propice même, où des mesures intelligentes doivent être prises afin que les pièces d'un intérêt réel soient acquises pour le grand bien public. On sait que nos voisins, tout matérialistes qu'ils sont, consacrent des fortunes à l'achat d'antiques plus ou moins authentiques. Que nos autorités municipales ou provinciales se donnent la peine d'écrire le projet pour ce qu'il vaut.

Ce n'est pas tout, en effet, que de maintenir des écoles des beaux arts, de soutenir une ou deux bibliothèques publiques, d'organiser des bureaux de dépôts d'archives nationales ou encore de fonder des prix littéraires ou des bourses d'étudiants, toutes choses on ne peut plus méritantes et qui sont à l'honneur des administrateurs patriotes qui s'en sont fait les champions éclairés. Où en sommes-nous avec les musées, les parcs zoologiques, les jardins de plantes ou les salles de spectacles nationaux? Devons-nous appeler du nom de musée ou jardin ce que nous avons, soit à Montréal ou à Québec?

Il est donc grandement temps de songer à combler cette lacune. Dotons notre province de musées et de parcs zoologiques, à l'instar des pays étrangers qui n'ont rien négligé dans cette voie. Si le projet ne peut être résolu à brève échéance, il y aurait lieu pour nos gouvernants de faire consacrer un octroi financier annuel à des institutions comme la Société des Numismates et Antiquaires cana-

diens. Ceux-là sauront bien utiliser cet argent.

Des souscriptions vont probablement être lancées chez les personnes avisées de l'importance du mouvement patronné par M. Victor Morin. Celui-ci est un de nos plus enthousiastes patriotes et la nation reconnaissante lui devra beaucoup. Il a été en effet de tous les beaux et grands projets l'âme dirigeante et le mentor renseigné. Parfois comme le gendarme de Courteline, sévère mais juste, il a pensé avant tout à l'avancement de sa chère province de Québec.

Gérard MALCHELOSSE

de la Société historique de Montréal

BIBLIOGRAPHIE

Victor Morin — *Croquis Montréalais*, in-8, 40 pages, publié par le Pacifique Canadien. Nombreuses illustrations en couleurs par Chas. W. Simpson. Montréal, 1929.

Cette brochure, publiée avec luxe et à coût d'argent, est un ouvrage excessivement intéressant auquel la presse a déjà fait un accueil chaleureux. Ce n'est pas un guide de Montréal pour le touriste, mais plutôt une relation d'une promenade dans l'île et aux alentours, côtes nord et sud du Saint-Laurent. Ceux qui voudraient entreprendre la randonnée que nous a si merveilleusement chantée M. Morin dans ces pages pleines de poésie et d'amour ne pourraient trouver compagnon plus sympathique et plus précis que ce travail.

L'ouvrage a été traduit en anglais sous le titre: "Old Montreal, with Pen and Pencil", par B. K. Sandwell. Un tirage a part pour l'auteur a aussi été fait sous le titre: "Flâneries d'un Touriste". C'est la première partie d'une série à paraître sur les régions de Québec, Trois-Rivières, la Gaspésie et autres endroits pittoresques du pays.

M. Morin est l'âme vivante du vieux Montréal. Il nous en a si souvent parlé, depuis la promenade que nous avons l'avantage de faire à ses côtés lors de la célébration du 275^e anniversaire de la fondation de Montréal, que nous ne pouvons trouver meilleur mentor ailleurs. Evocations historiques répétées, si vous voulez, mais répétées à chaque occasion avec des variantes si colorées et toujours intéressantes. Aussi, pourrait-on dire de M. Morin que sa plume est un pinceau qui allie un style pétillant d'esprit à des couleurs locales étonnamment fidèles.

G. M.

Le Théâtre Canadien

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27, rue Ste-Elisabeth
Montréal, Canada.

Prix: chaque volume, 25c.

Déjà parus:—

- 1.—*La Secousse* Par Jean Féron
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.
3 Hommes — 1 Femme
- 2.—*Les Pamoisons du Notaire* Par Alexandre Huot
3 actes. Inédit.
8 Hommes — 4 Femmes
- 3.—*Mon commis-Voyageur*.
Par le Chevalier E. Corriveau
3 actes. Inédit.
3 Hommes — 2 Femmes
- 4.—*Un Million pour un Casse-tête*. Par Oscar Séguin
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.
9 Hommes — 4 Femmes
- 5.—*La Visite Nocturne* Par Paul Coutlée
Pièce en un acte.
2 Hommes
- 6.—*Quand Même* Par A.-H. de Tremaudan
Pièce en 3 actes.
9 Hommes — 3 Femmes
- 7.—*Entre Deux Civilisations* Par Armand Leclaire
Pièce en 5 actes.
- 8.—*Le Triomphe de la Croix* Par Julien Daoust
Pièce en 5 actes.
Pour hommes seulement
- 9.—*L'Aveugle de St-Eustache* Par L.-N. Senécal
Drame en 5 actes et 8 tableaux.
- 10.—*La Mère Abandonnée* Par Henri Deyglun
Drame en six tableaux.
- 11.—*Petit-Baptiste* Par A.-H. de Tremaudan
Comédie Héroïque en 4 actes.
- 12.—*Feu Follet* Par A.-H. de Tremaudan
Pièce en 4 actes.
- 13.—*Le Petit Maître d'Ecole* Par Armand Leclaire
Pièce en 4 actes.
- 14.—*Pureté* Par A.-H. de Tremaudan
Pièce en 1 acte.
- 15.—*Le Reporter* Par Alexandre Huot
Pièce en 5 actes en vers.
- 16.—*La Berceuse* Par Christo Christy
Pièce en 3 actes.
- 17.—*La Laveuse Automatique* Par Oscar Séguin
Comédie en 2 actes.



Compliments

de

National Breweries, Limited

Dow Old Stock Ale

Dawes Black Horse Ale